This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Zah. III A 61

NOUVEAU

DICTIONNAIRE

ANTI-PHILOSOPHIQUE,

TOME QUATRIÈME.

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE
DE
LA RELIGION,

Où l'on établit tous les Points de la Religion, attaqués par les Incrédules, & où l'on répond à toutes leurs objections.

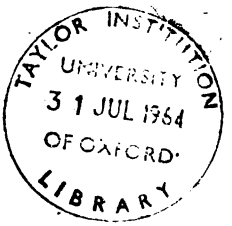
PAR L'AUTEUR

DES ERREURS DE VOLTAIRE.

Rationabile obſequium veſtrum. L'hommage que vous rendez à Dieu par la Religion, eſt toujours ſoutenu par la raiſon. *Aux Rom. C. 12.*

TOME QUATRIÈME.

M. DCC. LXXII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

DICTIONNAIRE
PHILOSOPHIQUE
DE
LA RELIGION.

RELIGION.

IL n'eſt rien de plus intéreſſant pour l'homme & pour la ſociété, que la Religion. Il n'eſt rien qui, pour être traité avec la ſageſſe & le reſpect convenable, demande des lumières plus pures, un amour pour la vérité plus généreux, une droiture d'ame plus ferme & plus décidée. Il n'eſt rien cependant ſur quoi on parle aujourd'hui avec plus de hardieſſe & de liberté. Depuis que le grand oracle des Philoſophes de ce ſiécle, a conçu la haute entrepriſe de ſubſtituer la Philoſophie au Chriſtianiſme, qu'il nous a tant vanté la Religion naturelle, qu'il a attaqué la Chrétienne par tant de railleries, d'impoſtures, de menſonges, de calomnies; qu'il a inondé l'Europe de tant de brochures impies & révoltantes: depuis lors, tout le monde

parle, tranche, décide ſouverainement ſur la Religion. Tous les petits émancipés de Colleges ou d'Univerſités, tous ceux qui ont ſeulement entrevu les Inſtituts, ou quelques élémens de Mathématiques ou d'Hiſtoires, tous ceux qui ſe ſentent aſſez hardis pour faire quelque petit écrit éphémere, les femmes même, que Dieu a créées pour faire les agrémens de la ſociété par la douceur, la délicateſſe du ſentiment, la modeſtie, la réſerve, la docilité, tous aujourd'hui ſont les docteurs en matière de Religion & s'aviſent de dogmatiſer.

Pour procéder avec toutes les précautions que la ſageſſe peut inſpirer, & qui ſont ſi néceſſaires dans un ſujet auſſi important que l'eſt celui-ci, nous commencerons d'abord par éclaircir la matière par quelques définitions & queſtions; & ces définitions & queſtions ſerviront à établir autant de principes, dont tout le monde pourra aiſément convenir. Nous ferons voir enſuite qu'il eſt d'une néceſſité indiſpenſable pour l'homme, d'avoir une Religion. Allant pas-à-pas, nous prouverons que quelque reſpectable & quelque ſainte que ſoit en elle-même la Religon naturelle, elle ne ſuffit cependant pas aux beſoins de l'homme. Enfin nous développerons toute la ſublimité, la divinité, la ſainteté de la Religion Chrétienne, & ſa ſupériorité infinie ſur toutes les autres Religions. Ces aſſertions établies, nous en déduirons des conſéquences qui détruiront une foule de maximes très-impies & très-dangereuſes, que les Philoſophes, c'eſt-à-dire, les Libertins, débitent inſidieuſement, & que les hommes ſans réflexion & ſans pénétration reçoivent, adoptent & répetent comme autant de vérités. Après cela, nous préſenterons en détail leurs objections,

dont nous ferons voir tout le ſophiſtique, la foibleſſe & la fauſſeté.

ARTICLE PREMIER.

Définitions, Queſtions, Principes, rélativement à l'examen de la Religion.

Première Queſtion.

Qu'eſt-ce que la Religion ?

Par Religion, on doit entendre un culte que la Divinité exige des hommes, & certains devoirs qu'elle leur impoſe. Ainſi, honorer Dieu & obéir à Dieu, c'eſt tout ce qui fait la Religion. Il n'eſt ni Chrétien, ni Juif, ni Mahométan, ni Idolâtre, qui ne puiſſe & qui ne doive admettre cette définition. Le Déiſte, quoique toujours incertain & toujours variable dans ſes principes, eſt forcé de l'admettre auſſi, & d'en avouer la juſteſſe & la vérité, au moins par ſuppoſition.

Seconde Queſtion.

Dieu a-t-il pu exiger un culte des hommes, & leur impoſer quelques devoirs ?

Tous les hommes, Chrétiens, Juifs, Mahométans, Idolâtres même, diſent qu'il l'a pu. Les vrais Philoſophes le démontrent de la manière la plus évidente, comme on le verra ci-après. Quelques hommes, ſans aucun examen, ſans conviction, par un pur libertinage d'eſprit & de cœur, par averſion pour des devoirs qui les gênent & les humilient, ne veulent abſolument point entendre parler de Religion, & déclament continuellement contre la Religion.

Mais entre ces deux points, c'eſt-à-dire, entre la réunion de tous les peuples dans un

même ſentiment, & l'oppoſition de quelques hommes juſtement ſuſpects dans la cauſe préſente, qu'eſt-ce qui doit décider un homme ſage & raiſonnable ?

Troiſième Queſtion.

Les lumières naturelles & la raiſon, ſuffiſent-elles pour faire connoître le culte que Dieu exige & les devoirs qu'il nous impoſe, enſorte qu'on s'en puiſſe tenir à la Religion purement naturelle ?

La raiſon ſeule nous annonce que nous devons à la Divinité les hommages les plus purs & les plus dignes d'elle. On ne peut pas s'exprimer ſur ce point avec plus d'énergie, que le fait Ciceron dans ſon ſecond Livre *des Loix*.

Elle nous découvre également tous nos devoirs envers nos ſemblables, & tout ce que nous nous devons à nous-mêmes.

Elle nous dit enfin, que ſi l'Être ſuprême nous manifeſtoit ſa volonté, en exigeant pour ſon culte & pour nos devoirs, quelque choſe de plus que ce que nous ſerions capables de connoître & de découvrir par nous-mêmes, nous ſerions également obligés de nous y conformer, de nous ſoumettre & d'obéir. Ainſi la Religion naturelle ne pourroit être ſuffiſante que dans le cas où il ſeroit démontré que Dieu n'exige rien de plus que ce que cette Religion naturelle nous preſcrit, & où il ſeroit également démontré qu'elle nous inſtruit ſuffiſamment de tout ce que nous avons intérêt de connoître.

Quatrième Queſtion.

Eſt-on obligé d'étudier la Religion ?

On ne répond pas directement à cette queſ-

tion; mais voici quelques autres queſtions qu'on oppoſe pour toute réponſe.

Les volontés de l'Être ſuprême ſont-elles aſſez reſpectables, pour que l'homme ſoit étroitement obligé de s'en inſtruire ?

Les vérités, les promeſſes, les menaces, les récompenſes, les châtimens annoncés par la Religion, ſont-ils un objet aſſez grand pour intéreſſer l'homme ?

La négligence, l'indolence ou la prévention ſur ce point, eſt-elle ſuſceptible d'excuſe, ou doit-elle être regardée comme un crime ?

Voilà toute la réponſe que la ſageſſe peut donner : *Qui habet aures audiendi audiat.* Apoc. 3.

Cinquième Queſtion.

Comment doit-on procéder dans l'examen & l'étude de la Religion ?

On doit y procéder par les principes qu'inſpirent une ame droite, & un cœur dégagé de paſſions.

On dit d'abord une ame droite, c'eſt-à-dire, une ame qui cherche ſincèrement la vérité & ne craigne pas de la trouver ; qui puiſe dans les véritables ſources ; qui demande des preuves ; qui ne ſe laiſſe point étourdir, & ne ſe décide point par des déclamations.

On dit enſuite un cœur dégagé de paſſions, c'eſt-à-dire, un cœur qui ne redoute point des vérités ameres qui humilient, qui gênent, qui réforment ; qui ſoit prêt de ſacrifier l'orgueil, le plaiſir, l'amour de l'indépendance à la Religion, plutôt que la Religion à l'orgueil, au plaiſir, à l'amour de l'indépendance ; enfin un cœur qui ſe décide courageuſement pour le plus grand intérêt.

Sixième Queſtion.

Tout le monde eſt-il obligé d'étudier & d'examiner la Religion ?

Nous n'écrivons ni pour les Turcs, ni pour les Juifs, ni pour les Tartares, ni pour les Chinois. Nous n'écrivons que pour ceux qui ſont nés dans le Chriſtianiſme ; & c'eſt à eux ſeuls que nous dirigeons notre réponſe.

Parmi les Chrétiens, il faut diſtinguer deux claſſes d'hommes, le peuple, & les gens d'étude. Ils ont chacun leur différente manière d'examiner & d'étudier la Religion.

1°. Le peuple a le Catéchiſme & la voix de ſes Paſteurs. Il n'en faut pas davantage pour former des hommes juſtes, ſociables, irréprochables. Le Catéchiſme fait connoître au peuple tout ce qui eſt du culte & des devoirs. On défie hardiment tous les Philoſophes de faire un Livre auſſi utile au genre humain, que le Catéchiſme. La voix des Paſteurs explique enſuite, développe ces leçons, préſente les motifs, & fournit pour les preuves tout ce qui eſt à la portée de ceux qu'on inſtruit. Tout autre moyen ſeroit ou inutile, ou trop difficile, ou même impoſſible. Il ne peut donc pas être néceſſaire.

Pour les gens d'étude, il y en a qui ſont étroitement obligés d'étudier & d'examiner la Religion, comme les Evêques, les Curés & tous ceux qui ſont chargés de l'enſeignement. C'eſt à eux d'en faire connoître toute la beauté, la ſageſſe, la divinité ; d'en fournir les preuves, de la défendre, de la venger.

2°. Il y en a à qui cet étude eſt extrêmement néceſſaire, comme les Magiſtrats, & ceux qui ſont revêtus d'autorité & de puiſſance, parce que la Religion & l'Etat ne devant ja-

mais être séparés, selon la sage pensée d'Henri IV, mieux ils connoîtront la Religion, plus ils montreront de vigueur & de zèle pour le véritable bien de l'Etat, en défendant la Religion.

3°. Elle peut être enfin très-utile à quiconque est à même de cultiver différens genres de sciences & de connoissances, parce que les preuves de la Religion sont si triomphantes, ses lumières si vives, sa sainteté si engageante, si sublime, si éclatante, qu'elle a infiniment plus à craindre l'ignorance & l'indolence de ceux qui la professent, que les examens les plus rigoureux, & que tous les efforts & la furie de ceux qui s'élevent contr'elle.

Par le moyen des préliminaires que nous venons de mettre, & qui nous ont paru nécessaires, & par les principes que nous venons d'établir, on peut être fixé sur divers points intéressans, relatifs au sujet que nous traitons. 1°. On se fait une idée juste de ce que c'est que la Religion en général. 2°. On entrevoit déja la nécessité d'une Religion. 3°. On connoît ce que c'est que la Religion naturelle, son étendue & ses bornes. 4°. On apprend comment il faut procéder dans l'étude de la Religion. 5°. On reconnoît ce qui est convenable & nécessaire pour cette étude, selon les différens états des hommes. Nous allons maintenant traiter avec le plus grand détail, & entièrement développer les principaux points de cette grande question de la Religion.

ARTICLE SECOND.

De la néceſſité d'une Religion.

PREMIERE PROPOSITION.

La première & la plus eſſentielle des obligations de l'homme, c'eſt d'avoir une Religion.

Avant de prouver notre propoſition, nous ferons remarquer que parmi ceux qui ſe piquent de raiſonner, il n'eſt perſonne aujourd'hui qui oſe dire que le monde s'eſt fait de lui-même & par hazard, ou qui adopte le ridicule ſyſtême des atomes d'Epicure, ou qui nie l'exiſtence d'un Dieu. On ne peut plus nier cette exiſtence, & être regardé comme raiſonnable.

Nous ſuppoſons donc l'exiſtence d'un Dieu créateur, comme un point démontré, & que perſonne ne ſera aſſez hardi pour conteſter; & nous venons d'abord à la preuve de la propoſition, que nous préſentons en cette manière :

La néceſſité d'une Religion eſt invinciblement démontrée,

1°. Par l'idée que nous avons de l'Être ſuprême.

2°. Par celle que nous avons de l'homme.

3°. Par celle que nous devons nous faire de la ſociété.

PREUVE DE LA 1re. PARTIE.

Néceſſité d'une Religion, prouvée par l'idée que nous avons de l'Etre ſuprême.

Qu'un homme, dans une douce & paiſible méditation, conſulte ſa raiſon, qu'il jette les

yeux sur le spectacle admirable que lui présente cet Univers, qu'il en contemple la magnificence & l'harmonie, qu'il fasse attention à la variété des biens dont il est enrichi, qu'il songe que cette œuvre si magnifique ne coute à son auteur qu'un acte de sa volonté, quelles sublimes idées ne se formera-t-il pas alors de la grandeur, de la puissance, de la sagesse, de la libéralité du Créateur ? L'admiration & l'extase entraînant les sentimens du cœur, quelles seront les saillies & la vivacité de sa reconnoissance envers cet Être suprême ? Avec quels empressemens & quels transports chantera-t-il ses louanges & ses bienfaits ? Les hommages les plus parfaits de l'esprit & du cœur ne lui paroîtront-ils pas les premiers & les plus justes de tous les devoirs ? Pourra-t-il s'empêcher de regarder, je ne dis pas comme une ingratitude monstrueuse, mais comme une extravagance insoutenable, les sentimens de celui qui prétendroit ne devoir ni culte, ni hommages, ni reconnoissance, ni amour à ce Créateur si puissant, si magnifique, si libéral ?

Je défie toute la philosophie & le libertinage, avec tous leur détours & leurs sophismes les plus artificieux, d'obscurcir ces notions si simples, d'affoiblir ces sentimens si naturels, d'ébranler des vérités si évidentes & si intéressantes.

Or ce culte, ces hommages, cette reconnoissance, cet amour, si justes, si nécessaires, si indispensables, n'est-ce pas ce qui fait l'essentiel de la Religion ; n'est-ce pas l'esprit, l'exercice le plus sacré de la Religion ? Et l'homme qui se pique de penser, de juger, de raisonner, osera-t-il jamais dire qu'il n'est pas nécessaire d'avoir une Religion ? L'idée d'un

Être suprême, d'un Dieu créateur, n'est-elle pas nécessairement & essentiellement liée à l'idée de Religion ?

Quiconque nie l'existence d'un Dieu, peut n'être regardé que comme un extravagant. Mais quiconque reconnoît l'existence d'un Dieu, & nie la nécessité d'une Religion, doit être regardé comme un homme détestable.

Autre preuve tirée encore de l'idée de Dieu. Si nous approfondissons davantage cette idée de l'Être suprême, nous trouverons d'abord qu'il est nécessairement Infini. Car l'idée d'un Dieu qui seroit borné dans ses perfections & ses attributs, c'est-à-dire, qui ne seroit pas infini dans ses perfections & ses attributs, ne peut être admise par aucun esprit juste & raisonnable. On sent que cela répugne. Or, un Être infini ne peut agir que pour une fin qui soit digne de lui. Il n'est rien qui soit digne de lui, que lui-même. En tirant les créatures du néant, il n'a pu se proposer une autre fin. C'est donc pour lui-même qu'il a créé tout ce qu'il a créé. Toute autre vue auroit été trop petite, & n'auroit point répondu à sa sagesse infinie.

Cela étant, ce n'est donc que pour lui-même qu'il nous a créés, & qu'il nous a donné l'intelligence, la liberté, la faculté d'aimer. Cette intelligence, cette liberté, cette faculté d'aimer, nous devons donc, pour remplir la fin de notre création, les rapporter à lui. Nous devons donc reconnoître que l'usage le plus juste & le plus convenable aux vues de Dieu que nous puissions faire de ces facultés, c'est de nous appliquer à le connoître, parce qu'il est la souveraine vérité, & le principe de toute vérité ; & à l'aimer, parce qu'il est la bonté infinie, & le plus juste, le

plus néceſſaire, le plus digne objet de notre amour.

Enfin, ſi Dieu eſt la vérité ſouveraine, la beauté incompréhenſible, la bonté infinie, n'eſt-il pas d'une néceſſité indiſpenſable que des créatures qui lui doivent tout, lui rendent tous les hommages d'adoration, de reconnoiſſance & d'amour dont elles ſont capables, & par conſéquent qu'elles aient une Religion ?

L'idée de Dieu eſt donc néceſſairement liée à l'idée de Religion, & nous préſente comme une vérité inconteſtable la néceſſité d'une Religion.

PREUVE DE LA 2de. PARTIE.

Néceſſité d'une Religion prouvée par l'idée que nous avons de l'homme.

Dans la première partie de la preuve, nous avons dit à l'homme de conſulter ſon eſprit, ſa raiſon, l'impreſſion que fait ſur lui le ſpectacle de l'Univers, afin de ſe former une idée de Dieu, & nous avons ajouté qu'il verroit que l'idée de Dieu eſt néceſſairement liée à l'idée de Religion. Nous lui diſons ici qu'il n'a qu'à rentrer en lui-même, & qu'il trouvera dans ſa propre nature les preuves les plus frappantes de la néceſſité d'une Religion. Car la premiere penſée qui ſe préſentera à lui dans cet examen, c'eſt que s'il exiſte, ce n'eſt que par le bienfait d'un autre; que ni lui, ni ſes ſemblables, n'ont pu ſe donner l'être; qu'il n'en jouit qu'avec la plus grande dépendance & comme par emprunt; que c'eſt à celui qui le lui a donné, à le lui conſerver à chaque inſtant, ſans quoi

il retomberoit dans l'état où il étoit avant que de naître.

En continuant à examiner ſon propre être, il trouvera dans lui différentes facultés, intelligence, raiſon, liberté, ſentiment, pouvoir de diſcerner les objets, d'en juger, de choiſir, de ſe décider, & il comprendra qu'il doit regarder ces facultés non-ſeulement comme les appanages de ſa nature, mais comme des dons précieux dont le Créateur l'a enrichi & favoriſé. La vue des biens que renferme l'Univers, leſquels ſont à ſa diſpoſition & dont il peut jouir, lui annonce la libéralité & l'attention la plus touchante de la part de ce même Créateur.

Alors il ne peut pas s'empêcher de ſentir les rélations néceſſaires qu'il a avec ſon Dieu, & de le reconnoître pour ſon Créateur, ſon Maître, ſon Bienfaiteur, ſon véritable Pere. Mais en reconnoiſſant Dieu pour ſon Créateur, il avoue par-là même qu'il lui doit l'adoration & les hommages; en le reconnoiſſant pour ſon Maître, il avoue ſa dépendance, l'obligation de ſa ſoumiſſion, & le droit de Dieu à impoſer à l'homme des devoirs. En le reconnoiſſant pour Bienfaiteur & pour Pere, il avoue qu'il ne peut plus ſe diſpenſer du reſpect, de la reconnoiſſance & de l'amour.

Or, qu'eſt-ce qui fait la Religion, ſinon l'adoration, les hommages, l'aveu de la dépendance, la ſoumiſſion, le reſpect & l'amour? Et ſi l'homme, en s'examinant lui-même, trouve néceſſairement dans ſa propre nature toutes ces rélations & tous ces rapports avec Dieu, n'y trouve-t-il pas toute la Religion déja gravée dans ſon cœur par le doigt même de Dieu? Ne ſera-t-il pas obligé de

convenir de la néceſſité indiſpenſable où eſt l'homme d'avoir une Religion ?

PREUVE DE LA 3me. PARTIE.

Néceſſité d'une Religion, prouvée par l'idée que nous avons de la ſociété.

La ſociété ſuppoſe néceſſairement une Religion, & ne peut pas ſubſiſter ſans une Religion. On ne peut rien trouver de plus énergique & de plus frappant, que la manière dont s'exprime ſur ce ſujet le plus grand homme qu'ait eu le Paganiſme : *S'il n'y a point de culte à rendre à la Divinité*, dit-il, *il ne peut plus y avoir ni mœurs, ni Religion ; & alors il n'y aura plus que trouble & confuſion dans l'Univers ; & je ne vois nullement comment, en ôtant la Religion, la probité, la ſociété civile, & la plus excellente des vertus ſociales, qui eſt la juſtice, pourroient encore ſubſiſter.* Cic. de Nat. Deor. lib. 1.

En effet, la ſociété, c'eſt la réunion de pluſieurs individus & familles, pour vivre ſous les mêmes loix, & ſe procurer par ces loix des ſecours & des avantages mutuels ; c'eſt un corps compoſé de pluſieurs membres, dont les fonctions doivent être différentes, les uns devant commander & diriger, les autres obéir & agir, pour concourir tous enſemble au bien général. Il faut donc qu'il y ait dans la ſociété, loix, autorité, dépendance, ſubordination ; il faut que l'intérêt perſonnel, toujours oppoſé à l'intérêt commun, y ſoit inconnu, ſans quoi il n'y auroit plus ni juſtice, ni autorité légitime, ce qui eſt deſtructif de la ſociété ; il faut que les paſſions, qui ne reſpectent ni les droits d'autrui, ni l'équité, qui rapportent tout à elles-mêmes, qui emploient toute ſorte de moyens pour

parvenir à leurs fins, telles que ſont *l'ambition*, l'eſprit de domination, la cupidité ſoient arrêtées & réprimées.

Or, il eſt impoſſible que tout cela puiſſe ſe trouver parmi les hommes, s'ils ſont ſans Religion. Car l'homme qui n'aura point de Religion, ne doit reconnoître d'autre mobile, ni d'autre reſſort de ſa conduite, que ſon propre bonheur, ſon bien-être, ſon avantage perſonnel. Il n'y aura que la crainte de la force ſupérieure qui puiſſe l'arrêter, le détourner, l'empêcher de prendre tous les moyens capables de le conduire à ſes *fins*. Il doit tout rapporter à lui-même, (& ſes paſſions ne ſont pas diſtinguées de lui-même;) *il* doit donc tout rapporter au contentement de ſes paſſions.

Les loix ne doivent faire aucune impreſſion ſur lui, parce que s'il eſt ſans Religion, elles ſeront pour lui ſans autorité; il pourra bien les craindre quelquefois, mais il les violera toujours dès qu'il pourra le faire impunément, puiſqu'il ne les pourra plus regarder que comme des obſtacles à ſon propre avantage.

La dépendance étant contraire à ſon bonheur; car il n'eſt rien qu'on chériſſe tant que ſa liberté, il ne ſe tiendra dans cette dépendance, que quand il ne pourra pas la ſecouer.

Les droits d'autrui ſeront néceſſairement inconnus à celui qui croira pouvoir & devoir tout rapporter à lui-même.

Enfin, la raiſon dont les impies pourroient ſe ſervir pour couvrir l'abſurdité de leurs ſentimens, ne peut être d'aucune efficace, parce que cette raiſon n'étant qu'une lumière qui nous fait connoître nos devoirs, la juſtice & les vertus, que pourra dire cette raiſon à celui qui ne connoît point d'autres de-

voirs, ni d'autre juſtice, ni d'autres vertus, que ce qui peut perſonnellement l'intéreſſer.

Toutes ces obſervations ſont autant de preuves démonſtratives qu'il ne peut point y avoir de ſociété véritable, ſûre & conſtante, parmi des hommes qui feroient profeſſion de n'avoir point de Religion. On défie tous les Philoſophes, avec leurs grands mots, leur ton ſententieux & déciſif, de répondre à ſes obſervations & à ces preuves, quelque choſe de raiſonnable. Dès qu'un homme n'aura point de Religion, il rapportera néceſſairement toujours tout à lui-même, parce que ſon intérêt perſonnel eſt ſa fin unique. Dès qu'il rapportera tout à lui-même, la ſociété ne peut plus rien en attendre; elle en a même tout à craindre; & s'il ne lui porte pas des coups funeſtes, c'eſt parce que les occaſions ou les moyens lui auront manqué. Il eſt donc plus que démontré que l'idée de ſociété ſuppoſe la néceſſité d'une Religion.

On pourroit aller encore plus loin, & faire voir que l'expérience s'accorde parfaitement ici avec la raiſon; que dans la ſociété civile, on ſe défie toujours d'un homme qui eſt ſans Religion; que c'eſt la Religion qui eſt toujours le plus ferme lien des ſociétés; que les plus grandes révolutions arrivées dans les ſociétés, comme chez le Grecs & les Romains, ont toujours eu pour auteurs des hommes ſans Religion. Mais toutes ces vérités ſont ſi fortement gravées dans toutes les ames, & elles coulent ſi naturellement des preuves que nous avons développées, qu'il n'eſt point néceſſaire de s'étendre davantage ſur cela. Il ſuffit de le rappeller.

ARTICLE TROISIEME.

De l'insuffisance de la Religion naturelle.

SECONDE PROPOSITION.

La Religion naturelle, à laquelle prétendent s'en tenir les Philosophes, n'est pas suffisante pour l'homme.

La nécessité d'une Religion & le joug de la Religion, sont deux points qui déplaisent également aux Philosophes. Ils se défendent assez mal quand on les presse sur le premier ; & sous le beau prétexte de s'en tenir à la Loi & à la Religion naturelle, ils font tous leurs efforts pour s'affranchir du second. Ils parlent beaucoup de la Loi & de la Religion naturelle ; mais ils se gardent bien de dire en *quoi* elles consistent, ni d'en donner une définition claire, intelligible & lumineuse.

Pour nous, en nous tenant à la pensée du plus grand des Philosophes Romains, nous disons que la Loi naturelle *est cette lumière qui nous a été donnée de Dieu pour connoître nos premiers devoirs & les premières vérités, & pour discerner ce qui est juste de ce qui ne l'est pas.* Ou bien, c'est cette raison qui est avant toutes les loix humaines, & par laquelle nous connoissons ce que Dieu exige de nous, ce qu'il nous commande ou nous défend : *Ita principem Legem illam & ultimam, quam Dii humano generi dederunt, mentem esse dicebant omnia ratione cogentis aut vetantis Dei.*

Cicer. de Leg. lib. 2.

Lib. 1, 2.

Cette Loi est donc infiniment respectable ; elle est absolument nécessaire ; elle doit être le premier fondement de toutes les Loix & de toutes les Religions que l'homme raisonnable

peut admettre. Et les premiers devoirs qu'elle nous impose, & qui sont les plus indispensables, sont, comme ajoute aussi-tôt le même Philosophe, ceux auxquels nous sommes tenus envers la Divinité. Voilà ce que nos Philosophes, quoique Chrétiens d'origine, n'ont jamais sçu si bien expliquer que des Philosophes Payens.

De cette définition de la Loi & de la Religion naturelles, nous déduirons aisément tous les plus beaux préceptes de la Morale, les commandemens du Décalogue, & la plupart de ces vertus si pures qui sont enseignées dans l'Evangile, & que nos Philosophes se gardent bien de faire entrer dans leur Catéchisme.

Nous reconnoissons donc la sainteté, la vérité & la nécessité de la Loi & de la Religion naturelles. Mais nous allons plus loin, & nous en démontrons l'insuffisance avec la plus grande clarté. Les moyens de démonstrations sont, 1°. la profonde obscurité où nous laisse la Religion naturelle sur bien des vérités qu'il nous est le plus important de connoître; 2°. l'inutilité dont a été cette Religion pour arrêter les déréglemens de l'homme. La première partie de la preuve sera par les causes, les principes, ou, selon l'expression de Bayle, *à priori*. La seconde sera *à posteriori*, c'est-à-dire, par les conséquences & les effets.

Premiere Preuve.

Insuffisance de la Religion naturelle, par la profonde obscurité où elle nous laisse sur des vérités qu'il nous est le plus important de connoître.

Il n'est rien de plus important pour l'homme, que de connoître les rapports qu'il a avec Dieu, les hommages qu'il lui doit, ce qu'il

a à en eſpérer ou à en craindre ; de même il n'eſt rien de plus important pour lui, que de connoître d'où vient qu'il trouve dans lui des principes ſi oppoſés, dont l'un le porte toujours à la vertu, & l'autre au vice.

Or, la Religion naturelle nous laiſſe dans une profonde obſcurité ſur la plupart de ces points.

Donc la Religion naturelle laiſſe l'homme dans une profonde obſcurité ſur bien des points qu'il lui eſt le plus important de connoître. Donc elle eſt inſuffiſante pour l'homme.

Dans le raiſonnement que nous venons de préſenter, la première propoſition ne doit pas ſouffrir la moindre difficulté. Si nous reconnoiſſons que nous ſommes l'ouvrage de Dieu, nous reconnoîtrons ſans peine que la connoiſſance de nos devoirs envers cet Être ſuprême, & nos rapports avec lui, ſont les choſes les plus intéreſſantes & les plus importantes pour nous. Il en eſt de même de ces principes ſi oppoſés que nous ſentons & que nous retrouvons dans nous.

Il ne s'agit donc que de rendre ſenſible la vérité de la ſeconde propoſition, ſavoir, que la Religion naturelle nous laiſſe dans la plus profonde obſcurité ſur preſque tous ces points. Reprenons-les chacun en détail.

1°. *Les rapports de l'homme avec Dieu.* Nous avons avec Dieu des rapports que la Religion naturelle nous fait aſſez connoître, tels que ſont ceux de créatures ſorties de ſes mains, comblées de ſes bienfaits, gouvernées par ſa ſageſſe, &c. Elle nous inſtruit bien de ſon éternité, ſa toute-puiſſance, ſa bonté, ſa libéralité ; de ſes lumières & ſes connoiſſances infinies, de ſon amour pour la vertu qu'il récompenſe, de ſon horreur pour le vice qu'il

punit; & par-là elle nous le repréſente bien comme digne de nos adorations, nos reſpects, notre crainte, notre amour.

Mais il eſt des points qu'il nous eſt encore extrêmement important de connoître, & ſur leſquels elle ne nous parle point & ne peut point nous parler, je veux dire les rapports des hommes pécheurs avec Dieu, & les penſées de Dieu ſur les hommes pécheurs.

Car l'homme peut déplaire à Dieu, il peut faire des actions que Dieu deſapprouve & condamne, telles que ſont les injuſtices, les vols, les vengeances, les perfidies, les actes de barbarie, de cruauté, d'inhumanité. Tout cela eſt condamné & deſapprouvé par la raiſon, il eſt donc également condamné & deſapprouvé de Dieu, auteur de la raiſon. Les hommes peuvent donc être pécheurs & criminels devant Dieu. Perſonne n'en doute. On en a trop de preuves ſous les yeux. Mais, encore une fois, quelles ſont les penſées de Dieu ſur les hommes pécheurs?

Dieu étant infini dans ſa juſtice, comme dans toutes ſes autres perfections, leur pardonnera-t-il leurs crimes; pourra-t-il même les leur pardonner? Comment pourroit-on alors accorder les droits néceſſaires & inaliénables de la juſtice infinie, avec le pardon des crimes? L'homme aura-t-il quelque moyen de ſatisfaire à cette juſtice infinie, & cette juſtice infinie devra-t-elle & pourra-t-elle accepter ces ſatisfactions pour les crimes? Abîme ténébreux, queſtions inſolubles à l'eſprit humain, queſtions cependant les plus intéreſſantes pour des hommes toujours expoſés & toujours enclins au péché! Il n'y a que le flambeau de la Religion Chrétienne qui puiſſe éclairer cet abîme, éclaircir & réſoudre ces

queſtions ! La Religion & la Loi naturelle ne nous répondent rien, & ne peuvent abſolument nous rien répondre ſur tout cela.

2°. *Les hommages.* Les hommages ſont une ſuite néceſſaire des rapports. Ainſi la Loi & la Religion naturelle nous apprennent bien ce que nous devons à Dieu, d'adoration, de reconnoiſſance & d'amour, comme à l'Auteur de notre exiſtence, & de tous les biens dont nous jouiſſons. Mais nos hommages ſont-ils abſolument & néceſſairement bornés à ces ſentimens ? Dieu n'exige-t-il rien de plus, ne peut-il rien exiger de plus, convient-il qu'il n'exige rien de plus ? Comme il exige la ſoumiſſion de notre cœur par la ſoumiſſion à la Loi naturelle, ne peut-il pas exiger auſſi la ſoumiſſion de notre eſprit par la Foi ? Ne peut-il pas nous propoſer des vérités ſupérieures à notre foible intelligence, & que nous ne devrons croire que ſur la ſeule autorité de ſa parole ; des vérités qu'il ſera intéreſſant & avantageux pour nous de connoître, quoique nous ne puiſſions pas les comprendre ; des vérités de fait, que la raiſon n'auroit jamais pu découvrir, & par leſquelles Dieu nous paroîtra encore plus grand, plus adorable, plus digne de notre amour, que par-tout ce que les lumières naturelles pourroient nous annoncer ?

En ce cas ; la Loi & la Religion naturelles ne nous inſtruiroient-elles pas elles-mêmes de leur inſuffiſance ? Ne nous avertiroient-elles pas d'aller plus loin, & de nous approcher du flambeau de la révélation ? Ne nous feroient-elles pas même une obligation de nous appliquer à reconnoître ces hommages qu'il eſt de la gloire de la Divinité d'exiger de nous, & de notre devoir, & de notre intérêt de lui ren-

dre ? Et ne ſeroit-ce pas manquer à ce que nous preſcrivent la Loi & la Religion naturelles, que de s'en tenir à ces premiers devoirs & à ces premiers hommages dont nous avons d'abord parlé ?

Or, puiſque les Chrétiens démontrent d'une manière à laquelle on n'a jamais répondu, & à laquelle il eſt impoſſible de répondre, que Dieu a propoſé aux hommes de ces ſortes de vérités ſublimes, incompréhenſibles, & qui exigent la ſoumiſſion de nos eſprits par la foi, puiſque les Chrétiens le démontrent invinciblement, l'inſuffiſance de la Religion naturelle n'eſt-elle pas par-là même auſſi démontrée.

3°. *Ce que nous avons à eſpérer de Dieu ou à en craindre.* La Loi & la Religion naturelles, en nous inſtruiſant de la ſainteté de Dieu, de ſa ſageſſe, de ſa providence, de ſa juſtice, nous conduiſent néceſſairement à admettre des récompenſes & des peines dans une autre vie. Car on ne peut pas ſuppoſer qu'un Être infiniment ſage & infiniment juſte, regarde d'un œil égal le reſpect pour l'ordre ou l'intervertiſſement de l'ordre, la vertu & le vice, les mœurs des perſonnes honnêtes & celles des débauchés, la barbarie ou l'humanité, la candeur ou la mauvaiſe foi. Une pareille Divinité ſeroit une chimere, Il faut donc admettre dans Dieu, ſainteté, ſageſſe, providence, juſtice, & par conſéquent peines ou récompenſes dans une autre vie.

Mais en quoi conſiſteront-elles ces récompenſes ou ces peines ? La Religion naturelle ne nous dit rien là-deſſus ; la Philoſophie n'a preſque débité ſur ce ſujet que des extravagances ou des impiétés ; & les Fables du Paganiſme, qu'on peut regarder comme les débris d'une révélation primitive, mais defigu-

rée, ſont plus inſtructives & plus lumineuſes que tout ce qu'ont avancé les plus grands raiſonneurs d'entre les Philoſophes.

On trouve des choſes vraiment ſublimes & infiniment redoutables dans ce que ces Fables annoncent; on ne voit qu'incertitudes, variations, penſées arbitraires dans les Philoſophes qui ont voulu dogmatiſer en conſéquence de ce que la Loi & la Religion naturelles leur avoient d'abord appris. Qu'y a-t-il cependant de plus intéreſſant pour l'homme, que de ſavoir ce qu'il a à attendre, à eſpérer, ou à craindre de Dieu? Il eſt donc évident que la Loi & la Religion naturelles nous laiſſent dans une obſcurité profonde ſur ce qui renferme pour nous le plus grand intérêt.

4°. Quel problême à réſoudre! Comment l'homme, étant l'ouvrage d'un Dieu infiniment ſage & infiniment ſaint, a-t-il cependant des inclinations ſi déréglées & ſi perverſes? Comment en reconnoiſſant ſi bien la beauté de la vertu, a-t-il un ſi fort penchant pour le vice? Comment, avec ces traits ſi dignes de la Divinité que l'on trouve dans lui, y en trouve-t-on en même tems de ſi oppoſés? Pourquoi ce combat continuel entre la raiſon & les paſſions? Pourquoi eſt-il ſi ſouvent forcé de s'écrier, même en gémiſſant:

Metam. l. 7.
Aliudque cupido,
Mens aliud ſuadet; video meliora proboque;
Deteriora ſequor.

Eſt-ce l'effet d'un vice inhérent à la nature humaine, & inſéparable de la nature humaine? Mais alors on demandera où eſt la ſageſſe du Créateur. Eſt-ce un dérangement qui ſoit ſurvenu dans l'ouvrage de Dieu, & qui ait troublé l'ordre primitif qu'il y avoit mis?

Mais qui auroit pû troubler cet ordre, ou altérer l'ouvrage du Tout-Puiſſant? Mais a-t-on quelque preuve, quelque monument, quelque aſſurance de cette altération ſurvenue? Encore une fois, quel problême à réſoudre!

La raiſon nous dit bien que l'homme eſt une créature libre, & qu'il a pu abuſer de ſa liberté; qu'il eſt une créature défectible & qu'il a pu pécher. Mais pourquoi l'homme naît-il avec ces inclinations perverſes? Pourquoi le déſordre eſt-il ſi général? Quelle peut en être la cauſe? Mais Dieu qui l'a permis, qui l'a vu & prévu, a-t-il fourni quelque moyen pour s'en garantir & s'en préſerver?

Sur tout cela la Religion naturelle ne nous apprend rien, ne nous dit rien. Elle laiſſe l'homme avec ſes incertitudes, ſes plaintes, ſes miſeres. Elle ne l'éclaire, ni ne le conſole, ni ne l'encourage. Il n'eſt aucun point qui ſoit plus intéreſſant pour lui, puiſque cela doit ſi fort influer ſur ſon ſort à venir; & il n'en eſt aucun où il ſoit plus triſtement abandonné; aucun par conſéquent, qui montre mieux l'inſuffiſance de la Religion naturelle, ſoit pour juſtifier le Créateur, ſoit pour diriger, redreſſer & ranimer la créature.

Nous aurions pû nous étendre bien davantage ſur ces quatre points que nous venons de préſenter, pour prouver l'inſuffiſance de la Loi naturelle. Nous aurions pû faire conoître bien d'autres rapports que nous avons avec Dieu, & bien d'autres hommages & d'autres devoirs auxquels nous ſommes tenus envers Dieu, & ſur leſquels la Religion naturelle nous laiſſe dans l'ignorance & l'obſcurité. Nous nous ſommes contentés de préſenter ſeulement quelques traits, pour réunir la vivacité des lumières avec la plus grande préciſion.

SECONDE PREUVE.

L'inutilité de la Religion naturelle pour tenir l'homme dans le devoir.

Il ne ſeroit peut-être pas néceſſaire d'aller chercher bien loin les preuves de notre propoſition ; les Prédicateurs & Sectateurs prétendus de la Religion naturelle pourroient bien nous en fournir de ſuffiſantes. Cependant nous ne voulons pas nous contenter de celles-là, & voici le raiſonnement ſur lequel nous nous appuyons.

Si malgré toutes les lumières & les ſecours de la Religion naturelle, les hommes ont été plongés dans les plus épaiſſes ténébres ſur les vérités les plus intéreſſantes & les plus néceſſaires ; s'ils ont donné dans tous les genres d'égaremens les plus honteux & les plus condamnés par la raiſon même ; ſi toutes les leçons de ceux qui ont prétendu les ramener au devoir, n'ont pû diſſiper cette ignorance, ni arrêter ces déréglemens, l'inutilité de la Religion naturelle pour retenir l'homme dans le devoir, ſera par-là même parfaitement démontrée.

Or, ce ſont-là des choſes que les faſtes de l'Univers entier nous atteſtent, & qu'ils nous repréſentent comme générales, dominantes, univerſelles juſqu'à l'établiſſement de la Religion révélée & annoncée par Jeſus-Chriſt.

Donc la Religion naturelle eſt abſolument inſuffiſante pour retenir l'homme dans le devoir.

La première propoſition du ſyllogiſme eſt inconteſtable ; ſon évidence ſaute aux yeux. Nous n'entreprenons pas de fournir ici les preuves de la ſeconde. On les trouvera préſentées

ſentées dans un grand détail, lorſque nous parlerons de la révélation.

C'eſt donc une néceſſité d'admettre la troiſième, & de convenir que la Religion & la Loi naturelles ont été inſuffiſantes & inefficaces pour retenir les hommes dans le devoir, & qu'il leur falloit d'autres ſecours & une autre Religion.

Avant de finir ce qui regarde cette aſſertion ſur l'inſuffiſance de la Religion naturelle, nous propoſerons une queſtion qui peut ſe préſenter aſſez naturellement à l'eſprit, qui embarraſſeroit peut-être certaines perſonnes, parce qu'elle ſembleroit détruire tout ce que nous avons dit de cette Religion, & qu'il eſt abſolument néceſſaire de réſoudre.

QUESTION IMPORTANTE.

Pendant deux mille cinq cens ans, dira-t-on, il n'y a point eu d'autre Religion ſur la terre que la Religion naturelle. Ou cette Religion étoit ſuffiſante alors, ou elle étoit inſuffiſante. Si elle étoit ſuffiſante alors, toutes les preuves de la propoſition tombent par-là même. Si elle étoit inſuffiſante, la ſageſſe de Dieu étoit donc en défaut. Il n'y a point de milieu. Entre ces deux partis, il faut opter néceſſairement.

RÉPONSE.

Cette queſtion n'eſt pas capable de cauſer le moindre embarras à un homme qui eſt tant ſoit peu inſtruit, parce que, dira-il, il n'eſt rien de plus faux que le principe ſur lequel porte ce beau dilemme.

Il eſt vrai, & tout le monde en conviendra, que la Religion naturelle a toujours été ſainte, utile & néceſſaire, comme elle l'eſt en-

core aujourd'hui; mais il eſt faux que l'homme ait été jamais réduit à cette unique regle pour ſon culte & ſes devoirs envers Dieu. Dieu, dès le commencement, annonça à l'homme, ſur ce culte & ſur ces devoirs, des vérités intéreſſantes, & des obſervances, dont il ne pouvoit être inſtruit, & qu'il ne pouvoit découvrir que par une révélation; & l'on n'eſt pas en peine d'en fournir les preuves. En voici quelques-unes.

Dès le commencement du monde, les hommes ont honoré la Divinité par des ſacrifices, & ont cru qu'elle pouvoit être appaiſée par des ſacrifices. Auſſi ne connoiſſons-nous ni aucune Nation, ni aucune Religion, où les ſacrifices n'aient été en uſage. En remontant juſqu'aux premiers hommes, nous voyons les enfans d'Adam immoler des victimes au Seigneur, les enfans de Noé en faire de même après le déluge, tous les peuples faire ruiſſeler le ſang ſur les autels.

Nous nous bornerons ici aux ſeuls ſacrifices expiatoires; & nous demanderons:

Comment les hommes ont-ils pû s'imaginer qu'en répandant le ſang des animaux, ils pourroient plaire à la Divinité, la toucher, l'appaiſer, ſe purifier de leurs péchés? Comment une idée auſſi ſingulière a-t-elle pû leur venir, comment a-t-elle été ſi univerſelle? La raiſon ne nous dit abſolument rien ſur cela. On ne voit nul rapport entre l'effuſion du ſang d'un animal, & la réparation de la faute, ou du crime, dont un homme ſe ſeroit rendu coupable. Ciceron lui-même, le plus ſage, le plus éclairé, le plus inſtruit des Philoſophes, n'y concevoit rien. Les taches de l'ame, dit-il, ne peuvent jamais ni s'effacer par le tems, ni s'expier par aucun ſacrifice:

Animi labes nec diuturnitate vanescere, nec manibus ullis elui potest. Cicer. de Leg. l. 2.

Cependant l'usage des sacrifices ayant été universel, & datant de la naissance même du monde, quoiqu'il semble plutôt desapprouvé qu'autorisé par la raison, il faut nécessairement qu'il soit fondé sur quelque chose de mystèrieux, & qu'il soit appuyé sur quelque Loi positive; il faut qu'il y ait eu dès le commencement, un commandement du Seigneur de lui offrir des sacrifices. Si en suivant ce rayon de lumière, nous remontons jusqu'aux premiers monumens de l'histoire du genre humain, jusqu'à ces monumens qui subsistent depuis plus de trois mille cinq cens ans, nous découvrirons non-seulement la réalité du commandement, mais encore les motifs de ce commandement; & ces motifs se trouvent dans l'annonce que Dieu fit d'un Libérateur futur à l'homme dégradé par le péché. Ce Libérateur devoit être sacrifié pour la délivrance du genre humain. C'étoit-là ce qui faisoit l'espérance de l'homme & sa consolation; & Dieu pour entretenir la mémoire de sa promesse parmi les hommes, leur ordonna de faire des sacrifices qui fussent des types, des symboles, des avertissemens du sacrifice que le Libérateur devoit faire un jour en s'immolant pour eux. Telle est la véritable origine des sacrifices. Voilà donc d'abord la Loi des sacrifices ajoutée à la Religion naturelle. Gen.

Dès le commencement du monde, la sanctification du septième jour a été connue aux hommes. Le Seigneur l'établit comme un mémorial du grand Ouvrage de la Création, pour exciter la reconnoissance des créatures, & recevoir en ce jour leurs hommages. Aussi dans le Décalogue, la sanctification de ce jour n'est

point annoncée comme une Loi nouvelle, mais comme le renouvellement d'une ancienne
Exod. Loi. *Souvenez-vous*, dit le Seigneur, *de sanctifier le jour du Sabbat*, c'eſt-à-dire le ſeptième jour.

Homere, le plus ancien des Auteurs profanes, & qui vivoit ſept cens ans après Moyſe, nous annonce le même devoir de Religion, & nous en déclare la même cauſe que celle
Stromat l. 5. que nous avons apportée: *Que le ſeptième jour ſoit conſacré parmi vous; car c'eſt en ce jour que la création de l'Univers fut achevée.* On peut voir dans ſaint Clément d'Alexandrie pluſieurs autre textes du même Poëte, & ceux d'Héſiode, de Callimaque, de Solon, qui atteſtent la connoiſſance du même uſage & de la même vérité.

Voilà donc encore une autre Loi ajoutée à la Religion naturelle. Nous pourrions en citer d'autres encore. Mais ce que nous avons dit eſt bien ſuffiſant, pour montrer que les hommes n'ont jamais été réduits, pour leur culte & leurs devoirs envers Dieu, à l'unique regle de la Religion naturelle. Paſſons à la troiſième propoſition.

ARTICLE QUATRIEME.

De la ſupériorité de la Religion Chrétienne ſur toutes les autres Religions.

TROISIEME PROPOSITION.

La Religion Chrétienne eſt la ſeule qui puiſſe honorer Dieu d'une manière digne de Dieu, & former des hommes dignes de lui.

Voici le plus grand objet qu'on puiſſe préſenter aux vues, aux penſées, à l'admiration

de l'homme. Dieu s'alliant avec le
par la Religion : les hommes i
unis à Dieu par la Religion. C'eſt cet
& cette union intime qui fait tou
l'ame & la fin de la Religion Chréti

C'eſt par cette Religion que l'hom
ment élevé au-deſſus de ce qu'il eſt
purement naturel, devient capable
Dieu d'une manière digne de Dieu,
rend par ſes ſentimens, ſes mérites,
véritablement digne de Dieu. Que l
naturelle que les Philoſophes nous
avec tant de zèle, ſans la plus reſpe
Chriſtianiſme, & qu'ils ne nous va
que par averſion pour le Chriſtiani
la Religion naturelle eſt foible dev
ligion de Jeſus-Chriſt; qu'elle eſt p
de faire paſſer dans l'ame cet héroï
timens & de vertus, qu'y font paſſer
& les exemples admirables de Jeſ
les ſublimes vérités, les promeſſes
intéreſſantes, les récompenſes m
que nous préſente la Religion de Jeſ
C'eſt ce que nous allons expoſer
la préciſion poſſible, & ce qui ſera
de notre propoſition.

PREUVE DE LA PREMIERE
DE LA PROPOSITIO

La Religion Chrétienne eſt la ſeule qui
rer Dieu d'une manière digne de

Les preuves que nous donnerons
poſition, ſont que :

1°. La Religion Chrétienne eſt l
nous donne des idées véritablement
& infiniment juſtes de la Divinité.

2°. Elle est la seule qui puisse l'honorer par des hommages d'un mérite infini.

3°. Elle est la seule qui puisse lui offrir un sacrifice capable de répondre pleinement à tout ce qu'exigent ses infinies perfections. Développons ces trois pensées.

1°. La Religion Chrétienne est la seule qui nous donne des idées véritablement sublimes & infiniment justes de la Divinité. Quel est le Dieu des Chrétiens, quelle est l'idée que les Chrétiens donnent de Dieu ?

Ils vous disent que c'est un Être éternel, unique, indépendant, existant par lui-même, ne devant qu'à lui-même toute sa puissance, sa grandeur, sa gloire, sa majesté.

Ils vous disent que c'est le Dieu Créateur de l'Univers, lequel il a fait sortir du néant, & auquel il a donné la naissance par une seule parole, & un seul acte de sa toute-puissante volonté.

Il vous disent que c'est le principe de tous les biens, soit ceux dont nous jouissons, soit ceux dont nous ne sommes que les témoins; que c'est à lui que toutes les créatures doivent tout ce qu'elles ont de force, de puissance, de lumières, d'intelligence, d'activité; qu'il n'est pas un brin d'herbe sur la terre, un grain de sable sur les bords de la mer, un atome dans les airs, qui ne soient l'objet de ses attentions & de ses soins.

Ils vous disent que c'est un Dieu qui gouverne tout avec une sagesse infinie, parce que tout sert ou servira à glorifier ses divines perfections; qu'il veille sur tout sans aucune peine, parce qu'étant infini en puissance & en lumières, il est toujours infiniment au-dessus de ces soins & de ces œuvres.

Ils vous disent que c'est un Dieu infiniment

ſaint, c'eſt-à-dire, qui aime infiniment & néceſſairement l'ordre, & qui hait infiniment & néceſſairement ce qui lui eſt oppoſé. C'eſt cette ſainteté qui eſt le principe de l'amour qu'il a pour la vertu, & en même tems des récompenſes qui ſont préparées à la vertu, comme les ſuites néceſſaires de cet amour. C'eſt cette ſainteté qui eſt le principe de l'horreur qu'il a pour le vice, & des châtimens & des peines qui ſont réſervées au vice, comme les ſuites néceſſaires de cette horreur.

Ils vous diſent enfin, que c'eſt un Dieu qui aime l'homme comme ſa chere créature, qu'il adopte comme ſon enfant, qu'il deſtine à partager le bonheur & la gloire de la Divinité dans le Ciel, pourvû qu'il s'en rende digne par les vertus auxquelles il s'exercera pendant ſon ſéjour ſur la terre.

Telles ſont les idées que les Chrétiens donnent de la Divinité. Jamais la Philoſophie, la Raiſon, la Religion naturelle, en ont-elles donné d'auſſi ſublimes, d'auſſi admirables, d'auſſi intéreſſantes? Qu'on ouvre les livres des Philoſophes, ou bien qu'on ſe contente de Cicéron, qui a réuni dans ſes Ouvrages Philoſophiques, tout ce qu'ont dit de plus intéreſſant les Philoſophes; qu'y trouvera-t-on qui approche des hautes idées & des ſublimes penſées des Chrétiens?

Qu'on ne nous oppoſe pas, que quelques Philoſophes modernes, en annonçant la Religion naturelle, ont parlé de la Divinité d'une manière auſſi magnifique qu'en parlent les Chrétiens. Transfuges infidéles, pour ne leur pas donner des titres plus odieux, quoique bien mérités, où ſont-ils allé puiſer ces penſées, ces expreſſions, ces idées ſublimes, ſi ce n'eſt dans le camp, c'eſt-à-dire dans la Re-

ligion qu'ils ont abandonnée ? Mais *malgré* ce qu'ils s'efforcent d'en dire de grand & de relevé, qu'on en faſſe la remarque. Ils ne parlent jamais de ſa ſainteté infinie, & parlent toujours très-foiblement de ſa juſtice infinie. Ces deux attributs divins ſont trop effrayans pour l'impiété.

2°. La Religion Chrétienne eſt la ſeule qui honore la Divinité par des hommages infiniment ſupérieurs au pouvoir naturel de la créature. Cieux, puis-je dire ici avec Moyſe, écoutez les ſublimes vérités que je vais annoncer, & vous, Terre, prêtez-moi la même attention que les Cieux : *Audite Cœli, quæ loquor, audiat terra verba oris mei.*

Deut. 32.

Jeſus-Chriſt le Fils de Dieu, le Créateur des ſiécles, l'Image ſubſtantielle de la gloire du Pere, le Réparateur des iniquités du monde, le Principe tout puiſſant de tout ce qui eſt, Jeſus-Chriſt eſt le Chef de toute la Religion, de toute l'Egliſe Chrétienne, de tous les fidéles qui la compoſent. En cette qualité, il eſt non-ſeulement le premier adorateur de ſon Pere, mais encore le principe du mérite de toutes les adorations, hommages, œuvres ſaintes, qui lui ſont offertes par tout le genre humain dans toute l'étendue de la terre. Il en eſt le principe, comme la racine d'une plante eſt le principe de toutes ſes productions. Sans ſon influence & ſa vertu divine, l'homme ſeroit incapable de rien offrir à Dieu qui fût digne de Dieu. Mais par la réunion de cette influence & de cette vertu divine de Jeſus-Chriſt, avec les puiſſances & les facultés de l'homme, l'homme devient un vrai adorateur, & un digne adorateur de Dieu, & il n'a que ce ſeul moyen de devenir un vrai & digne adorateur de Dieu.

Ad Hæbr. 1.

Ad Coloſ. 3.

Et qu'on ne croie pas que nous cherchons ici à donner de l'extraordinaire. Nous ne disons rien de nouveau ; & il n'eſt peut-être rien dans tout l'Evangile qui ſoit auſſi frappant que la manière dont s'exprime Jeſus-Chriſt lui-même, en nous annonçant ces ſublimes vérités.

Comme le rejetton de la vigne, dit-il, *ne peut point de lui-même porter de fruit, s'il ne demeure attaché à la vigne, ainſi vous ne pouvez donner aucun fruit, ſi vous ne demeurez dans moi. C'eſt moi qui ſuis la vigne, & c'eſt vous qui êtes les rejettons. Celui qui demeure en moi, & dans qui je demeure, donne beaucoup de fruit ; & ſans moi vous ne pouvez rien produire. Celui qui ne demeurera pas dans moi, ſera rejetté comme une branche qu'on coupe, qui ſe ſéche, & qui n'eſt plus bonne qu'à jetter au feu.* Joan. 15.

Cette union ſi intime, mais ſi peu connue des Chrétiens avec Jeſus-Chriſt, nous eſt préſentée avec la même énergie par le grand Apôtre, qui avoit été miraculeuſement inſtruit par Jeſus-Chriſt lui-même. *Jeſus-Chriſt*, dit-il, *l'image de Dieu inviſible, le premier né de toute créature, le Chef du corps de l'Egliſe, Jeſus-Chriſt eſt avant tout. C'eſt par lui que tout exiſte ; c'eſt ſur lui que tout porte & que tout eſt appuyé ; c'eſt à lui que vous tenez comme à votre racine, & c'eſt ſur lui que vous êtes établis, comme l'édifice l'eſt ſur ſes fondemens.* Coloſſ. 1. 2.

C'eſt donc Jeſus-Chriſt qui eſt le principe & l'ame de tout le culte religieux parmi les Chrétiens. C'eſt avec Jeſus-Chriſt & par Jeſus-Chriſt, Homme-Dieu, Chef de tous les hommes, & repréſentant pour tous les hommes, que nous rendons nos adorations & nos hommages à Dieu. Ces adorations & ces hommages, tirent néceſſairement leur mérite & leur

prix de ce Chef & de ce principe divin, qui concourt avec nous & agit avec nous. Ce culte eſt donc infiniment ſupérieur à tout ce que la créature pourroit d'elle-même offrir pour honorer la Divinité.

3°. Le ſacrifice eſt l'hommage le plus parfait que l'on puiſſe offrir à Dieu ; c'eſt celui par lequel on le reconnoît véritablement pour le maître ſouverain de toutes choſes, l'auteur, la ſource, le diſtributeur de tous le biens, l'arbitre du ſort de tous les hommes, ſoit dans l'état préſent, ſoit dans l'état à venir. Nous avons déja vu que l'uſage des ſacrifices eſt auſſi ancien que le monde, qu'il a été dans toutes les Religions & chez tous les peuples. Mais ſans nous arrêter de nouveau ſur ces preuves, revenons à ce point de notre propoſition, que le ſacrifice de la Religion Chrétienne eſt le ſeul qui ſuffiſe à tout ce que les perfections infinies de Dieu peuvent exiger.

Qu'eſt-ce donc que le ſacrifice de la Religion Chrétienne ? C'eſt le ſacrifice d'un Homme-Dieu, immolé, mourant, victime volontaire, pour honorer & glorifier les perfections infinies de Dieu. Sacrifice conſommé une fois ſur le calvaire par le crime des Juifs, renouvellé tous les jours d'une manière myſtérieuſe, réelle & très-ſainte ſur les Autels des Chrétiens : renouvellé pour rendre hommage aux grandeurs de Dieu par le myſtérieux anéantiſſement d'une perſonne divine, pour ſatisfaire à ſa juſtice, & perpétuer l'expiation des péchés par le prix d'un ſang divin, pour toucher ſa clémence, & faire couler ſes faveurs par les prières toute-puiſſantes de cette perſonne divine, pour le remercier par ſa voix, de tous les biens & de toutes les graces répandues ſur le genre humain.

On ne peut certainement rien concevoir de plus grand ; de plus auguſte, de plus digne de Dieu qu'un pareil ſacrifice. Auſſi Dieu l'avoit-il annoncé lui-même de la manière la plus magnifique par les anciens Prophêtes: *Depuis l'aurore juſqu'au couchant*, dit-il, *mon nom ſera glorifié chez les Nations ; & en tout lieu, & dans toute l'étendue de la terre, une victime très-pure ſera ſans ceſſe offerte à la gloire de mon nom.* Ab ortu ſolis ad occaſum ſacrificatur & offertur nomini meo oblatio munda. Malach. 1.

PREUVE DE LA SECONDE PARTIE DE LA PROPOSITION.

La Religion Chrétienne eſt la ſeule qui puiſſe rendre les hommes dignes de Dieu.

L'homme digne de Dieu, ce n'eſt pas le conquérant, le politique, ou celui qui eſt environné de puiſſance, d'éclat & de richeſſes : ce n'eſt pas l'homme aux grands talens, l'homme de ſciences, l'homme verſé dans les plus belles connoiſſances. En tout cela il n'y a bien ſouvent que vanité, injuſtice, & quelquefois les plus grands déréglemens. L'homme digne de Dieu, c'eſt l'homme véritablement vertueux.

Or, il n'eſt point de Religion qui puiſſe former des hommes auſſi véritablement vertueux que la Religion Chrétienne. Elle ne demande qu'une vertu, qui eſt d'aimer Dieu par-deſſus toutes choſes ; & par-là elle aſſure toutes les autres vertus les plus ſublimes, les plus généreuſes, les plus héroïques.

Qu'un homme aime parfaitement Dieu, il ſera capable des plus grands ſacrifices ; il ſera toujours prêt à renoncer à tout ce qu'il a de plus cher, à donner généreuſement ſon ſang,

sa vie même, pour se conformer en tout à la Loi, à la volonté, au bon plaisir de Dieu.

Ainsi ont prouvé leur amour des millions de martyrs Chrétiens, hommes, femmes, enfans, vieillards, personnes du plus haut rang, des plus grandes familles, des plus brillantes conditions.

Qu'un homme aime parfaitement Dieu. Il sacrifiera pour lui plaire tout ce qui est le plus capable de flatter, honneurs, plaisirs, distinctions, orgueil, amour-propre, voluptés, & tout ce qui est opposé aux véritables vertus. Ce qui approche de Dieu, ce qui rend l'homme plus semblable à Dieu, c'est ce qui fait l'unique ressort de son cœur, l'unique objet de ses pensées, de ses désirs, de ses sentimens.

Qu'un homme aime parfaitement Dieu, dès-lors il aimera aussi ses semblables. Il les aimera, comme étant, ainsi que lui, des créatures sorties des mains de Dieu, chères à Dieu, destinées à vivre, ainsi que lui, éternellement dans le sein de Dieu. Il n'aura avec ses semblables, ni hauteur, ni fierté, ni esprit de domination; il n'aura pour eux ni mépris, ni dédain; il ne se permettra envers eux ni injustice, ni violence. Toujours généreux, juste, irréprochable, il sera toujours les délices, & sera toujours l'objet du respect de la Société.

Qu'un homme aime parfaitement Dieu, dès-lors il n'y a plus ni amour-propre, ni intérêt personnel, qui ait aucune prise sur lui. Il sent qu'en se renfermant en lui-même, il s'écarte du souverain bien, qu'il s'en rend indigne, qu'il se dégrade lui-même, & que tous ses sentimens deviennent aussi petits que les objets auxquels il s'attache.

Ainſi c'eſt l'amour de Dieu qui peut ſeul rendre l'homme véritablement & divinement vertueux ; lui inſpirer les ſentimens les plus grands ; l'élever au-deſſus des paſſions les plus ſéduiſantes ; en arrêter l'impétuoſité, les injuſtices, les violences ; le rendre juſte, tendre, généreux, irréprochable, parce que ſon unique regle de conduite ſera cette haute maxime de Jeſus-Chriſt : *Soyez parfaits, comme votre Pere céleſte eſt parfait.* Matth.

C'eſt cet amour qui fait tout l'eſprit & l'ame de la Religion Chrétienne ; c'eſt la fin de tout ce que preſcrit la Loi, & de tout ce que les Prophêtes ont annoncé, dit le Légiſlateur divin, Jeſus-Chriſt : *In his univerſa Lex pendet & Prophetæ.* C'eſt en cela que conſiſte le parfait accompliſſement de la Loi, dit le Docteur des Nations : *Plenitudo ergo legis dilectio.* C'eſt la première leçon que fait l'Egliſe Chrétienne à ſes enfans, & le premier des commandemens divins : *Diliges Dominum Deum tuum... Hoc eſt primum & maximum mandatum.* Rom. 13. Matth. 19.

De tout ce qu'on peut propoſer à l'homme, & de tous les traits ſous leſquels il peut ſe préſenter, il n'en eſt point qui le montre plus grand, plus reſpectable, plus digne de Dieu, que les caractères de cet amour. De toutes les Religions, il n'en eſt aucune qui inſtruiſe, qui donne de ſi grandes lumières, & qui fourniſſe des ſecours & des moyens ſi puiſſans pour s'élever à cet amour. Il eſt donc par-là même démontré qu'il n'eſt aucune Religion qui puiſſe former des hommes plus dignes de Dieu que la Religion Chrétienne.

Voilà donc quels ſont les auguſtes caractères de cette Religion, Religion la plus ſublime dans les idées qu'elle nous donne de Dieu ; la plus ſainte, par les hommages qu'elle

offre à Dieu ; la plus auguſte par le ſacrifice par lequel elle honore les perfections de Dieu, la plus efficace, la plus puiſſante pour former des hommes véritablement dignes de Dieu.

Qu'on cherche dans les autres Religions quelque choſe, je ne dis pas qui égale, mais qui approche, mais qui ſoit même l'ombre de l'auguſte majeſté, ſainteté & divinité de la Religion Chrétienne. Tout ce que nous avons expoſé, eſt ſoutenu par des preuves inconteſtables. Si on ne les préſente pas ici dans toute leur étendue & leur détail, c'eſt parce qu'elles ſont répandues dans pluſieurs autres articles, tels que ceux de *Révélation*, *Foi*, *Myſtères*, *Ecriture*, *Chriſtianiſme*, *&c.* On trouvera-là les preuves démonſtratives de tout ce que nous avons ici réuni ſur ce grand objet.

Il eſt donc invinciblement démontré que de toutes les Religions, la Religion Chrétienne eſt la ſeule qui puiſſe véritablement honorer Dieu d'une manière digne de Dieu, & former des hommes dignes de Dieu ; & voici maintenant quelques conſéquences néceſſaires de toute la doctrine que nous venons d'expoſer.

PREMIERE CONSÉQUENCE.

Les impies qui écrivent & déclament contre la Religion, ſont les hommes les plus criminels & les plus dangereux dans la Société.

Puiſque les plus pures lumières de la raiſon nous conduiſent à l'Auteur de notre exiſtence, à l'Auteur de tous les avantages & de tous les biens qui nous environnent, & dont nous jouiſſons, pourrions-nous raiſonnablement lui refuſer les hommages de nos adorations, de notre reconnoiſſance, de notre

amour ? Pourrions-nous raiſonnablement ne pas reconnoître la dépendance entière où nous ſommes de lui, & l'obéiſſance parfaite que nous lui devons ? Pourrions-nous avoir le moindre doute ſur la néceſſité indiſpenſable où eſt l'homme d'avoir une Religion ?

Un pareil doute n'eſt jamais entré dans l'eſprit d'aucun homme uſant de ſa raiſon. Auſſi l'Orateur Romain nous dit-il qu'il n'y a jamais eu aucun peuple, quelque barbare, quelque ſauvage qu'il fût, quelque peu éclaire qu'il fût ſur la Divinité, qui n'ait crû qu'on lui devoit l'adoration, & qu'il falloit par conſéquent avoir une Religion. *In ipſis hominibus nulla gens eſt, neque tam immanſueta, nec tam fera, quæ etiam ſi ignoret qualem habere Deum deceat, tamen habendum non ſciat.* Cicer. de Leg. lib. 1.

Cela étant, de quel œil doit-on regarder ces Ecrivains monſtrueux, qui ſemblent n'avoir pour but que d'arracher du cœur de l'homme tout ſentiment de reſpect, d'attachement, de crainte & d'amour pour la Religion; qui ne ceſſent de pouſſer les cris les plus furieux, ou répandre les railleries les plus ameres ſur tout ce qu'il y a de plus reſpectable, de plus ſacré, de plus indiſpenſable dans la ſociété ?

De quel œil doit-on regarder toutes les horreurs & les blaſphêmes vomis par les Auteurs du *Dictionnaire Philoſophique*, de l'*Examen important*, de *la Philoſophie de l'Hiſtoire*, de l'*Analyſe de la Religion Chrétienne*, du *Chriſtianiſme dévoilé*, &c, &c, &c. *O tems, ô mœurs*, s'écrioit l'Orateur Romain ſur les attentats de Catilina; *le Sénat en eſt inſtruit, le Conſul le ſait, & cependant il vit encore, le malheureux !* Quiconque reſpecte la Religion, ne ſera-t-il pas forcé de pouſſer les mêmes cris !

SECONDE CONSÉQUENCE.

S'il eſt indiſpenſable pour l'homme d'avoir une Religion, il ne lui eſt pas libre pour cela de ſe faire à lui-même une Religion.

La raiſon nous fournit les plus vives lumières ſur la néceſſité & l'obligation où nous ſommes de rendre un culte à Dieu. Par-là, elle nous mene d'abord à la Religion naturelle, qui eſt toujours indiſpenſable, & qui eſt le fondement néceſſaire de toute vraie Religion, de toute Religion propre à honorer la Divinité. Si la ſageſſe divine ajoutoit encore à cette Religion, ou en nous manifeſtant des vérités que la raiſon ne pourroit pas par elle-même découvrir, ou en nous impoſant des devoirs que nous ne pourrions connoître que par une révélation particulière, la raiſon ne nous diroit-elle pas encore que nous devons recevoir avec reſpect tout ce que Dieu daigne nous annoncer & nous intimer par cette voie, pourvu que cette révélation eût tous ces caractères de force, d'évidence & de conviction qu'a la révélation qu'admettent les Chrétiens ?

Il s'enſuit qu'il n'eſt jamais libre à l'homme de ſe faire à lui-même une Religion, parce qu'il eſt toujours obligé de s'en tenir à la Religion naturelle, ou à la Religion révélée, comme on vient de l'expliquer. Ainſi dans les premiers âges du monde, tous les hommes ont été obligés de ſuivre la Religion naturelle, laquelle, comme le dit Ciceron, n'eſt autre choſe que la raiſon parfaite : *Lex eſt ſumma ratio.* Ainſi les Hébreux, en ſuivant toujours la Religion naturelle, furent obligés d'y ajouter tout ce qui leur fut ordonné de

De Leg. lib. 1.

la part de Dieu, par Moyſe ; mais cela ne regardoit que cette ſeule Nation. Ainſi depuis Jeſus-Chriſt, tous les hommes ſont tenus d'embraſſer la Religion ſouverainement parfaite qu'il eſt venu annoncer à la terre, dès qu'ils ont la connoiſſance de cette dernière révélation.

TROISIEME CONSÉQUENCE.

C'eſt une abſurdité groſſière de dire avec Rouſſeau ; & les autres Philoſophes modernes, que toutes les Religions ſont bonnes, & qu'on peut ſe ſauver dans toute Religion.

Ce ſeroit une abſurdité de dire que les hommes ne ſeroient pas obligés de ſuivre une Religion que Dieu auroit lui-même révélée & commandée. Cela ne demande pas d'être prouvé.

Ce ſeroit une abſurdité de dire que Dieu n'a rien révélé. On démontrera évidemment la réalité & la vérité de la révélation.

Ce ſeroit une abſurdité de dire que Dieu a révélé des Religions contradictoires, & qu'il a propoſé comme vrai aux uns, ce qu'il a annoncé comme faux aux autres. Ce ſeroit anéantir ſa ſageſſe & ſa ſouveraine vérité.

Enfin ce ſeroit la dernière des abſurdités, de dire que des Religions contradictoires ſont également bonnes, également ſûres, également vraies. Il ne faut pas être Logicien pour le ſentir.

Or, il y a dans le monde des Religions qui ſe contrediſent les unes les autres. N'importe. Rouſſeau, & ſes échos, ſe tuent de vous dire que tout cela eſt également bon devant Dieu ; qu'on eſt auſſi agréable aux yeux de Dieu

en renlant Jeſus-Chriſt avec les Juifs & les Mahométans, qu'en l'adorant avec les Chrétiens; que Dieu approuve autant qu'on aille ſe faire circoncire dans la Synagogue, que ſi on alloit demander le Baptême dans l'Egliſe; que Mahomet eſt auſſi digne de croire, quand il dit qu'on peut avoir un ſerrail, que Jeſus-Chriſt, quand il dit qu'on doit ſe contenter d'une ſeule épouſe; que malgré toutes ces différences de dogmes & de conduite, on n'en ſera pas moins ſauvé dès qu'on ſera honnête homme.

Voilà ce qu'on appelle aujourd'hui la belle Philoſophie, & c'eſt ce que l'homme de bon ſens regardera comme la plus grande des extravagances & des abſurdités.

Nous avons prouvé la néceſſité d'une Religion, l'inſuffiſance de la Religion naturelle, & la ſupériorité infinie de la Religion Chrétienne ſur toutes les autres Religions. Voyons maintenant ce que nous oppoſent les Philoſophes ſur ces différens points.

OBJECTIONS des Philoſophes contre la néceſſité d'une Religion.

I.

On répéte avec affectation ce mot du fameux Commentateur d'Epicure : *Primus in orbe Deos fecit timor..... C'eſt la terreur & la crainte qui ont fait imaginer qu'il y avoit des Dieux.* Cela a fourni matière aux diſſertations de quelques viſionnaires qui ont voulu expliquer comment la crainte avoit enfanté les Dieux que le Paganiſme a ſi ridiculement admis, & plus ſtupidement encore adorés. Mais ſans nous amuſer à répondre à ces viſions, nous aurons bientôt fait évanouir la difficulté prétendue que l'on nous préſente.

Si c'eſt la crainte, dirons-nous, qui a fait aginer des Dieux, il y a donc eu des tems les hommes n'ont reconnu aucune Divinité, un Être ſuprême, & n'en avoient aucune e. Que ces ſavans viſionnaires nous marnt donc ces tems avec préciſion. Qu'ils us citent les graves auteurs qui ont annoncé prouvé que l'idée de la Divinité, auparaıt abſolument inconnue, nàquit en tel ſiée, en tel pays, ſous tel Prince, d'une crainte aginaire. Qu'ils répondent à toute l'antiité, qui a toujours admis une Divinité, ou s Divinités exiſtantes avant les hommes. u'ils répondent à un Homere, le plus anen de tous les Auteurs profanes, & qui peint magnifiquement les grandeurs des Dieux, leur ſupériorité au-deſſus des hommes. Qu'ils pondent à des Philoſophes tels que Phérées, Pythagore, Platon, chez leſquels on ouve de ſi belles idées ſur la Divinité. u'ils répondent à un Ciceron, qui n'ignot rien de tout ce que la Philoſophie a découvert, & de tout ce que l'Hiſtoire a conervé, aſſure que la Divinité a toujours été reconnue par les peuples mêmes les plus barbares & les plus ſauvages. Qu'ils répondent à un Strabon, qui, dans ſa ſavante Géographie, expoſant l'origine, les mœurs, la Religion de tous les peuples de l'Univers connu, met toujours, avant toute choſe, l'idée de la Divinité.

Ce mot, *Primus in orbe Deos fecit timor*, ne peut donc être regardé que comme une extravagance & un blaſphême digne d'un vil Epicurien; & que doit-on penſer de ceux qui le répétent, & qui paroiſſent l'adopter?

II.

Le Militaire Philoſophe, qui ſe dit anci
Officier Dragon, & qui n'eſt qu'un échap
d'Univerſité, comme il paroît à ſa mani
d'écrire, prend le ton le plus fier & le p
dogmatique pour renverſer toutes les R
Milit. Philoſ. ch. 2. gions. *Je vais*, dit-il avec une ſuffiſance ri
cule, *établir pluſieurs vérités inconteſtables*,
*ne pourront être combattues par aucun eſprit ſo
& ſincère avec lui-même, parce que ce ſont des
rités réelles, éternelles & néceſſaires, que tous
hommes voient également. Je fonderai ſur ces v
tés une chaîne de raiſonnemens qui renverſeront
penſe, tous les fantômes de preuves qu'allegu
les Religions, & qui en feront ſentir l'inutilité &
inconvéniens.*

En conſéquence de ſon grand projet, il e
file dix-huit propoſitions extravagantes, a
ſurdes, groſſièrement ſophiſtiques, qu'il a
pelle des vérités. Nous ne touchons dans c
article que celles qui y ont un rapport pl
immédiat. Nous les allons propoſer dans ſ
propres termes. Voici la première.

Milit. Philoſ. ch. 2. *Prémière vérité. Chacun eſt libre en matière
Religion. La Religion eſt une choſe perſonnelle*
& tout ce qu'il débite en preuve de cette vé
rité, il le conclut par cet argument, qu'il ap
pelle *démonſtratif.*

*Le Prince ou le Magiſtrat ne doivent point ſ
méler de ce qui eſt abſolument indifférent au bien
public; l'affaire du ſalut eſt abſolument indiffé-
rente au bien public; donc le Prince & le Magiſtrat
ne doivent ſe méler en rien de l'affaire du ſalut.*

Cet homme ſe donne pour le rival de Mal-
lebranche, le plus grand Métaphyſicien que
la France ait eu; & tout en entrant en matière
il fait des bévues, qu'on ne pardonneroit pas
au plus jeune Logicien.

Il ne parle dans ſa propoſition, que de Re-ion; & dans ſes preuves & ſon argument tendu démonſtratif, il ne parle que de t. Or, ſalut & Religion, ſont des choſes différentes. La Religion eſt comme le e des Loix & des devoirs auxquels on eſt envers la Divinité, ſoit que ces Loix & devoirs nous ſoient preſcrits par la raiſon e, ſoit qu'ils nous ſoient annoncés par la élation; & le ſalut, c'eſt l'état de l'homme l'autre monde, en récompenſe de la fidé-aux devoirs & aux loix de la Religion. La ligion regarde l'état de l'homme vivant en iété dans ce monde-ci. Le ſalut eſt l'état de omme en l'autre monde, & ſéparé de la iété. La Religion & le ſalut ſont donc deux oſes toutes différentes, & que notre hom-e confond toujours, ou bêtement, ou ma-ement.

Enſuite il dit que *l'affaire du ſalut étant abſo-ment indifférente au bien public, le Prince ou le Magiſtrat ne doivent point s'en mêler.*

Mais premièrement, lui peut-on dire: Monſieur, vous dites *blanc* quand il faut dire *noir*, & *noir* quand il faut dire *blanc*. Il ne s'agit point du ſalut dans la propoſition que vous avez à prouver. Il ne s'agit que de la Religion. Et dans vos preuves, vous ne dites pas un mot de la Religion, vous ne parlez que du ſalut.

Secondement, il eſt bien évident qu'il eſt indifférent au bien public, qu'un homme après ſa mort ſoit ſauvé ou damné. Mais eſt-il également évident qu'il ſoit libre à chacun de mépriſer, de décrier, d'outrager la Religion reſpectée dans la ſociété? Eſt-il également évident que des Magiſtrats ne doivent point ſe mêler de tout ce qui ſe fera, ſe dira, s'é-

crira contre une choſe à laquelle eſt intéreſſée toute la ſociété ?

Eſt-il également évident que ce qui regarde le culte, les devoirs, les hommages envers la Divinité, ſoit abſolument indifférent pour la ſociété ? Eſt-ce l'extravagance, eſt-ce l'impiété qui domine le plus dans les propos de ce Militaire Philoſophe ?

Enfin, ſi *chacun eſt libre en matière de Religion*, il s'enſuit que les Pariſiens pourront ſe faire Mahométans, Juifs, Idolâtres, adorateurs de Pagode, Déiſtes, Athées, ſans que le Prince ou les Magiſtrats aient rien à leur dire ; & c'eſt bien-là la penſée du Philoſophe. Car *il eſt certain*, dit-il, *qu'en fait de Religion, chaque particulier eſt libre, & que le Prince, le Magiſtrat, la République n'ont aucun droit de commander ſur cet article.*

Pour nous, nous avouons que chacun eſt libre en matière de Religion, comme on eſt libre en matière de morale, de vice ou de vertu, d'actions honnêtes, ou contraires à l'honnêteté. Il eſt libre à un homme d'être menteur, parjure, trompeur, blaſphémateur, &c. Mais nous ne diſons pas néanmoins que tout cela ſoit indifférent.

Nous ajouterons encore ce mot. Chacun eſt libre en matière de Religion, parce que Dieu nous invite & nous appelle par ſa miſéricorde, & qu'il eſt à notre choix de répondre ou de ne pas répondre à ſa voix ; parce que tous les devoirs de la Religion doivent ſe remplir volontairement & librement ; parce que la Religion doit ſe perſuader, & non pas être embraſſée par force & par contrainte. Ce n'eſt que dans ce ſens qu'on eſt libre en matière de Religion.

III.

Quinzième vérité. Toutes les Religions ſont fauſ- Ibid.
Ce grand Philoſophe, après avoir bien dé- ch. 17.
né & hurlé dans tout ce chapitre contre
tes les Religions, renferme toutes ſes preu-
prétendues dans ces deux argumens dé-
ſtratifs.

Premier Argument. La vérité ne peu être apperçue,
être reconnue ; ni reconnue, ſans arracher le
ſentement. Aucune Religion ne force l'aſſenti-
; donc aucune Religion n'eſt une vérité ſenſible
évidente.

Second Argument. Tout ce qui eſt conteſté de bonne
& avec ſincérité, eſt ou faux, ou obſcur, ou
rtain. Toutes les Religions ſont conteſtées ſin-
ement & de bonne foi ; donc toutes les Religions
nt fauſſes, ou, tout au moins, obſcures & in-
taines.

Nous ne répondrons pas ſérieuſement à de miſérables ſophiſmes. Nous nous contenterons de retourner contre le ſophiſte lui-même, ſes propres batteries par des rétorſions d'argumens. Il nous propoſe fièrement ſes prétendues vérités ; & nous, nous lui oppoſerons avec aſſurance des vérités d'une eſpèce toute différente. Il nous dit : *Toutes les Religions ſont fauſſes ;* & nous, nous lui diſons : *Tous les ſyſtêmes d'irréligion ſont faux ;* & nous le lui prouvons par ces deux argumens démonſtratifs.

Premier Argument. La vérité ne peut être apperçue ſans être reconnue ; & elle ne peut pas être reconnue ſans arracher le conſentement. Aucun ſyſtême d'irréligion ne force l'aſſentiment. Donc aucun ſyſtême d'irréligion n'eſt une vérité ſenſible & évidente.

Second Argument. Tout ce qui eſt conteſté

de bonne foi & avec ſincérité, eſt faux, obſcur, ou incertain. Tous les ſyſtêmes d'irréligion ſont conteſtés ſincèrement & de bonne foi. Donc tous les ſyſtêmes d'irréligion ſont faux, obſcurs ou incertains.

La première propoſition de chacun de ces deux ſyllogiſmes, eſt la même que celle du Militaire Philoſophe. La ſeconde propoſition de chacun de ces mêmes ſyllogiſmes, ſera reçue aux acclamations de tous les peuples & de tout l'Univers. Comment ce grand Métaphyſicien ſe tirera-t-il des deux troiſièmes ?

Mais pour exercer un peu ſa métaphyſique, & pour nous égayer, nous lui propoſerons à notre tour ces deux autres argumens, & nous invitons toute la troupe philoſophique à y donner quelque réponſe.

Premier Argument. Ce qui eſt regardé avec horreur par tous les peuples, & par tous les hommes les plus reſpectables, ſoit par leurs lumières, ſoit par leurs mœurs, doit être rejetté comme faux, abominable & monſtrueux. Or, tous les ſyſtêmes d'irréligion ſont regardés avec horreur par tous les peuples, & par tous les hommes les plus reſpectables, ſoit par leurs lumières, ſoit par leurs mœurs. Donc tous les ſyſtêmes d'irréligion doivent être rejettés comme faux, abominables & monſtrueux.

Second Argument. Tous les ſyſtêmes bâtis contre la Religion doivent être regardés comme autant d'extravagances, ſi les impies eux-mêmes, malgré l'intérêt qu'ils ont à ſe ſoutenir les uns les autres, ne peuvent s'accorder ſur aucun, ni convenir de rien entr'eux. Or, les impies, malgré leur intérêt commun, ne peuvent s'accorder ſur aucun des ſyſtêmes bâtis contre la Religion, ni convenir de rien

rien entr'eux. Donc tous les ſyſtêmes bâtis *contre* la Religion doivent être regardés comme autant d'extravagances.

En effet, liſez les Auteurs de l'*Emile*, du Livre *de l'Eſprit*, de l'*Analyſe de la Religion Chrétienne*, du *Chriſtianiſme dévoilé*, de *la Philoſophie de l'Hiſtoire*, du *Poëme de la Loi naturelle*, &c. &c. Aucun d'eux n'eſt de l'avis de l'autre; tous ſe combattent, ſe déchirent, ſe condamnent, ſe moquent les uns des autres. Jugez par-là de leurs principes, de leurs lumières, de leur ſageſſe, de leur zèle pour la vérité.

IV.

Dix-ſeptième vérité. Perſonne n'eſt obligé d'embraſſer quelque Religion que ce ſoit.

Il ne feroit pas bon à Conſtantinople pour celui qui feroit une pareille propoſition. A coup ſûr il ſeroit empâlé. Voici maintenant comment notre homme prouve ſa propoſition.

Perſonne n'eſt obligé de lire, d'entendre, de croire quelque fait que ce ſoit. Je défie tous les Théologiens de l'Univers de m'apporter la moindre raiſon pour m'obliger à les entendre prêcher, encore moins à les croire lorſqu'ils rapportent quelques faits.

Et moi, je défie tous les Militaires Philoſophes de m'apporter la moindre raiſon qui puiſſe m'empêcher de croire que Jeſus-Chriſt eſt venu ſur la terre, & qu'il y a établi ſa Religion par la prédication des Apôtres, & malgré les plus rédoutables puiſſances du monde. Je défie tout homme qui uſe de ſa raiſon, c'eſt-à-dire, qui n'eſt ni fou, ni extravagant, de ſe refuſer à la croyance de ce fait. Cette croyance eſt du plus grand intérêt pour tous les hommes. Il eſt donc faux que perſonne ne ſoit obligé de croire quelque fait que ce ſoit. D'ailleurs tout homme

raiſonnable eſt obligé d'admettre la vérité, & de la croire, dès qu'il la connoît. Nous, nous démontrons la vérité de la miſſion de Jeſus-Chriſt. Donc tout homme raiſonnable eſt obligé de croire la vérité de ce fait, dès qu'il la connoît.

Le Métaphyſicien fait encore beaucoup d'autres raiſonnemens, dont nous ne rapporterons que quelques endroits plus eſſentiels, pour en faire remarquer l'extravagance.

Celui qui n'eſt ni ſourd ni aveugle, eſt-il obligé de ſavoir qu'il exiſte un tel Livre? Eſt-il obligé de ſavoir lire? Eſt-il obligé d'entendre la langue dans laquelle il eſt écrit? Eſt-il obligé, &c.

Quand le Roi a fait un Edit, celui qui n'eſt ni aveugle, ni ſourd, eſt-il obligé de ſavoir que cet Edit exiſte? Eſt-il obligé de ſavoir lire? Peut-il, ſous prétexte qu'il n'eſt point obligé à tout cela, ſe mocquer de l'Edit?

Si je ſuis obligé d'écouter un homme qui vient me prêcher, je ſuis de même obligé d'écouter tous ceux qui me prêcheront. Il n'y a plus de raiſon pour écouter le premier ſermon que me fera le Muphti, que celui du Curé, du Molack, du Bramine.

On ne fait que répéter dans la Religion Chrétienne ce qu'ont prêché les Apôtres; & quand ils prêchoient, ils préſentoient leurs Lettres de créance, ſavoir, les miracles, l'accompliſſement des prophéties, les vertus ſublimes. Le Muphti, le Molack, le Bramine, ont-ils de ſemblables Lettres de créance à préſenter?

Quand les Apôtres de Jeſus-Chriſt ou de Mahomet prêchoient, étoit-on obligé de ſortir de chez ſoi pour les aller entendre? Pourquoi aller plutôt entendre l'un que l'autre? Cette ſeule penſée bien méditée, bien approfondie, ſuffit pour faire revenir de leur aveuglement & de leur prévention ceux qui ſont engagés dans quelque Religion que ce ſoit.

Cette seule pensée bien approfondie, suffit pour faire reconnoître toute l'impiété & la noirceur d'ame de l'Auteur, & pour faire revenir de l'aveuglement & de leurs préventions ceux qui écoutent les Philosophes de nos jours. Hé, qui ne sait pas comment & par quelles voies le Christianisme s'est établi, & comment & par quelles voies s'est établi le Mahométisme? Les Apôtres de Jesus-Christ montrerent de grands miracles, de grandes vertus, & scellerent leur prédication de leur propre sang. Mahomet, le plus impudique & le plus fourbe de tous les hommes, ne prêcha que le sabre à la main.

V.

Dix-huitième vérité. Toute Religion est contraire à la morale, ou lui est totalement inutile. Car, dit le Métaphysicien, *tout ce qui tend à bannir la concorde, la bienveillance & la paix d'entre les hommes, est contraire à la saine morale. Or, rien n'est plus propre à briser les liens de la société, que les différentes Religions. Donc, &c.* Milit. Philos. ch. 20.

Pour varier un peu notre marche & notre manière de proceder & de répondre, nous allons d'abord faire quelques notes sur les propositions de cet homme, après quoi nous examinerons la valeur des preuves par lesquelles il s'efforce de les étayer.

1°. Ce Métaphysicien dit que toute Religion est contraire à la morale, & que par conséquent toutes les Religions sont mauvaises. Et l'un des plus fiers tenans de la troupe philosophique soutient que toutes les Religions sont bonnes. *Je regarde*, dit-il, *toutes les Religions particulières comme autant d'institutions salutaires, qui prescrivent dans chaque pays une manière uniforme d'honorer Dieu.* Emil. t. 3. p. 169.

2°. Le Métaphyſicien dit que rien n'eſt plus propre à briſer les liens de la ſociété, que les différentes Religions, c'eſt-à-dire, que les Religions. Et le plus beau génie, le Philoſophe le plus ſage & le plus éclairé qui ait été parmi les Romains, dit qu'il ne conçoit pas comment la ſociété civile pourroit ſubſiſter ſans la Religion : *Atque haud ſcio an pietate adversùs Deos ſublatâ fides etiam & ſocietas humani generis tollatur.*

Cicer. de Nat. Deor. lib. 1.

3°. Le Métaphyſicien dit que la Religion bannit la concorde, la paix, l'humanité, &c.; & Rouſſeau de Geneve démontre qu'il n'y a que la Religion qui ait adouci les mœurs, rendu les gouvernemens plus juſtes, plus équitables, moins ſanguinaires, qui faſſe faire encore tous les jours beaucoup de reſtitutions, d'aumones, de réconciliations. Après ce moment donné à ces petites remarques, voyons à préſent les preuves que notre Métaphyſicien fournit de ſes importantes propoſitions.

Emile, tome 3.

Il vous dit que toutes les Religions rendent leurs ſectateurs *zélés*, & par conſéquent, *ardens à faire du mal à ceux qui ne penſent pas comme eux*; que la Religion des Juifs les a rendu *voleurs, aſſaſſins, féroces, uſurpateurs*; qu'on a vu parmi les Chrétiens *les mêmes fureurs que parmi les Juifs*; que *les débauchés, les ambitieux, les adultéres, les avares, les voleurs, les Juges iniques, ſont ceux qui rempliſſent avec ſcrupule les devoirs du Chriſtianiſme, qui vont à la Meſſe, ſe confeſſent, communient, font maigre en Carême*; que *les Prêtres ſont avares, ambitieux, orgueilleux, vindicatifs, & des monſtres de débauche, de luxure & de cruauté.*

Telles ſont les preuves que cet éloquent Orateur & Philoſophe nous fournit des maux que fait la Religion. Quelle haute idée ne ſe formera-t-on pas de lui, ſi l'on en juge par le

ton d'honnêteté, de décence, de ſageſſe & de vérité que ſes écrits annoncent? Quel eſt l'homme qui entreprendra de combattre des preuves auſſi convaincantes? Qui pourra s'élever à un ſtyle auſſi énergique que le ſien? Nous ne le tenterons pas. Nous baiſſons pavillon devant lui. Nous abandonnons cela au diſcernement du Lecteur judicieux. Mais voyons quels moyens il ſuggére pour remédier à de ſi grands maux. Ils ſont encore dignes de ce ſage & vigoureux génie. Les-voici.

On demandera ſans doute, dit-il, *comment remédier à ces inconvéniens. Je n'y connois qu'un ſeul remede; & c'eſt le Souverain qui en eſt le dépoſitaire. Qu'il faſſe enſeigner une morale ſaine & philoſophique, dont les principes ſûrs & invariables ne ſoient point ſonmis aux caprices des hommes, & aux volontés d'un faux Dieu, que ſes Prêtres rendront toujours cruel, injuſte & bizarre. Qu'à l'aide des récompenſes, des diſtinctions, des richeſſes, des honneurs, il invite ſes ſujets à s'éclairer, à ſe dégager des préjugés, à éclairer les autres, à pratiquer la vertu, à remplir leurs devoirs. Qu'il établiſſe la Tolérance dans ſon pays. Qu'il permette à chacun de penſer comme il voudra, pourvû qu'il agiſſe d'une façon avantageuſe à la ſociété, & qui ne nuiſe à perſonne*, &c.

Donnons quelques momens à examiner les profondes penſées de ce nouveau Légiſlateur du genre humain.

Il demande d'abord une morale qui ſoit philoſophique & invariable dans ſes principes. Voilà qui ſera bien difficile à trouver. Car il n'eſt rien où l'on remarque tant de variation, d'oppoſition, de diverſité, de contradictions, que dans les ſentimens philoſophiques. Réuniſſez tous les Philoſophes, le ſeul point où vous les trouverez d'accord entr'eux, le ſeul

où vous le trouverez à l'uniſſon, c'eſt à hurler contre la Religion révélée, la ſeule vraie Religion. Sur tout le reſte, vous les trouverez, comme le dit ſi bien Rouſſeau, *ſe mocquant les uns des autres, chacun réduit à ſa voix, ne pouvant rien; fiers, affirmatifs, dogmatiques, ne préſentant que les inintelligibles ſyſtêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination.*

Emile, t. 3. p. 25.

Comment leur morale peut-elle être à la fois *ſaine & philoſophique*? *Avec leurs déſolantes doctrines*, dit encore le même Ecrivain, les Philoſophes *renverſant, détruiſant, foulant aux pieds tout ce que les hommes reſpectent, ils ôtent aux affligés la dernière conſolation de leur miſere; aux puiſſans & aux plus riches, le ſeul frein de leurs paſſions; ils arrachent du fond des cœurs les remords du crime, l'eſpoir de la vertu, & ſe vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain.* Tels ſont les Maîtres en morale auxquels nous adreſſe le Militaire Philoſophe.

Que ces principes, ajoute-t-il, *ne ſoient point ſoumis aux caprices des hommes.* Mais s'ils ſont éclos des cerveaux philoſophiques, ne feront-ils pas peut-être l'effet des caprices, & des caprices même les plus extravagans?

Qu'à l'aide des récompenſes il invite ſes ſujets à s'éclairer, à ſe dégager des préjugés. Si ce ſont les récompenſes, les honneurs, les richeſſes, qui ſoient le grand mobile de la morale, reſtera à ſavoir, qui eſt-ce qui les obtiendra plus ſûrement. Sera-ce le vice, ou bien la vertu; l'adulation, ou la vérité; l'intrigue, ou la droiture; les paſſions, ou la ſageſſe? O vertus véritables, que deviendrez-vous! O morale philoſophique, que vous dégradez le genre humain! O aveugle Philoſophe, allez conſulter le cinquième Entretien qu'eut à Tuſculum l'Orateur Romain avec ſes ſages amis, ſur le

prix & les véritables récompenſes de la vertu! Allez vous y inſtruire, & vous y trouverez dequoi vous faire rougir.

Qu'il établiſſe la tolérance dans ſon pays. Cet homme déteſte ouvertement toutes les Religions; il dévoue à l'exécration publique ceux qui aiment, reſpectent, défendent, protégent la Religion; il paroît être agité d'une rage infernale toutes les fois qu'il parle des Miniſtres de la Religion; & il veut enſuite qu'on tolere tout!

Il demande enfin, que le Souverain décide en maître abſolu de tout ce qui concerne la morale & la Religion. Un Libertin de l'ancienne Rome, parla autrefois à un ſage ſur le même ton que le Militaire Philoſophe; & voici ce que ce ſage lui répondit:

« Vous voulez que dans toute l'étendue de » l'Empire, on s'en rapporte pour des devoirs » auſſi ſacrés que ceux de la Religion, à nos » Empereurs. Mais faudra-t-il également leur » obéir à tous? Faudra-t-il s'en tenir à ce qu'or- » donneroient un extravagant comme Caligu- » la, un monſtre comme Néron, un avare » comme Veſpaſien, un ivrogne comme Tra- » jan, un infâme comme Adrien, un ſuperſti- » tieux comme Marc-Aurelle, un inſenſé com- » me Héliogabale, un imbécille comme Gal- » lien, un barbare contre Maximin? Les de- » voirs de la conſcience & les devoirs envers » les Dieux, n'ont-ils pas une ſource ſupé- » rieure à l'autorité des Empereurs?

» Ne ſeroit-ce pas anéantir la Religion, que » de la remettre aux volontés arbitraires de » ces hommes, dont les vues, les intérêts, la » manière de penſer ſont ſi différentes, va- » rient & changent continuellement? Car en- » fin, les Empereurs ſont des hommes comme

» les autres, ſujets aux même caprices, aux
» mêmes paſſions, aux mêmes erreurs que les
» autres hommes, & quelquefois plus encore
» que les autres hommes, à cauſe de la mul-
» titude de flatteurs intéreſſés qui les envi-
» ronne, & de l'éclat de la puiſſance & de
» la gloire qui les éblouit ?

» La Divinité nous a fait connoître ſes vo-
» lontés, la raiſon nous inſtruit de nos de-
» voirs. Voilà les deux premiers Légiſlateurs
» que nous devons reconnoître en matière de
» Religion. Nous devons également leur être
» ſoumis, & nous faire encore une gloire de
» notre ſoumiſſion. » Le ſage parla ainſi, & le libertin n'eut rien à répondre.

Diſons encore un mot. Le Philoſophe que nous combattons, ne manifeſte que trop ici ſes abominables penſées. Il ne veut de Religion & de morale, que ce qui eſt relatif au civil. Nul rapport à la Divinité; nulles vertus que celles des rélations extérieures avec la ſociété. Sans principes d'honneur & de devoirs, parce qu'il laiſſe tout à la coaction & à la crainte civile; ſans regle de mœurs, parce qu'il n'en reconnoît d'autre que la volonté du Souverain; ſans religion, parce qu'il n'admet d'autre ſanction que l'intérêt préſent: athée dans le cœur, ne pouvant l'être de conviction; en débitant ces horreurs, il les ſent, il les reconnoît, il en fait l'aveu par la honte & la crainte qui l'empêchent de ſe déclarer & de ſe nommer.

OBJECTIONS des Philoſophes contre l'inſuffiſance de la Religion Naturelle.

Ne point reconnoître de Religion, ſe déclarer hautement pour l'irréligion, il n'eſt perſonne qui ne regarde cela comme quelque

choſe de monſtrueux, qui n'en ſoit d'abord tout révolté, & qui n'en conçoive une horreur dont on n'eſt pas maître. On convient par une conviction intime, de la néceſſité d'une Religion; la raiſon nous y force invinciblement. Mais d'une part, la Religion nous impoſe des devoirs ſi pénibles & ſi gênans; & de l'autre, il eſt ſi doux de vivre à ſa liberté, de ſe laiſſer aller à toutes ſes inclinations & ſes goûts, de ne contrarier aucune de ſes paſſions, que l'on cherche le plus adroitement qu'il eſt poſſible, le moyen d'accorder l'eſprit avec le cœur, & la raiſon avec les inclinations. Pour cela on s'en tient, dit-on, à la Religion naturelle. Comme cette Religion n'a point d'autre code que celui qui eſt gravé dans le fond du cœur, & que chacun prétend en être pour ſoi-même l'interprête & le juge, on ne riſque pas beaucoup à s'en tenir à cette Religion, on s'accommode aiſément de cette Religion.

De tous les Philoſophes, celui qui l'a expoſée avec le plus de lumières, & qui l'a prêchée avec le plus d'adreſſe, c'eſt Rouſſeau dans ſon Emile. Nous ſouſcrivons avec plaiſir à tout ce qu'il a préſenté de lumineux ſur la beauté & la ſainteté de la Religion naturelle, mais nous n'en combattrons pas pour cela avec moins de vigueur le ſophiſmes par leſquels il prétend établir la ſuffiſance de cette Religion. Voici comment il s'exprime:

I.

Vous ne voyez dans mon expoſé, que la Religion naturelle.... Il eſt bien étrange qu'il en faille une autre! Par où connoitrai-je cette néceſſité? Emil. t. 3. p. 122.

Il n'eſt pas étrange qu'il en faille une autre, ſi Dieu en a voulu une autre. Sa volonté, dirigée par une ſageſſe infinie, eſt la preuve la plus

invincible, & la plus forte raiſon qu'on puiſſe donner de cette néceſſité. Or, que Dieu ait voulu qu'il y ait une autre Religion, c'eſt ce qui eſt clairement démontré par la révélation.

II.

De quoi puis-je être coupable en ſervant Dieu ſelon les lumières qu'il donne à mon eſprit, & ſelon les ſentimens qu'il inſpire à mon cœur?

Suivez les lumières de votre eſprit, elles vous conduiront bientôt à la connoiſſance de la vérité de la révélation. Connoiſſez la vérité de la révélation, elle donnera bien une autre chaleur aux ſentimens de votre cœur.

III.

Quelle pureté de morale, quel dogme utile à l'homme & honorable à ſon auteur, puis-je tirer d'une doctrine poſitive, que je ne puiſſe tirer ſans elle du bon uſage de mes facultés?

Arrêtez, téméraire. Prétendez-vous que vos foibles facultés puiſſent vous fournir d'auſſi grandes lumières, que celles que vous fourniroit la Divinité elle-même, ſi elle ſe montroit à vous dans toute ſa gloire & ſa majeſté? Si elle ſe montroit ainſi à vous, que de dogmes utiles à l'homme & honorables à ſon Auteur ne déduiriez-vous pas de cette connoiſſance?

IV.

Montrez-moi ce qu'on peut ajouter pour la gloire de Dieu, pour le bien de la ſociété, & pour mon propre avantage, aux devoirs de la Loi naturelle, & quelle vertu vous ferez naître d'un nouveau culte, qui ne ſoit pas une conſéquence du mien.

Ce qu'on peut ajouter, ce ſont des motifs & des moyens pour remplir plus parfaitement tous ces devoirs. C'eſt ce qu'a fait la révélation.

V.

Les plus grandes idées sur la Divinité nous viennent par la raison seule. Voyez le spectacle de la nature, écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conscience, à notre jugement ? Qu'est-ce que les hommes nous diront de plus ?

Si c'est la raison seule qui nous donne les plus grandes idée de la Divinité, d'où vient que les Philosophes payens n'ont jamais approché en cela des Ecrivains Juifs, & des Chrétiens instruits par la révélation ? Ce beau spectacle de la nature empêche-t-il qu'il n'y ait des libertins ? Dieu a parlé à nos yeux, à notre conscience, à notre jugement. Mais ne peut-il nous rien dire de plus que ce qu'il nous a dit par cette voie ? Quelle pitié de faire avec tant de suffisance, une multitude de questions si foibles ?

VI.

Si la Religion naturelle est insuffisante, c'est par l'obscurité qu'elle laisse dans les grandes vérités qu'elle nous enseigne. C'est à la révélation de nous enseigner ces vérités d'une manière sensible à l'esprit de l'homme, de les mettre à sa portée, de les lui faire concevoir. Emile, p. 138.

Si Dieu a pû & a voulu révéler aux hommes des vérités supérieures à l'activité de leur raison, dès-lors la Religion naturelle devient nécessairement insuffisante, parce qu'elle ne s'éleve pas au-dessus de ce que peut concevoir la raison.

Or que Dieu l'ait pû, c'est une chose si évidente, qu'on n'est pas même tenté d'en demander la preuve. Qu'il l'ait voulu, c'est une chose dont nous fournissons des démonstra-

tions auxquelles nous défions tous les Philosophes de répondre.

Ces vérités révélées, nous les croyons, non pas avec une certitude qui soit fondée sur la clarté des idées que nous en avons, mais avec une certitude fondée sur l'infaillibilité de celui qui les a annoncées. Il n'est donc pas nécessaire que Dieu les mette à notre portée.

VII.

La meilleure de toutes les Religions est infailliblement la plus claire.

On auroit pû dire : la meilleure de toutes les Religions, est celle qui rend l'homme le plus vertueux. Mais on ne voit pas trop pourquoi une Religion sera la meilleure, parce qu'elle sera la plus claire. Rousseau a oublié d'en fournir la preuve.

VIII.

Après avoir raisonné avec Rousseau, écoutons un moment le boursoufflé déclamateur, déguisé sous le nom de Bolingbroke. *Le grand nom de Théiste, qu'on ne révére pas assez*, dit-il, *est le seul qu'on doive prendre. Le seul Evangile qu'on doive lire, c'est le grand Livre de la nature, écrit de la main de Dieu & scellé de son cachet. La seule Religion qu'on doive professer, est celle d'adorer Dieu, & d'être honnête homme. Il est aussi impossible que cette Religion pure, éternelle, produise du mal, qu'il étoit impossible que le Fanatisme Chrétien n'en fit pas.*

Examen import. Concl.

Où cet homme-ci va-t-il prendre son jargon vuide de sens : du *Cachet Divin*, du *Livre de la Nature, écrit & scellé de la main de Dieu*, & de tous ces énergiques blasphêmes? Que trouve-t-il de si grand dans le nom de Théiste, ou Déiste, ou Impie; car tous ces mots ne signi-

ſient aujourd'hui qu'une même choſe? Peut-il y avoir un Fanatiſme plus extravagant que le ſien? Où peut-on mettre plus de brutalité & d'indécence dans les propos? Nous ne daignerons pas répondre autre choſe à ce fanatique.

IX.

L'homme ſage ſe dit à lui-même: Si Dieu avoit voulu me faire connoître ſon culte, c'eſt que ce culte ſeroit néceſſaire à notre eſpèce. S'il étoit néceſſaire, il nous l'auroit donné à tous lui-même, comme il a donné à tous deux yeux & une bouche. Il ſeroit partout uniforme, puiſque les choſes néceſſaires à tous les hommes ſont uniformes.

Le ſage qui raiſonneroit ainſi ne ſeroit qu'un véritable extravagant; & le Bolingbroke décore ici les extravagances du nom de ſageſſe. Nous ne les rappellons, ces extravagances, que pour faire connoître le cas qu'on doit faire du fameux Auteur de l'*Examen Important*. Mais voici ce que ſe diroit le véritable Sage.

Notre eſpèce eſt une eſpèce raiſonnable & libre. La raiſon & la liberté doivent donc ſe trouver dans l'exercice du culte convenable à notre eſpèce. Comme raiſonnables, nous nous ſervons de notre raiſon pour rechercher la vérité. Comme libres, nous uſons de notre liberté, pour nous déterminer & pour choiſir. Un homme a deux yeux & une bouche; un chien en a autant. Dira-t-on qu'un chien avec ſes deux yeux & ſa bouche, honore autant Dieu qu'un homme l'honore par le bon uſage de ſa raiſon & de ſa liberté? O Bolingbroke, eſt-il poſſible que vous ſoyez ſi orgueilleux, & que vous ſoyez en même tems un raiſonneur auſſi mépriſable!

X.

Les grands Apôtres de la Religion naturelle, la prêchent avec beaucoup de zèle. Mais aucun n'en donne la définition; aucun n'en préſente le code. Le Chef de ces Apôtres incomparables, Voltaire, ne s'explique pas plus que les autres. Ch. 11. Il nous dit bien dans ſes Mêlanges, que *le Déiſme eſt la Religion du bon ſens;* dans ſon Poëme ſur la Religion Naturelle, qu'*il ſuffit d'être juſte, & que le reſte eſt arbitraire;* avec le Bolingbroke, qu'*il faut adorer Dieu*, & *être honnête homme*, &c. Mais il ſe gardera bien de vous dire avec Cicéron, que la Loi naturelle eſt une lumière que Dieu met dans les ames, pour leur faire découvrir les premières vérités, connoître les premiers devoirs, diſcerner ce qui eſt juſte de ce qui ne l'eſt pas. Il ne vous dira pas, ſelon les penſées du même Auteur, que cette Loi interdit & proſcrit l'orgueil, la vengeance, le menſonge, la baſſeſſe des reſſentimens; qu'elle ordonne que l'on ſoit doux, indulgent, patient, modéré, chaſte, honnête & décent dans toute ſa conduite & dans tous ſes propos. Avec une pareille ſanction, la Religion naturelle lui paroîtroit à lui, & à bien d'autres, trop rigoureuſe & trop ſévere, pour s'en déclarer les Sectateurs.

Cicer. de Leg. lib. 1.

De Offi. lib. 1.

OBJECTIONS des Philoſophes contre la Religion Chrétienne.

Avant de répondre à ces objections, fixons d'abord les idées ſur la Religion Chrétienne, que nous avons dit être la ſeule qui puiſſe honorer Dieu d'une manière digne de Dieu, & rendre les hommes véritablement dignes de Dieu.

1°. La Religion Chrétienne n'eſt point celle

que nous peignent les Philoſophes, les Incrédules, les Libertins. Ils n'en parlent jamais qu'en hommes ennemis. Ils vont fouiller chez nous ſes anciens adverſaires tout ce qu'on lui a autrefois objecté; chez tous les Hiſtoriens, les traits qui ſont au deſavantage de quelques-uns de ſes Miniſtres, ou de ſes Sectateurs; chez tous les Sectaires, tout ce que la haine ou la jalouſie ont pû inſpirer; & en réuniſſant tous ces traits odieux, en les chargeant, en les groſſiſſant, en y ajoutant tout ce qu'une imagination échauffée par la paſſion peut ſuggérer, ils vous préſentent cela comme le vrai tableau de la Religion Chrétienne.

Si quelqu'un réuniſſoit ſous un même point de vue, les barbaries des fils de Clovis, les rébellions des Cramne, des Geoffroy d'Harcourt, des Connétables de ſaint Paul; les fureurs des Frédegonde & des Brunehaut; les aſſaſſinats des Beſme, des Poltrot, des Vitry, des Clément, &c.; les empoiſonnemens des Brinvilliers, & autres ſemblables horreurs, & qu'il donnât cela pour le tableau des mœurs & de la manière de penſer de la Nation Françoiſe, comment ſeroit-il regardé? Comment mériteroit-il d'être traité?

2°. La Religion Chrétienne n'eſt point ce qu'on veut nous repréſenter, en nous rappellant ſans ceſſe les fameuſes diſcordes qui ont été entre le Sacerdoce & l'Empire, & qui ont duré un peu plus d'un ſiécle. On doit les regarder comme une funeſte épidémie de ces tems malheureux, laquelle a diſparu, comme bien d'autres maladies, dont on eſt entièrement guéri depuis cinq cens ans, & qu'il eſt toujours ſcandaleux, funeſte & dangereux de rappeller.

3°. La Religion Chrétienne ne conſiſte pas

dans ce que lui reproche quelquefois une cenſure outrée, & plus hardie que réfléchie, ou une impiété couverte ſur des dévotions & opinions populaires. Il y a de ces opinions qui ſont ſans fondement; il y en a qui ne ſont fondées que ſur des erreurs de fait, mais erreurs toujours fort innocentes; erreurs qui ne touchent ni au dogme, ni à la morale; erreurs qui n'ont jamais été autoriſées par la grande Egliſe, la Mere & la Maîtreſſe de toutes les Egliſes; erreurs deſquelles les Egliſes particulières, ſur-tout depuis le Concile de Trente, ont été attentives à ramener les Fidéles peu-à-peu & avec douceur. Nous devons ajouter que parmi ces dévotions & opinions que l'orgueil & l'impiété traitent de populaires, il y en a de très-reſpectables, de très-utiles, & très-bien fondées.

4°. La Religion Chrétienne ne donne *point* pour dogmes & pour regle de foi, les opinions nationales. Il eſt des objets ſur leſquels on penſe tout différemment les uns des autres, en Allemagne, en France, en Eſpagne, en Italie. Des raiſons d'Etat peuvent regler ces opinions. Mais on ne s'anathématiſe pas pour cela. On ſe regarde également comme Chrétien, & l'on eſt également Chrétien en Allemagne, en France, en Eſpagne, & en Italie. C'eſt une matière aux diſputes d'écoles, une pâture de Théologiens, & non pas un objet de dogmes.

Après avoir écarté toutes ces fauſſes idées que les hommes libertins, ou irreligieux, ou brouillons, s'efforcent de donner de la Religion Chrétienne, fixons-en une idée qui ſoit vraie, ſimple, claire, à la portée de tout le monde, qui comprenne également le dogme & la morale, & que perſonne ne puiſſe raiſonnablement conteſter. Pour le dogme, tout eſt

ſubſtantiellement renfermé dans le Symbole des Apôtres ; & pour la morale, tout ſe trouve dans ce qu'on appelle les Commandemens de Dieu.

Le Symbole des Apôtres nous préſente pour l'objet de notre créance, l'exiſtence d'un Dieu en trois perſonnes, le Pere, le Fils, & le Saint-Eſprit; le Pere, Créateur du Ciel & de la Terre; le Fils, fait homme pour nous dans le ſein de la Vierge, crucifié pour le ſalut du genre humain, reſſuſcité trois jours après, monté au Ciel, aſſis à la droite du Pere, d'où il viendra à la fin des ſiècles, pour juger tous les hommes, & décider de leur ſort dans l'éternité; enſuite le Saint-Eſprit, troiſième Perſonne de l'adorable Trinité; enfin la ſainte Egliſe, établie par les mérites de Jeſus-Chriſt, l'union de tous les Fidéles par une même foi, une même eſpérance, un même intérêt de charité; la rémiſſion des péchés par le ſang du Sauveur; la réſurrection future, & la vie de la bienheureuſe éternité.

Les Commandemens de Dieu ſont au nombre de dix. Les trois premiers nous preſcrivent l'adoration & l'amour de Dieu, le reſpect pour ſon ſaint Nom, & les devoirs de notre culte envers lui. Les ſix qui ſuivent, nous preſcrivent le reſpect pour les parens, l'amour de nos ſemblables, les ſoins de la chaſteté, la ſincérité dans les paroles, l'éloignement de toute acquiſition ou poſſeſſion injuſte, les égards les plus circonſpects pour la femme d'autrui; & le dernier nous défend le deſir même de ce qui ſeroit injuſte ou illicite. A ces préceptes, l'Egliſe en a ajouté quelques-uns qui fourniſſent des moyens de ſanctification, & qui ſont d'obligation pour tous ceux qui ſe reconnoiſſent pour enfans de l'Egliſe.

Voilà en ſubſtance toute la Religion Chrétienne, & la vraie Religion Chrétienne, ſoit pour le dogme, ſoit pour la morale. On la trouvera avec un plus grand détail dans ces petits Livres qu'on appelle Catéchiſmes, qu'on fait apprendre aux enfans, & qui ſeroient bien néceſſaires aujourd'hui à quantité de raiſonneurs orgueilleux, qui parlent de la Religion ſans la connoître, & qui trouveroient dans ces Livres des leçons infiniment plus pures, plus raiſonnables & plus ſages, que dans toutes les productions de l'extravagante & préſomptueuſe philoſophie de nos jours. Venons maintenant aux objections.

I.

Examen import. *Je conclus que tout homme ſenſé, tout homme de bien, doit avoir la ſecte Chrétienne en horreur.*

Ainſi conclut ſon *Examen important*, cet Auteur connu par une multitude innombrable d'écrits de la dernière ſcélérateſſe, & caché ici ſous un nom Anglois.

Mais qu'il réponde à ces deux queſtions : Qu'eſt-ce donc que l'homme de bien aura en horreur dans la Religion Chrétienne ? Eſt-ce la morale ? Nous venons de la repréſenter. Eſt-il un ſeul point que l'homme ſenſé, que l'homme de bien n'approuve, n'adopte, n'aime & ne reſpecte ? Eſt-ce le dogme ? Eſt-il un homme ſenſé qui puiſſe ſe refuſer aux preuves victorieuſes que nous fourniſſons de la vérité de la révélation qui annonce le dogme ? Eſt-il un homme de bien qui ne convienne que Dieu paroît infiniment plus grand & plus digne de nos adorations, de nos hommages, & de notre amour, par les lumières que nous fournit la révélation, que par toutes celles que peut fournir la raiſon ?

Cet infernal enthouſiaſte ſurpaſſe tous ceux que l'enfer a jamais ſuſcités contre la Religion de Jeſus-Chriſt. On n'avoit jamais réuni des blaſphêmes auſſi affreux, des impoſtures auſſi noires, des calomnies auſſi atroces, des groſſiéretés auſſi brutales, que celles qu'il réunit dans ſon *Examen important*. Auſſi la concluſion eſt-elle digne de l'écrit & de l'Auteur.

II.

Les hommes ſont bien aveugles, de préférer une Secte abſurde, ſanguinaire, ſoutenue par des bourreaux entourée de bûchers; une Secte qui ne peut être approuvée que par ceux à qui elle donne du pouvoir & des richeſſes; une Secte particulière, qui n'eſt reçue que dans une petite partie du monde, à une Religion ſimple, univerſelle, & qui étoit la Religion du genre humain du tems de Seth, d'Enoch, & de Noé.

Ne nous fâchons pas, faiſons ſeulement remarquer par quelques notes courtes, les extravagances du Bolingbroke.

La Religion Chrétienne, ſelon lui, eſt une *Secte abſurde*; & les plus beaux génies qui aient exiſté depuis dix-ſept ſiécles, les Juſtin, les Athénagore, les Tatien, les Origene, les Auguſtin, &c. &c. l'ont embraſſée, expliquée, défendue, illuſtrée par leurs vertus & leurs lumières. Et pour le génie & les lumières, qu'eſt-ce qu'eſt le Bolingbroke devant ces grands hommes?

Elle eſt *ſanguinaire*. Eſt-ce à cauſe des guerres de Religion, qu'on donne le nom de ſanguinaire à la Religion Chrétienne? Si cela eſt, il faut encore bien plutôt donner le nom de ſanguinaire à l'autorité des Souverains, dont les guerres font bien autrement répandre de ſang.

Pour les guerres de Religion, on les compte aiſément. Il y a eu celle des Albigeois, dans

le treizième siécle; celle des Hussites, dans le quinzième; celle des Luthériens & Calvinistes, dans le seizième. Qu'on en trouve d'autres. Mais on peut dire de toutes ces guerres de Religion, ce que dit Rousseau de celles de France : *Examinez toutes ces guerres appellées guerres de Religion, vous trouverez qu'il n'y en a pas une qui n'ait eu sa cause dans la Cour, & dans les intrigues des grands. Des intrigues de Cabinet brouilloient les affaires; & puis les Chefs ameutoient les peuples au nom de Dieu.*

Lettre à M. de Paris.

Est-ce à cause de l'Inquisition? Mais, à parler en général, toutes les Inquisitions qui sont dans la Chrétienté font moins périr de monde dans un siécle, que le tribunal des Fermes n'en fait périr en un an?

Est-ce à cause des exécutions ordonnées par quelques Rois, contre des séditieux, ou des perturbateurs de l'ordre, ou des corrupteurs de la morale? Mais quel intérêt a le Bolingbroke de prendre la défense de ces sortes de gens? Est-il dans le même cas?

Elle est *soutenue par des bourreaux, & environnée de bûchers.* On est Chrétien dans toute l'Europe, je parcours toute l'Europe, & nulle part je ne vois ni ces bourreaux, ni ces bûchers que rêve notre frénétique. On a vu autrefois les bourreaux armés & les bûchers allumés dans tout l'Empire Romain, contre la Religion Chrétienne. Constantin désarma les bourreaux, éteignit les bûchers. Depuis-lors, il n'a plus été question que d'actes de justice contre des criminels.

Elle ne *peut être approuvée que par ceux à qui elle donne du pouvoir & des richesses.* Et pendant trois siécles, elle a eu des millions de Sectateurs qui l'ont défendue au prix non-seulement de leurs richesses, mais de leur sang & de leur

re; & encore aujourd'hui, elle a des millions & des millions de Sectateurs qui, vivant dans la pauvreté, ou la médiocrité, sacrifieroient tout plutôt que de l'abjurer; & tous les jours elle fournit des exemples d'ames généreuses qui renoncent aux richesses, pour la pratiquer dans sa plus grande pureté & perfection. Il semble que la rage de dire du mal, fasse perdre le jugement au pauvre Bolingbroke.

Elle *n'est reçue que dans une petite partie du monde.* Toute l'Europe, la plus grande partie de l'Amérique, professent la Religion Chrétienne. L'Asie & l'Afrique présentent une multitude innombrable de Chrétiens. Le Bolingbrocke appelle cela une petite partie du monde.

La Religion naturelle étoit la Religion du genre humain, du tems de Seth, d'Enoch, & de Noé. O débitant de paroles vuides de sens, dites-nous donc en quoi consistoit le genre humain du tems de Seth, qui étoit fils d'Adam. dites-nous quelles étoient les Nations qui formoient le genre humain, les Royaumes, les Empires, du tems d'Enoch. Dites-nous si en parlant de cette Religion simple & universelle qui étoit du tems de Noé, dites-nous si vous entendez le tems de Noé avant le déluge, ou après le déluge. Si c'est le tems de Noé avant le déluge, cette Religion ne devoit pas valoir grand-chose, puisque Dieu fut obligé de faire périr par les eaux tout le genre humain, en punition de ses crimes. Si c'est le tems de Noé après le déluge, tout le genre humain étoit réduit à une seule famille. O Bolingbrocke, que vos objections sont fortes & redoutables!

III.

Les Souverains se sont soumis à cette Secte, croyant qu'ils en seroient plus chers à leurs peuples,

en ſe chargeant eux-mêmes du joug que leurs peuples portoient Ils n'ont pas vu qu'ils ſe faiſoient les premiers eſclaves des Prêtres, & ils n'ont pas pu encore parvenir, dans la moitié de l'Europe, à ſe rendre indépendans.

Ce Bolingbroke parle comme un homme qui ſeroit dans le délire. Comment a-t-il ſi bien pénétré les raiſons qu'ont eu les Souverains d'embraſſer le Chriſtianiſme? Comment les Souverains, étant les eſclaves des Prêtres, ces Prêtres ne trouvent-ils pas le moyen de faire payer aux Bolingbrockes les horreurs qu'ils vomiſſent contr'eux?

Les Souverains, oſe-t-on dire, embraſſerent cette Secte, parce que leurs peuples en étoient. Mais lorſque Conſtantin ſe fit Chrétien, l'Idolâtrie étoit encore la Religion dominante dans l'Empire; & l'Apoſtat Julien abjura le Chriſtianiſme, lorſque tout l'Empire étoit Chrétien.

Ils n'ont pas vu, ajoute-t-on, *qu'ils ſe faiſoient les Eſclaves des Prêtres.* C'eſt une choſe plaiſante de dire que les Conſtantin, les Théodoſe, les Gratien, les Charlemagne, les Charles-Quint, les Louis, n'ont été que des eſclaves de Prêtres!

Ils n'ont pu encore parvenir, dans la moitié de l'Europe, à ſe rendre indépendans. Il n'eſt point de Souverain qui ne ſe diſe Prince par la grace de Dieu, & qui ne déclare par-là ſon indépendance abſolue, & il n'eſt dans la Religion aucun dogme qui la combatte. On voit bien de quelle indépendance ce libertin veut parler. C'eſt de ne s'aſſujettir à aucune Religion.

IV.

Quoi, le nombre innombrable de Citoyens moleſtés, excommuniés, réduits à la mendicité, jettés

à la voirie ; le nombre des Princes détrônés, assassinés, n'a pas encore ouvert les yeux des hommes !

Le Bolingbroke ne craint ni l'excommunication, ni la mendicité, ni l'abandon à la voirie. Pourquoi hurler tant sur cela ? Quant aux assassinats & détrônemens des Princes, chose dont il ne se soucie gueres, on sait bien qu'il y a eu plus de ces sortes d'attentats, & qu'il y a eu plus de proscriptions & d'horribles plaies faites au genre humain du tems de Rome payenne, que toute la méchanceté des impies n'en peut mettre sur le compte de la Religion. Mais ce qu'il est essentiel de remarquer, c'est que ce n'est que depuis la Religion Chrétienne, que ces horribles plaies & ces sanglantes scenes ont cessé.

Au reste, il est bien surprenant qu'un soi-disant Anglois fasse ce reproche à la Religion Chrétienne. N'est-il pas prouvé & attesté par tous les Historiens, que ce Royaume, qui n'est pas la vingtième partie de l'Europe, a fourni lui seul en moins d'un siécle, depuis les fameuses factions des Yorck & des Lancastres, vingt fois plus d'exemples de ces détrônemens, assassinats & proscriptions, que l'on ne pourroit en mettre sur le compte de la Religion, pendant dix-sept siécles entiers ?

V.

Qu'a donc la Religion Chrétienne de plus que les autres, pour mériter qu'un homme raisonnable & dépouillé des préjugés de la naissance, lui donne la préférence sur les autres ? Analyse de la Religion Chrét.

Ce qu'elle a, c'est ce que nous venons d'exposer substantiellement de cette Religion, immédiatement avant ces objections. Nous défions hardiment Dumarsais, & tous les autres

Philoſophes, de nous accuſer de faux dans cet expoſé, ou de nous préſenter dans aucune autre Religion, quelque choſe d'auſſi ſublime, auſſi pur, auſſi ſage que ce que nous avons préſenté.

On demande, pour juger entre les Religions, un homme raiſonnable, & dépouillé des préjugés de la naiſſance. Mais vous, ô Dumarſais, êtes-vous bien libre de tout préjugé, & ſur-tout de tout préjugé d'orgueil, d'incrédulité & de libertinage, ſinon de cœur, du moins d'eſprit? Vous voulez faire entendre qu'il n'y a que le défaut de raiſonnement, & la ſervitude du préjugé, qui faſſe donner la préférence à la Religion des Chrétiens. Mais ſont-ce les préjugés de la naiſſance & le défaut de raiſonnement, qui déciderent tant de grands hommes qui, *étant* nés dans le Paganiſme, y ont renoncé pour embraſſer la Religion de Jeſus-Chriſt? Eſt-ce là ce qui décida autrefois les Juſtin, le Pionius, les Athénagore, les Clément d'Alexandrie, les Tertullien, les Cyprien, les Arnobe, les Minutius Felix, qui, du culte des Idoles, paſſerent à la Religion des Chrétiens? Rougiſſez, rougiſſez, Dumarſais, des abſurdités que la haine contre votre propre Religion vous fait avancer.

VI.

Ibid. *Eloignons pour jamais un reſpect ſervile, qui nous feroit adorer cet aſſemblage de ridicules ſuppoſitions. Regardons la Religion Chrétienne du même œil que nous regardons tant d'autres impoſtures, qui ne ſont tolérables que pour le peuple imbécille; nous devons penſer d'une manière plus élevée.*

Jugez par les complimens que fait ici Dumarſais à toute la Société Chrétienne, combien les Philoſophes ſont polis & honnêtes.

Jugez

Jugez de leur manière élevée de penſer. Toutes les Nations les plus policées & les plus éclairées profeſſent la Religion Chrétienne; cette Religion a produit une multitude innombrable de grands hommes en tout genre; elle ſubſiſte depuis dix-ſept ſiécles; & tout ce qu'annonce & enſeigne cette Religion n'eſt, au jugement de Dumarſais, qu'un aſſemblage de ridicules ſuppoſitions, & d'impoſtures qui ne ſont tolérables que pour le peuple imbécille! O Dumarſais, comment doit-on vous définir & vous juger!

VII.

Une objection qui montre plus de malignité qu'elle ne peut donner de peine véritable, eſt celle que fait Rouſſeau dans le dernier chapitre du *Contrat Social*. Il prétend prouver que la Religion Chrétienne, telle qu'elle eſt, & ſelon ſon véritable eſprit, ne convient ni dans une Société, ni dans un Etat, ni à l'intérêt des Souverains. Nous allons donner avec une ſcrupuleuſe exactitude, une analyſe fidéle de tout ce chapitre, auquel il met pour titre: *De la Religion civile*. Nous expoſerons ſa manière de procéder, ſes principes, ſes raiſonnemens ſur l'origine des Religions, ſur la naiſſance du Chriſtianiſme, ſur l'oppoſition qu'il y a entre l'eſprit de cette Religion, & l'intérêt de la Société, & nous y répondrons par quelques obſervations que nous ferons ſur ſon texte. Voici comment il s'exprime:

» Les hommes n'eurent d'abord point d'au- Contrat
» tres Rois que les Dieux, ni d'autre Gou- Social,
» vernement que le Théocratique. De cela p. 184.
» ſeul qu'on mettoit Dieu à la tête de chaque
» ſociété, il s'enſuivit qu'il y eut autant de
» Dieux que de peuples. Deux peuples étran-

» gers l'un à l'autre, ne purent reconnoître
» long-tems un même maître. Ainſi des divi-
» ſions nationales réſulta le Polythéiſme. Les
» départemens des Dieux étoient, pour ainſi
» dire, bornés par les bornes des Nations.
» Chaque Religion étoit donc uniquement
P. 186. » attachée aux Loix de l'Etat, qui les preſcri-
» voit; & il n'y avoit point d'autre manière
» de convertir un peuple, que de l'aſſervir.
» Les Romains ayant étendu avec leur Em-
» pire, leur culte & leurs Dieux, & ayant
P. 187. » ſouvent eux-mêmes adopté les Dieux des
» vaincus, les peuples de ce vaſte Empire ſe
» trouverent inſenſiblement avoir des multi-
» tudes de Dieux & de cultes à-peu-près les
» mêmes par-tout ».

Telle fut, ſelon Rouſſeau, l'origine des Religions du monde.

» Ce fut dans ces circonſtances, que Jeſus-
» Chriſt vint établir ſur la terre un Royaume
» ſpirituel; ce qui, diviſant le ſyſtême Théo-
» logique du ſyſtême politique, fit que l'Etat
» ceſſa d'être un, & cauſa les diviſions inteſ-
» tines qui n'ont jamais ceſſé d'agiter les peu-
» ples Chrétiens; & bientôt on vit ce pré-
» tendu Royaume de l'autre monde devenir,
» ſous un Chef viſible, le plus violent deſpo-
» tiſme dans celui-ci.

P. 188. » Cependant comme il y a toujours eu un
» Prince & des Loix civiles, il réſulte de
» cette double puiſſance un perpétuel conflict
» de juriſdiction, qui a rendu toute bonne
» politie impoſſible dans les Etats Chrétiens;
» & l'on n'a jamais pu venir à bout de ſavoir
» auquel, du Maître ou du Prêtre, on eſt
» obligé d'obéir. La Loi Chrétienne eſt au
» fond plus nuiſible qu'utile à la forte conſti-
» tution de l'Etat.

» C'eſt une Religion bizarre, qui, donnant » aux hommes deux légiſlations, deux chefs, » deux patries, les ſoumet à des devoirs con- » tradictoires, & les empêche de pouvoir » être à la fois dévots & citoyens. Elle eſt ſi » évidemment mauvaiſe, que c'eſt perdre » le tems de s'amuſer à le démontrer. Tout » ce qui rompt l'unité ſociale ne vaut rien ».

Voici comment il repréſente enſuite l'opoſition qu'il y a entre l'eſprit du Chriſtianiſme, & l'intérêt de la ſociété.

» Cette Religion n'ayant aucune rélation P. 193. » particulière avec le corps politique, laiſſe » aux loix la ſeule force qu'elles tirent d'elles- » mêmes, ſans leur en ajouter; & par-là, un » des plus grands liens de la Société reſte ſans » effet. Bien plus, loin d'attacher les cœurs » des citoyens à l'Etat, elle les en détache, » comme de toutes les choſes de la terre. Je » ne vois rien de plus contraire à l'eſprit » ſocial. Une Société Chrétienne ne ſeroit ni » la plus forte, ni la plus durable. A force » d'être parfaite, elle manqueroit de liaiſon. » Son vice deſtructeur ſeroit dans ſa perfec- » tion même ».

Il emploie enſuite trois pages à prouver ces belles aſſertions; & toutes ces preuves conſiſtent à répandre du ridicule ſur la pratique de la perfection évangélique.

OBSERVATIONS ſur ce Chapitre du Contrat Social.

Première Obſervation. Qu'on ne ſoit pas ſurpris, ſi nous faiſons remarquer dans ce chapitre beaucoup d'abſurdités, puiſque le titre même en eſt une. Il y a autant d'abſurdité à dire, *une Religion civile*, qu'il y en auroit à dire, *une Religion qui n'eſt pas Religion.*

En effet, le terme de Religion annonce les devoirs & le culte envers Dieu ; devoirs naturels, néceſſaires, indiſpenſables, & qu'il n'eſt pas libre à l'homme d'admettre ou de rejetter. Et le terme de *Civil*, annonce des conventions libres entre des hommes pour leur avantage mutuel, qui dépendent de leur agrément, & ſur leſquels ils peuvent changer & varier. Ces termes préſentent donc des idées diſparates, & qui ne ſont point faites l'une pour l'autre.

Seconde Obſervation. Où cet homme-ci a-t-il appris que *les hommes n'eurent d'abord point d'autres Rois que les Dieux* ? Il eſt démontré que l'on n'a imaginé les Dieux que long-tems après l'établiſſement des Royautés. Qu'il conſulte donc le ſavant ouvrage de Ciceron ſur la Nature des Dieux, & il apprendra que la plupart de ces Dieux avoient été des hommes qui avoient régné ſur la terre, & qu'on avoit déifiés après les avoir mis au tombeau. Qu'il jette les yeux ſur les anciens Mémoires, ou plutôt ſur les anciennes Fables Egyptiennes, & il ne trouvera dans les premiers Dieux de l'Egypte, que les premiers Rois de cette Nation. Qu'il ouvre le plus ancien Livre du monde, la Geneſe de Moyſe, & il apprendra que l'arrière-petit-fils de Noé fonda l'Empire de Babylone, & que ce n'eſt que d'après ſon regne que date la naiſſance de l'Idolâtrie.

Troiſième Obſervation. Autre imagination, autre abſurdité de Rouſſeau. *Il y eut*, dit-il, *autant de Dieux que de peuples ; & des diviſions nationales réſulta le Polythéiſme.* Mais, demanderons-nous à Rouſſeau, eſt-ce aux différens Dieux qu'on doit reconnoître la différence des Nations, ou aux différentes Nations qu'on

doit reconnoître la différence des Dieux ? Voilà ce qui paroît difficile à réſoudre, parce qu'il y a eu des Nations très-différentes qui ont adoré les mêmes Dieux, & qu'il y a eu des Dieux de bien des eſpèces chez une même Nation. Les Grecs reçurent des Egyptiens & des Aſiatiques, la plupart de leurs Dieux; les Romains les prirent des Grecs. Cette origine du Polythéiſme qu'aſſigne Rouſſeau, eſt donc bien ſujette à caution. Et c'eſt de-là cependant qu'il tire cette belle concluſion, cette concluſion fondamentale : *Chaque Religion étoit donc attachée aux loix de l'Etat.* Concluſion démontrée fauſſe par les faits, & très-impie & très-déteſtable par l'uſage qu'il en fait bientôt après.

Quatrième Obſervation. La Religion de Jeſus-Chriſt *ſéparant*, dit-il, *le ſyſtême Théologique, du ſyſtême politique, fit que l'Etat ceſſa d'être un, & cauſa les diviſions inteſtines, &c.* Voilà donc Jeſus-Chriſt pris en défaut dans ſa Légiſlation, par l'Auteur du *Contrat Social*, & les hommes enfin éclairés ſur le mal qu'a fait au monde la Religion de Jeſus-Chriſt!

Ne nous épouvantons pas de ces fiers arrêts de Rouſſeau, mais demandons-lui d'abord ce qu'il entend par ce mot, *l'Etat*. Il nous dira ſans doute que l'Etat eſt la réunion de pluſieurs familles, c'eſt-à-dire, un peuple vivant ſous une autorité ſouveraine, & gouverné par des loix, toutes faites pour maintenir l'ordre, les droits réciproques & le bonheur parmi tous les membres qui compoſent l'Etat.

Pour mieux développer cette définition, nous diſons que l'*ordre* exige qu'il y ait une Religion dans l'Etat, parce que les premiers devoirs de l'homme ſont ceux auxquels il eſt

tenu envers Dieu. *Les droits réciproques* ſont fondés ſur la juſtice la plus exacte, qui eſt la baſe fondamentale de toutes conventions légitimes, & qui eſt extrêmement recommandée par la Religion. Enfin *le bonheur des membres* réſulte néceſſairement de cette manutention de l'ordre & du reſpect pour les droits réciproques. Telle eſt la juſte idée qu'on doit ſe faire de l'Etat, & ce qu'on doit entendre par le mot d'Etat. Cette définition bien ſaiſie, on ſentira combien il y a de gens qui ne ſavent ce qu'ils diſent, quand ils prononcent fièrement que la Religion eſt dans l'Etat, que l'Etat a reçu la Religion; que ce n'eſt pas l'Etat qui eſt ſoumis à la Religion, mais la Religion à l'Etat; & combien eſt ſage, lumineuſe & bien réfléchie, cette parole du grand Henri: *Il ne faut jamais ſéparer la Religion de l'Etat.*

Cela étant, nous demandons maintenant à notre politique, qu'il nous faſſe voir s'il y a dans la Religion Chrétienne quelque choſe qui ſoit contraire ou à l'ordre, ou à la juſtice, ou au véritable bonheur de l'Etat, & des membres de l'Etat.

Elle n'empêche pas l'Etat *d'être un*, puiſqu'elle fait une obligation de conſcience d'obéir aux Loix. On peut regarder le treizième chapitre de l'Epître de ſaint Paul aux Romains, où ce ſujet eſt traité comme un chef-d'œuvre ſur l'harmonie & le concert admirable qu'il doit y avoir entre la Religion & l'autorité politique. On y trouvera de quoi confondre & faire tougir les calomniateur du Chriſtianiſme.

Elle *ne cauſe point les diviſions inteſtines*, puiſqu'elle preſcrit la charité la plus héroïque & la plus généreuſe.

Elle ne laiſſe point indécis *à qui on eſt obligé*

d'obéir, du Maître ou du Prêtre, puiſque le premier des grands-Prêtres de la Religion, formé par Jeſus-Chriſt lui-même, donne aux Chrétiens cette admirable leçon : *Reſpectez tout le monde ; ſoyez pénétrés de la crainte de Dieu ; rendez au Roi tous les honneurs ; obéiſſez avec crainte aux Maîtres, & non-ſeulement à ceux dans qui vous trouveriez bonté & modeſtie, mais encore à ceux qui ſeroient remplis de défauts.* 1. Petr. 2.

Dites après cela, Auteur du *Contrat Social*, que le Chriſtianiſme *eſt au fond plus nuiſible qu'utile à la forte conſtitution de l'Etat* ; que *toute bonne politie eſt impoſſible dans les Etats Chrétiens.* L'Auteur de l'*Emile* vous dira au contraire, que *nos Gouvernemens modernes doivent inconteſtablement au Chriſtianiſme leur plus ſolide autorité & leurs révolutions moins fréquentes* ; qu'*il les a rendu moins ſanguinaires* ; qu'*il a donné plus de douceur aux mœurs Chrétiennes*, &c. Rouſſeau, vous connoiſſez l'Auteur de ces deux ouvrages ſi contradictoires dans les ſentimens qu'ils établiſſent. Tom. 3. p. 185.

Cinquième Obſervation. Le Chriſtianiſme *donnant aux hommes deux légiſlations, deux chefs, deux patries, les ſoumet à des devoirs contradictoires.*

Pour le coup, vous vous ſurpaſſez, ô Rouſſeau, par vos belles découvertes ! Vous avez donc reconnu des points contradictoires entre la Religion de Jeſus-Chriſt & l'autorité du Souverain. Faites-nous donc part de ces découvertes ſingulières. Citez-nous ces points où la Religion & l'autorité ſouveraine ſont en contradiction. Nous ſavons bien que les Dioclétien, les Dece, les Néron ont été dans le cas d'intimer des ordres contraires à ceux de Jeſus-Chriſt. Mais voudriez-vous qu'on regardât leurs Edits comme bien légitimes, &

auxquels on fût obligé d'obtempérer ? Voudriez-vous proposer ces Princes pour modeles aux nôtres ?

Vous dites que cette Religion *donne aux hommes deux patries*. Mais en cela, elle ressemble à toutes les autres Religions. La seconde patrie des Chrétiens, c'est le Ciel qu'ils peuvent mériter & qu'ils espérent. C'est la vie bienheureuse, récompense assurée des vertus. Or, toutes les autres Religions, la Juive, la Mahométane, la Payenne même ont également promis cette vie heureuse aux hommes vertueux. La Religion naturelle le promet de même. Vous la faites espérer à votre Emilie; & dans ce chapitre même, vous mettez dans
P. 199. les dogmes de votre Religion civile : *La vie à venir, le bonheur des justes, les châtimens des méchans*. Pourquoi condamnez-vous dans le Christianisme, ce que vous êtes vous-même obligé d'adopter.

Cette Religion *donne aux hommes deux chefs*. Mais elle ne donne pas deux chefs à la société. Au contraire, elle prescrit le respect, la soumission & l'obéissance la plus parfaite envers tous les chefs des différentes Sociétés. Elle a un chef particulier pour les choses spirituelles, pour les choses de conscience, pour tout ce qui regarde le culte & l'enseignement. Cela est très-sage. Mais cela ne donne aucune atteinte à l'ordre civil que le chef de la Société juge à propos d'établir.

Cette Religion *donne aux hommes deux législations*. Il est vrai que nous reconnoissons deux législations, la civile & la religieuse. Elles ont l'une & l'autre leur fondement, leur autorité, leur objet. Mais elles ne se combattent point, elles ne se contredisent point.

La législation civile est pour régler les

droits & les devoirs des citoyens ; la législation religieuse est pour régler ceux du culte & ceux de la conscience. La législation civile a pour objet le bon ordre dans l'Etat présent ; la législation religieuse a pour objet l'assurance du bonheur pour l'état à venir. La législation civile a pour fondement l'autorité souveraine ; la législation religieuse a pour fondement l'autorité de Jesus-Christ même, que tous les Chrétiens reconnoissent pour le Fils de Dieu, le Roi des Rois même, le premier Maître de tous les hommes. Ils nous déclare que *si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, il doit être regardé comme un Payen & un Publicain.* Matth. 27. Il dit à saint Pierre que tout ce qu'il aura lié ou délié sur la terre, sera également lié ou délié dans le Ciel. Il annonce par la bouche de saint Paul, que c'est aux Evêques à gouverner l'Eglise de Dieu. Ibid. 16. Act. 20.

Ainsi ces deux législations ne se combattent & ne se contredisent point.

Que l'Eglise établisse un carême, des vigiles, des solemnités, des rites, des cérémonies ; cela ne donne aucune atteinte à la législation civile. Les plus grands Princes se font un devoir de respecter ces institutions. Si le civil & le religieux se réunissent quelquefois dans un même objet, les deux autorités agissent alors de concert. Et l'on doit regarder comme un effet de la méchanceté philosophique, cette affectation à opposer les deux législations, à faire suspecter, jalouser, décréditer la législation religieuse, à la traiter de despotisme violent ; méchanceté qui n'a point d'autre principe que l'orgueil, le libertinage & l'impiété.

Sixième Observation. Le politique écrivain s'égaye ensuite à répandre du ridicule sur la

perfection évangélique, & sur ceux qui s'efforceroient de l'exprimer par la conduite & les sentimens. Il ne représente les Chrétiens que comme des citoyens sans ame & comme des automates ridicules, tandis que Jesus-Christ veut qu'ils réunissent la simplicité de la colombe, avec la prudence du serpent, ce qui fait le chef-d'œuvre de la sagesse & de la vertu.

Nous ne daignons pas répondre à ces indécentes railleries. Nous nous contentons d'opposer cet homme-ci à lui-même. Il raille ici de la perfection évangélique ; & dans son Emilie, saisi d'admiration, & dans une espèce d'enthousiasme divin, il s'écrie, en parlant de l'Auteur de l'Evangile ? *Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs ! Quelle grace touchante dans ses instructions ! Quelle élévation dans ses maximes ! Quelle profonde sagesse dans ses discours ! Où Jesus avoit-il pris cette morale élevée & pure dont il a lui seul donné les leçons & l'exemple !*

Ainsi changent, varient, disent le pour & le contre, se contredisent, se démentent eux-mêmes, ces hommes qui voudroient passer pour les sages du siécle, & qu'on ose donner pour les lumières du genre humain !

VIII.

Nous ne rapporterons pas ici tout ce que dit contre la Religion Chrétienne, le Militaire Philosophe, dans un second chapitre, où il prétend apporter les raisons qu'il a eu d'apostasier. Il exale tout ce que la rage peut inspirer à l'apostat le plus furieux. Impostures, calomnies, propos outrageans, accusations révoltantes, blasphêmes, impiétés en tous les genres, il n'épargne rien, il ne ménage rien;

il passe, à l'aide de sa Philosophie, par-dessus tous les égards de la bienséance, de la décence & de l'honnêteté. Il parle comme parleroit dans les supplices infernaux, un damné, qui connoît qu'il étoit fait pour Dieu, & qui se sent écrasé par tout le poids de la justice & de la colere divine.

Nous ne répéterons pas ces horreurs. Les forcénés qui pourroient en soutenir la lecture, ne seroient pas disposés à profiter des réponses par lesquelles nous serions à même de le confondre. Les autres en seroient trop scandalisés.

RÉVÉLATION.

S'IL y a une Révélation, on ne doit regarder les Philosophes modernes, & tous ces prétendus Savans & Raisonneurs, toujours acharnés contre la Religion, que comme les plus détestables des hommes, & comme les plus odieux ennemis du genre humain. Car s'il y a une révélation, elle est nécessairement le sceau le plus auguste de la volonté de l'Être suprême, & elle doit nécessairement renfermer pour l'homme le plus grand intérêt; & par une conséquence inévitable, tout ce que vomissent contr'elle les Incrédules, ne doit plus être regardé que comme une inspiration infernale, la séduction la plus criminelle, & le poison le plus funeste & le plus dangereux.

Ce point étant la base & le fondement de la Religion, nous le traiterons avec tout le détail que la précision essentielle à cet Ouvrage pourra permettre. Nous expliquerons d'abord ce qu'on doit entendre par le mot de révélation; nous ferons voir ensuite, le besoin qu'en avoit le genre humain; nous montrerons après, qu'il y a eu une révélation

toute divine, & nous en fournirons les preuves; enfin nous préſenterons le ſceau le plus auguſte, le plus parfait de la révélation dans l'Evangile de Jeſus-Chriſt. En un mot, l'idée de la révélation, ſa néceſſité, ſa certitude, ſon parfait complément dans l'Evangile; c'eſt ce que nous traiterons en quatre articles, après leſquels nous répondrons à ce que nous objectent les Incrédules.

ARTICLE PREMIER.

Ce que c'eſt que la Révélation.

La révélation eſt le corps de toutes ces vérités que Dieu a lui-même annoncé aux hommes, & qui ſont la baſe & le fondement de toute la Religion. C'eſt ce que le Docteur des Nations nous développe avec ces idées ſublimes & énergiques, qui lui ſont ſi familières, lorſqu'il nous dit: « Le même Dieu qui » autrefois avoit parlé ſi ſouvent & en tant » de manières à nos Peres, par l'organe de » ſes Prophêtes, vient de nous parler encore » dans ces derniers tems par l'organe de ſon » propre Fils, qu'il a établi le Maître de tou- » tes choſes, & par lequel il a créé l'Uni- » vers »: *Multifariam multiſque modis olim Deus loquens patribus in Prophetis, noviſſimè diebus iſtis loquutus eſt nobis in Filio, quem conſtituit heredem univerſorum, per quem fecit & ſæcula.* Peu après il ajoute que cette parole divine a été atteſtée & confirmée par les miracles, les prodiges, les grands traits de la toute-puiſſance de de Dieu, & par l'effuſion des dons du Saint-Eſprit: *Conteſtante Deo ſignis & portentis, & variis virtutibus, & Spiritus Sancti diſtributionibus.*

Hæbr.

Ibid. 2.

Ces deux textes nous donnent l'idée la plus haute & la plus complette de la révélation,

1°. C'eſt Dieu lui-même qui daigne parler aux hommes : *Deus loquens Patribus.* 2°. Il ſe ſert pour leur parler, de l'organe des Prophêtes : *In Prophetis.* 3°. Il leur parle pendant une longue ſuite de ſiécles, depuis le péché du premier homme, à qui il avoit promis un Libérateur, juſqu'à l'arrivée même de ce Libérateur : *Multifariam multiſque modis olim Deus loquens Patribus.* 4°. Il leur parle enfin par la bouche de ſon propre Fils, l'image de ſa gloire & de ſa propre ſubſtance : *Noviſſime loquutus eſt nobis in Filio.* 5°. La divinité de cette parole eſt atteſtée & déclarée par des prodiges dont Dieu ſeul peut être l'auteur. *Conteſtante Deo ſignis & portentis.*

Par cette explication on voit combien eſt abſurde & extravagant le ſentiment du Déiſte Genevois, qui met les rêveries de Mahomet au rang des révélations, & qui les fait aller hardiment de pair avec la révélation Juive & la révélation Chrétienne. Car, quelles preuves nous fournira-t-il que Mahomet ait été un homme divinement inſpiré ? Quelles ſont les Prophéties qui l'ont annoncé ? Quels miracles a-t-il fait pour atteſter l'autorité & la vérité de ſa doctrine ?

Enfin, pour ne rien omettre de ce qui eſt néceſſaire à l'éclairciſſement de l'idée de la révélation, nous ajouterons que la fin de la révélation, eſt de nous faire connoître des vérités que la raiſon n'auroit pas pû découvrir par elle-même, ou de nous faire connoître plus parfaitement & plus ſûrement des vérités dont la raiſon n'avoit que des notions & des connoiſſances bien imparfaites & bien légéres, en comparaiſon de celles que la révélation nous en a données. Telle eſt l'idée qu'on doit avoir de la révélation.

ARTICLE SECOND.

De la néceſſité d'une Révélation.

La fin pour laquelle la révélation a été donnée aux hommes, ç'a été de leur faire connoître plus parfaitement Dieu leur Créateur, leurs devoirs, leur deſtinée éternelle, leur plus grand intérêt. La raiſon ſeule ſuffiſoit-elle pour donner ces connoiſſances intéreſſantes, ou étoit-elle inſuffiſante pour cela ? C'eſt ce que nous allons décider, non par des raiſonnemens où l'on puiſſe craindre la ſurpriſe & dont on puiſſe ſe défier, mais par des Faits qu'il ſoit impoſſible de conteſter.

Premier Fait : Les hommes ont été pendant une longue ſuite de ſiécles dans les plus épaiſſes ténébres ſur les vérités les plus néceſſaires & les plus eſſentielles.

Second Fait : Ils ſe ſont abandonnés aux déréglemens les plus honteux & les plus condamnés par la raiſon.

Troiſième Fait : Les lumières des Sages n'ont pas été ſuffiſantes pour éclairer le genre humain, ni leurs efforts pour en arrêter les déréglemens.

Quatrième Fait : Ce n'eſt que par la révélation que les ténébres ont été diſſipées, & que les déréglemens ont été arrêtés.

Si nous venons à bout de démontrer ces quatre ſortes de Faits, nous aurons par-là même démontré de la manière la plus évidente, la néceſſité d'une révélation. Reprenons maintenant en détail la preuve de chacun de ces Faits.

PREMIER FAIT.

Les hommes ont été enveloppés, pendant une longue suite de siécles, dans les plus épaisses ténébres sur les vérités les plus essentielles & les plus néceſſaires.

Interrogeons-nous nous mêmes. Qu'y a-t-il de plus intéreſſant pour l'homme que de ſavoir d'où il vient, ce qu'il eſt, ce qu'il doit devenir? Qu'y a-t-il de plus eſſentiel & de plus néceſſaire pour lui, que de connoître ſon Auteur, ſe connoître lui-même, connoître ſon éternelle & immortelle deſtination? C'eſt la connoiſſance de ces grands objets qui eſt le principe néceſſaire de tous les devoirs, de toutes les vertus, de tout ce qui peut intéreſſer & doit intéreſſer le genre humain; c'eſt en un mot, le principe néceſſaire de l'unique & véritable ſageſſe. Il n'eſt pas à craindre qu'aucun Philoſophe oſe conteſter cette aſſertion.

Or, c'eſt ſur la connoiſſance de ces grands objets que le genre humain a été plongé dans les plus épaiſſes ténébres, avant d'avoir été éclairé par la révélation. Pour nous en convaincre, rappellons ce qu'étoit alors l'Univers; examinons de quelle manière on penſoit alors dans l'Univers.

Et d'abord, quelle idée les hommes avoient-ils de la Divinité? Toute la Terre couverte d'Idoles nous apprend aſſez ce qu'en penſoient tous les peuples, Grecs, Romains ou barbares. Une multitude innombrable d'hommes, de femmes & d'enfans, les uns vindicatifs & ſanguinaires, les autres jaloux, coleres, trompeurs, & tous impudiques, ou adulteres, ou inceſtueux, ou quelque choſe de plus

encore ; tels étoient les Dieux que cet aveugle Univers adoroit, & devant lesquels il se prosternoit. Tel étoit l'avilissement des idées qu'on s'étoit fait de la Divinité.

On dira peut-être qu'apparemment les Philosophes, les Sages, les Savans, ne pensoient pas aussi grossièrement de la Divinité que le peuple. Mais tous les monumens nous apprennent le contraire. Ils nous apprennent que tous ces prétendus Sages, pour le culte, étoient aussi peuple que le peuple même ; qu'ils adoroient comme lui, l'inceste, l'adultere, la vengeance, & tous les autres vices le plus infâmes dès qu'ils étoient divinisés, & que pour la manière particulière de penser, ils ne valoient gueres mieux que le peuple, les uns donnant dans l'incrédulité, les autres dans toutes sortes d'absurdités, comme on peut le voir par les Ouvrages de Plutarque.

Plutar. de Plac. Phil. 18.

Mais rien n'approche de l'énergie avec laquelle S. Paul s'exprime sur le même sujet. » Ces Philosophes, dit-il, se sont perdus dans » leurs rêveries, leur ame insensée a été en- » veloppée de ténébres, & en vantant leur » sagesse ils n'ont montré que leur extrava- » gance & leur folie ». *Evanuerunt in cogitationibus suis, & obscuratum est insipiens cor eorum, dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt.*

Rom. 1.

Pour ce qui est de l'origine de l'homme, de ses rapports avec Dieu, de sa destinée éternelle & immortelle, l'ignorance, les erreurs, les absurdités n'ont pas été moins grossières sur tous ces points, qu'elles l'étoient sur la Divinité.

Le peuple stupide, qui ne connoissoit que ses Dieux mâles & femelles, lesquels se jalousoient, se battoient, se querelloient, & faisoient entr'eux assez mauvais ménage ; le peu-

ple ſtupide, ne ſavoit gueres comment l'homme étoit venu ſur la terre. Le dogme de l'immortalité de l'ame, dont il entendoit quelquefois parler, & que l'homme réfléchit connoît ſi bien, ne faiſoit gueres d'impreſſion ſur lui; Eaque, Minos & Rhadamante ne l'épouvantoient pas beaucoup. On ne lui avoit point donné cette ſublime leçon, que l'*homme étoit ſorti des mains de Dieu, qu'il avoit été créé à l'image & à la reſſemblance de Dieu, que le corps retourneroit dans la terre d'où il a été tiré, & l'ame à Dieu qui l'a créée, & qu'alors il ſeroit jugé par ſon Créateur, ſur tout le bien & le mal qu'il auroit fait.* Ces importantes vérités lui étoient abſolument inconnues. Ce qu'un reſte de tradition primitive en avoit laiſſé étoit ſi foible, qu'il ne faiſoit pas ſur les eſprits la plus légére impreſſion. Gen. 1. Eccl. 12.

Mais les Savans eux-mêmes, les Philoſophes, & ceux qu'on nous vante aujourd'hui comme des Sages, étoient-ils plus éclairés? Non certainement; & toute la différence qu'il y avoit entr'eux & le peuple, c'eſt qu'ils étoient plus préſomptueux, & débitoient encore plus d'abſurdités. La magnifique idée d'un Dieu Créateur leur a été abſolument inconnue. Les uns, au témoignage de Diodore de Sicile, croyoient que le monde étoit éternel, & que le genre humain étoit de toute éternité, comme le monde. Les autres prétendoient que des parties ſéminales répandues dans tout le cahos, s'étant dégagées par l'action de la chaleur, des parties groſſiéres & humides dont elles étoient enveloppées, avoient donné occaſion à la formation de l'homme & de tous les animaux. Voilà ce que Diodore dit avoir appris des Sages Egyptiens. Diod. Sic. l. 1.

Le vieux Sanchoniaton débita chez les Phé-

Apud Euſeb. Præp. Ev. l. 1. c. 10. niciens des abſurdités d'une autre eſpèce. Le limon, ſelon lui, contenoit des animaux ſans ſentimens, leſquels en formerent d'autres qui avoient ſentiment & intelligence; il dit que les mâles & les femelles, épouvantés par des tonnerres, ſe mirent en mouvement; que Colpia, c'eſt-à-dire, le vent, & Baau, que les Grecs appellent la Nuit, donnerent naiſſance à deux mortels, dont l'un fut appellé Premier-né, & l'autre Siecle, & que c'eſt de-là qu'eſt venu tout le genre humain.

La Coſmogonie des Grecs valoit-elle mieux que celle des Egyptiens & des Phéniciens? Qu'on parcoure le premier Livre de Plutarque ſur les ſentimens des Philoſophes, on y trouvera beaucoup, ou d'abſurdités qui révoltent la raiſon, ou de ſottiſes qui font pitié; & l'on n'y verra jamais nul rapport de l'homme avec Dieu; nulle de ces notions qui élevent l'ame & l'attachent à Dieu; nul de ces grands principes capables d'éloigner efficacement l'ame du crime, ou de lui inſpirer un reſpect véritable & un amour généreux pour les vertus.

On ne prétend pas dire par-là qu'il n'y *ait* eu nulles vertus parmi les Payens. Ils connoiſſoient les vertus ſociales; la raiſon n'étoit pas entièrement éteinte parmi eux; ils nous ont laiſſé ſur cela, des maximes & des regles dignes de tout notre reſpect. J'ajouterai même que depuis dix-huit ſiécles il ne s'eſt pas fait ſur les vertus ſociales un Ouvrage auſſi parfait & auſſi beau que celui que Ciceron donna ſur les *Offices* ou ſur *les Devoirs*, quarante ou cinquante ans avant la Naiſſance de Jeſus-Chriſt. Mais les vertus qui exprimeroient les rapports de l'homme avec Dieu, de la créature avec le Créateur, les

grands principes qui éclaireroient l'ame ſur ces devoirs ſi eſſentiels, qui inſpireroient l'amour de ces hautes vertus, & échaufferoient l'ame à les pratiquer; tout cela ſemble lui avoir été inconnu; & il n'en eſt pas plus parlé dans ces écrits, que dans ceux de nos Philoſophes modernes.

Nous ne parlerons pas ici de tous ces extravagans, abſurdes & horribles ſyſtêmes des Philoſophes ſur le ſouverain bien, ſur la métempſycoſe, ſur l'état de l'ame après ſa mort, ſur l'ame univerſelle du monde, ſur le matérialiſme, &c. C'étoit une multitude d'horreurs & d'abſurdités, par leſquelles l'aveugle genre humain étoit entraîné, ſans être ferme ſur aucun point, ſans ſavoir à quoi s'en tenir, ſans être convaincu ni perſuadé de rien de tout ce qu'il entendoit, liſoit, ou imaginoit; paſſant d'un ſyſtême à un autre, d'une incertitude à une autre incertitude; toujous dans les ténébres, toujours aveugle, toujours curieux & impatient, & toujours malheureux.

Qu'on parcoure les Ouvrages Philoſophiques de Ciceron, ceux de Plutarque, de Clément d'Alexandrie, d'Euſebe de Céſarée, on aura les preuves démonſtratives de tout ce que nous avons expoſé; & par conſéquent, la preuve démonſtrative de l'ignorance où étoit le genre humain ſur les vérités les plus eſſentielles & les plus néceſſaires; & du beſoin qu'il avoit d'être éclairé des lumières de la révélation.

SECOND FAIT.

Les Hommes abandonnés aux déréglemens les plus honteux & les plus contraires à la raison.

Eneid. l. 1. *Non mihi, si linguæ centum sint, oraque centum Ferrea vox, omnes scelerum comprendere formas, Possim.*

Ainsi s'exprimoit Virgile, en parlant des criminels enfermés dans les enfers. Ces expressions sont encore trop foibles pour exprimer les affreux déréglemens auxquels s'abandonnerent les hommes, avant qu'ils fussent éclairés des lumières de la révélation.

D'abord l'impudicité la plus révoltante régnoit dans toute l'étendue de l'Univers. On est effrayé quand on lit ce que les Auteurs anciens nous ont laissé sur ce sujet; & voici ce qu'ils nous apprennent. C'est que 1°. l'impudicité étoit autorisée par l'exemple des Dieux qu'on adoroit, & qui étoient tous impudiques, ou adulteres, ou incestueux, ou plus infâmes encore. 2°. Elle étoit consacrée par la Religion; car dans tout l'Orient, la Grece, & ensuite dans presque tout l'Empire, les fêtes de Venus étoient célébrées par des prostitutions publiques, on élevoit des Temples à l'honneur de Venus la prostituée, & on ne pourroit pas présenter le développement des affreux mystères de Bacchus, de Venus, de Cérès, sans faire frémir la pudeur. 3°. Le libertinage des jeunes gens n'étoit défendu par aucune loi, ni civile, ni religieuse, il étoit même regardé comme une chose fort indifférente. 4°. Les débauches qui outragent la nature devinrent si communes & si générales, que Seneque nous apprend qu'on tenoit à

Rome des ſerrails de ces infortunées victimes de la brutalité ; que l'Empereur Alexandre Severe, qui avoit en horreur ce genre de débauche, penſa à l'arrêter, mais qu'il n'oſa l'entreprendre, de peur de donner lieu à des maux encore plus grands ; que l'Empereur Adrien alla juſqu'à faire mettre au rang des Dieux, un de ceux qui lui ſervoient pour ces infâmes plaiſirs. On ne finiroit point ſi l'on vouloit rapporter tout ce que les Ecrivains nous ont appris de l'excès de ces déſordres monſtrueux. On en trouvera une partie dans les tableaux des mœurs Payennes, à la fin de l'article *Chriſtianiſme*.

Un autre déſordre que la raiſon ne peut pas plus juſtifier, & qui avoit paſſé en coutume & en loi, c'étoit l'injuſtice & la cruauté dont les créanciers uſoient envers leurs débiteurs, & le criant excès des uſures. Chez les Payens, on exigeoit quelquefois le vingt, le trente, le cinquante pour cent ; on étoit autoriſé à faire ſaiſir & à vendre comme des eſclaves, les débiteurs inſolvables ; les loix les plus douces permettoient d'exiger au moins le douze pour cent pour argent prêté ; & pour les choſes de conſommation, il falloit au bout d'un an, donner un ſurplus de moitié, avec une quantité égale à celle qu'on avoit reçue. On peut voir le détail de ces uſages & de ces loix dans le Traité du Marquis Maffei ſur l'emploi de l'argent, *del impiego del danaro*. Voilà des injuſtices évidentes, contre leſquelles une droite raiſon ſera toujours révoltée, & que la ſageſſe & les loix humaines n'avoient cependant point ceſſé d'appuyer & d'autoriſer.

La raiſon n'eſt pas moins révoltée, & ne reclame pas moins fortement contre les bar-

bares ſpectacles des combats des gladiateurs. Il falloit, pour amuſer les Payens dans leurs Cirques & leurs amphithéâtres, faire paroître devant eux des Régimens de gladiateurs, qui combattiſſent tout nuds, qui s'égorgeaſſent avec art, qui employaſſent diverſes ſortes d'armes pour rendre l'amuſement plus varié. Souvent on nourriſſoit avec plus de ſoin & de délicateſſe ces infortunés combattans, afin que le ſang, coulant plus lentement, prolongeât pour le ſpectateur le barbare plaiſir de les voir plus long-tems palpiter & plus lentement expirer. Pour outrager en même-tems la pudeur & l'humanité, on voulut avoir auſſi des gladiatrices. Mais finiſſons ſur ces horreurs. En voilà ſuffiſamment pour prouver juſqu'où alloient les déſordres du genre humain, & le beſoin qu'il avoit d'une autorité divine pour arrêter de ſi monſtrueux déréglemens.

TROISIEME FAIT.

Les lumières des Sages n'ont pas été ſuffiſantes pour diſſiper les ténébres du genre humain, ni leurs efforts pour en arrêter les déréglemens.

De quoi ont ſervi les Philoſophes dans ce
1.Cor.1. monde, demande le Docteur des Nations; de quoi ont ſervi tous ces Raiſonneurs, tous ces Faiſeurs de ſyſtêmes? *Ubi ſapiens, ubi ſcriba, ubi conquiſitor hujus ſæculi?* Ont-ils éclairé le genre humain, l'ont-ils rendu meilleur? Ils n'ont fait ni l'un ni l'autre; ce qui ſe démontre premièrement par le fait, & par les témoignages des Philoſophes eux-mêmes, anciens & modernes; ſecondement, par les raiſonnemens les plus clairs & les plus évidens.

Et d'abord, quelque naturelles que ſoient aux Philoſophes la préſomption, la vanité &

l'orgueil, l'inutilité de leurs leçons pour éclairer le monde ſur les vérités les plus eſſentielles & les plus néceſſaires, & pour le rendre meilleur, eſt plus que démontrée par ce ſeul fait; nous venons d'en donner les preuves dans les deux articles précédens. Les Philoſophes eux-mêmes, anciens & modernes, ſont forcés d'en convenir. On voit par tous les Ouvrages Philoſophiques de Ciceron, que les Philoſophes ſe contrediſoient, ſe combattoient perpétuellement, & diſoient perpétuellement le pour & le contre ſur les mêmes objets. Le premier & le quatrième Livre de Plutarque, ſur *les ſentimens des Philoſophes*, nous démontrent la même choſe. Mais perſonne ne nous fait mieux connoître le peu de cas qu'on faiſoit, & qu'on devoit faire des leçons des Philoſophes, que Lucien dans ſon Dialogue de Menippe & de Philonides.

Menippe dit d'abord que dans le deſir de s'inſtruire, de connoître la vertu & de découvrir la vérité, il a commencé par lire Homere & Héſiode, mais qu'il a eté bientôt indigné de toutes les impertinences qu'ils mettent ſur le compte de ces Dieux, deſquels ils font les premiers maîtres en tout genre de crimes & de débauches. « Je crus donc, continue Menippe, devoir m'adreſſer aux Phi- Luc. Necyom.
» loſophes; mais je tombai, comme on dit,
» de fiévre en chaud mal; car je trouvai par-
» mi eux tant d'ignorance & d'incertutitude
» ſur les vérités les plus néceſſaires, que les
» hommes les plus ſimples me paroiſſoient
» incomparablement plus ſages que tous eux.
» En effet, les uns me diſoient que je ne de-
» vois chercher que la volupté, & que c'é-
» toit-là le ſouverain bien; les autres, qu'il

» Ne falloit rien accorder au plaiſir, mais tr
» vailler, peiner, ſouffrir courageuſemen
» Ceux-ci vouloient que je ne regardaſſe qu'
» vec mépris l'or & l'argent, ceux-là me ſo
» tenoient que l'or & l'argent étoient de vé
» tables biens. C'étoit bien autre choſe, quan
» ils venoient à m'entretenir de l'Univers. J
» n'entendois parler alors que d'atomes, d
» vuide, de ſubſtances incorporelles, & au
» tres choſes inconcevables. Mais ce qui m
» choquoit le plus, & ce qui me paroiſſoit l
» plus abſurde, c'eſt que chacun d'eux ajuſto
» ſi bien ſes ſophiſmes, que l'un me ſoute
» nant qu'un objet étoit froid, & l'autre, que
» ce même objet-là étoit chaud, je ne ſavois
» ni qu'en penſer, ni que leur dire. Enfin ce
» qui me révoltoit encore plus que tout le
» reſte, c'eſt la contradiction que je voyois
» entre leurs maximes & leur conduite. Tel
» déclamoit contre les richeſſes qui mettoit
» ſon argent à uſure, & ne faiſoit rien que
» par argent. Tel faiſoit profeſſion de mépri-
» ſer la gloire, qui recherchoit la gloire par-
» tout. Preſque tous crioient en public contre
» la volupté; & en ſecret, ils s'y livroient
» autant qu'il leur étoit poſſible». C'eſt ainſi que Lucien peint la ſageſſe, la ſcience & les mœurs des Philoſophes, & l'on voit par ce tableau que les Philoſophes ont toujours été les mêmes.

Un autre Ecrivain du même ſiécle, nommé Hermias, auſſi ingénieux, mais plus décent que Lucien, peint encore mieux la fauſſe ſageſſe & la ſotte vanité des Philoſophes, dans ſon Ouvrage qui a pour titre, *les Philoſophes raillés*. Mais cette pièce eſt trop longue pour être toute rapportée; & trop ſerrée pour qu'on en puiſſe rien retrancher. Nous ne pouvons

vons pas cependant nous empêcher de préſenter ce qu'il dit des lumières que nous fourniſſent les Philoſophes ſur la nature de l'ame. Je leur demande, dit-il, ce que c'eſt que l'ame. » Et Démocrite me dit que c'eſt une nature de feu; les Stoïciens, une ſubſtance aërienne; » Héraclite, une motion; Pythagore, un nombre qui à la force de mouvoir; Hippon, une » eau ſéminale; Dinarque, une harmonie; » Critias, du ſang; les autres, une vapeur qui » vient des aſtres, un élément des élémens, » &c. Chacun d'eux a ſon jargon, aucun d'eux » n'a la vérité. » Hermiæ irriſio Phil.

» Mais enſuite que doit devenir cette ame? » Les uns la font immortelle, les autres mortelle; ceux-ci la font ſurvivre quelque tems, » ceux-là la font réſoudre en atomes. Quelques-uns l'envoient loger dans les corps des » bêtes, quelques autres la font paſſer ſucceſſivement dans trois corps différens; & quelques autres encore, la font durer & rouler » pendant trois mille ans. Ainſi tantôt je ſuis » immortel, & me voilà bien aiſe; tantôt mortel, & je m'en afflige; tantôt atome, eau, » air, feu; enſuite je ne ſuis plus rien de tout » cela; mais je deviens poiſſon, reptile, bête » fauve, quadrupede; & quand je vois des » hommes, je ne ſais ſi je les dois appeller » hommes, ou loups, ou chiens, ou bœufs, » ou ſerpens, ou oiſeaux, ou chimeres, ou.... » Enfin Empedocles, brochant ſur le tout, me » fait arbriſſeau. Voilà ce que m'apprennent » ces Philoſophes, ces grands Orcles de la » ſageſſe. »

Nos Philoſophes modernes penſent ſur le même ſujet, comme ont penſé Cicéron, Plutarque, Lucien, Hermias & les autres. » Je » conſultai les Philoſophes, dit Jean-Jacques

Emile, t. 3. p. 25. » Rouſſeau, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverſes opinions; je les trouvai » tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même » dans leur ſepticiſme prétendu, n'ignorant » rien, ne prouvant rien, ſe moquant les uns » des autres; & ce point commun à tous, me » parut le ſeul ſur lequel ils ont tous raiſon. » Triomphant quand ils attaquent, ils ſont » ſans vigueur en ſe défendant. Si vous peſez » les raiſons, ils n'en ont que pour détruire; » ſi vous comptez les voix, chacun eſt réduit » à la ſienne; ils ne s'accordent que pour diſ- » puter, &c. Sous le hautain prétexte qu'eux Ibid. p. 181. » ſeuls ſont éclairés, vrais, de bonne-foi, ils » nous ſoumettent impérieuſement à leurs dé- » ciſions tranchantes, & prétendent nous don- » ner pour les vrais principes des choſes, les » inintelligibles ſyſtêmes qu'ils ont bâtis dans » leur imagination. Du reſte, renverſant, dé- » truiſant, foulant aux pieds tout ce que les » hommes reſpectent, ils ôtent aux affligés la » dernière conſolation de leur miſère; aux » puiſſans & aux plus riches, le ſeul frein de » leurs paſſions; ils arrachent du fond des » cœurs les remords du crime, l'eſpoir de la » vertu, & ſe vantent encore d'être les bien- » faiteurs du genre humain. Jamais, diſent-ils, la » vérité n'eſt nuiſible aux hommes: Je le crois » comme eux, & c'eſt à mon avis une grande » preuve que ce qu'ils enſeignent n'eſt pas la » vérité. »

L'inépuiſable faiſeur de brochures contre la Religion, ou plutôt ce rediſeur infatigable des mêmes impiétés, avoue en pluſieurs endroits de ſon Dictionnaire Philoſophique, que les différentes ſectes des Philoſophes n'ont engendré que des erreurs & des déréglemens. Nous n'en citerons que ce trait. » Chez les Gentils,

» plusieurs sectes n'avoient aucun frein ; les sceptiques doutoient de tout ; les Académiciens suspendoient leur jugement sur tout ; les Epicuriens étoient persuadés que la Divinité ne pouvoit se mêler des affaires des hommes, & dans le fond, ils n'admettoient aucune divinité. Ils étoient convaincus que l'ame n'est point une substance, mais une faculté qui périt avec le corps. » Dictionn. Philos. article Athée.

Que le sage lecteur dise maintenant avec sincerité ce qu'il a dans l'ame ; croira-t-il que des hommes tels que nous venons de les peindre, ou pour mieux dire, tels qu'ils viennent de se peindre les uns les autres, aient été propres à éclairer, instruire & réformer le genre humain ? mais nous n'avons pas tout dit encore. Voici ce qui doit arracher l'aveu à ceux qui seroient les plus opiniâtrés à nier la nécessité d'une révélation.

Quand nous supposerions même que l'ont pût trouver parmi les Philosophes, les Législateurs & les prétendus Sages, les lumières les plus sûres pour parvenir à la connoissance de la vérité, & les leçons les plus pures pour régler les mœurs, nous ferions une supposition très-vaine, & dont la fausseté est bien évidemment démontrée par le fait. Néanmoins, quand on trouveroit parmi eux ces lumières & ces regles sûres, nous n'en serions pas pour cela plus avancés. Nous pourrions toujours dire avec Rousseau : *Philosophe, tes loix morales sont fort belles, mais montre m'en de grace, la sanction. Cesse un moment de battre la campagne, & dis moi nettement ce que tu mets à la place des châtimens de l'autre vie.* Emile ; t. 3. p. 187.

En effet, quelle autorité aura ce Philosophe pour obliger les hommes à écouter ses leçons & à s'y soumettre ? Quel moyen employera-

t-il pour réprimer des passions ardentes & impétueuses, pour les arrêter, pour faire qu'elles ne marchent & n'agissent plus que sous la direction de la raison ? Quel cas feront de ses belles maximes, les concussionnaires, les débauchés, les hommes puissans, mais violens, injustes, ambitieux, & qui, assurés de l'impunité, ne connoissent d'autres loix que la force, ni d'autres regles que les grandes passions ? Que feront les Platon, les Seneque, les Epictete, auprès des Denis, des Tibere, des Caligula, des Néron ?

Mais puisque ces Sages & ces Philosophes nous manquent, & qu'ils ne nous suffisent pas dans le besoin, cherchons donc ailleurs ce qu'il falloit, & ce qui étoit absolument nécessaire pour éclairer & réformer le genre humain.

Pour éclairer les hommes, il falloit un flambeau qui leur présentât d'abord les vérités les plus essentielles, & où ils ont le plus grand intérêt ; qui les delivrât de l'incertitude, & des craintes de l'égarement ; qui les fixât au milieu des variations perpétuelles de la raison humaine ; qui leur fît connoître plus clairement ce qui est véritablement vertu & ce qui est véritablement vice ; ce qui est de lui-même juste, honnête & licite, & ce qui est de lui-même injuste, indécent & défendu. Or la philosophie a été bien insuffisante pour cela, comme il est démontré par les variations, les égaremens, les oppositions, les contrariétés des Philosophes. Il falloit des lumières bien supérieures aux leurs. Il étoit donc nécessaire d'être éclairé & instruit par une révélation.

Pour réformer le genre humain, il falloit une autorité que tous les hommes fussent obligés de reconnoître, à laquelles les Puissances mêmes ne pussent pas se soustraire, que les plus

grandes passions fussent forcées de respecter, ou au moins de redouter. Il falloit une sanction qui eût son effet nécessaire, ou par la réformation volontaire & libre dans la vie présente, ou par un jugement, & les suites d'un jugement dans la vie future. Cette attente étoit déja assez gravée dans l'ame. La raison la rappelloit sans cesse. Mais les passions étouffoient la voix de la raison; elles la rendoient inutile. Il falloit donc une voix & une autorité plus forte; il falloit par conséquent celle de la révélation, qui pouvoit seule suppléer à l'insuffisance & à la foiblesse de la raison.

QUATRIEME FAIT.

Ce n'est que par la Révélation Chrétienne que les ténébres ont été dissipées, & que les déréglemens ont été arrêtés.

Plaçons-nous à Rome au siécle d'Auguste, c'est-à-dire, vers le tems de la Naissance de Jesus-Christ, & de-là jettons un regard sur toute l'étendue de la terre. Depuis les lieux qui voyent naître la lumière, jusqu'à ceux où elle expire; depuis les climats brûlans de l'Afrique, jusqu'aux régions glacées de la Sarmatie, chez tous les peuples, policés ou barbares, réunis en société dans les villes, ou vivans en brutes dans les forêts, nous verrons une idolâtrie universelle qui se présente sous mille formes différentes, qui réunit les absurdités les plus ridicules & les plus extravagantes, qui donne dans les excès les plus honteux pour le genre humain. Nous verrons dans les mœurs des déréglemens aussi universels; nous verrons des abominations qui font frémir; des outrages à la pudeur qui révoltent; des traits de cruauté & de barbarie dans des sacrifices reli-

gieux qui effrayent. Nous verrons enſuite les Etats & les Empires chancelans, ébranlés par des ſecouſſes & des ſéditions preſque continuelles; les Sceptres, les Trônes, les Diadêmes, preſque toujours enſanglantés; les fréquentes guerres civiles laiſſer à peine à l'Univers le tems de reſpirer. Voilà ce que nous préſentent les faſtes de Rome Payenne, & de l'Univers Payen.

C'eſt dans le tems où ces déſordres & ces déréglemens ſont portés aux plus grands excès que Jeſus-Chriſt paroît dans le monde, & que ſa doctrine commence à s'y répandre; & cette doctrine eſt comme une brillante aurore qui chaſſe devant elle les ténébres. Les yeux ſont ouverts aux hommes; ils voyent la lumière; ils ſont ſurpris de l'aveuglement où ils ont été, & des déréglemens où ils ont donné. Les ridicules Divinités du Paganiſme tombent peu-à-peu dans un ſouverain mépris; les abominables myſtères payens n'inſpirent plus que de l'horreur; l'Univers connoît enfin un Dieu Créateur, un Dieu unique, un Dieu très-Saint, un Dieu rénumerateur magnifique de la vertu, & vengeur ſévere du crime; un Dieu qui aime l'homme comme ſa créature, qui l'adopte comme ſon enfant, mais qui veut que cet enfant ſe rende digne par ſes vertus de ſon origine céleſte, & de la fin à laquelle il eſt deſtiné.

Ces ſublimes idées de la Divinité, répandues parmi les hommes, entraînent le changement & la réforme la plus frappante dans les mœurs. Les infâmes & ſcandaleuſes repréſentations dans les jeux du Cirque ſont proſcrites, les poſtitutions publiques & religieuſes ſont abolies, les barbares combats des Gladiateurs ſont ſupprimés; on ne va plus chercher à l'amphithéatre le plaiſir inhumain de voir

des hommes s'entr'égorger les uns les autres avec art, ou cruellement déchirés & dévorés par des bêtes féroces. L'eſclavage n'eſt plus regardé que comme une atteinte injuſte aux droits de la nature & à l'humanité. Les criantes uſures qui avoient mis pluſieurs fois Rome à deux doigts de ſa ruine, ſont condamnées. Les loix & la Religion chez les Payens, autoriſoient tous ces excès; la révélation les proſcrit, les fait diſparoître, & ne leur laiſſe plus que la honte & l'horreur qui leur eſt dûe.

L'infame apoſtat Julien, la chere idole de Voltaire, fit bien tous ſes efforts pour reſſuſciter ces abominations. Mais le Dieu du Ciel confondit l'Apoſtat & ſes projets inſenſés.

Les paſſions brutales regrettent encore cette affreuſe licence de l'ancien Paganiſme. Mais ſi elles veulent en goûter, il faut qu'elles cherchent les ténébres. Malgré les efforts & les vœux des libertins & des Philoſophes, la honte y eſt attachée, & ſi les loix n'en répriment pas toujours avec vigueur les excès, elles en arrêtent au moins le torrent, l'empêchent de groſſir, & ne leur laiſſent pas prendre l'autorité & l'empire que leur donneroit une impunité générale, & une trop éclatante publicité.

Mais ce n'eſt pas ſeulement en diſſipant les ténébres & en reformant les déréglemens, que la révélation a fait le bien véritable du genre humain. Elle l'a fait également en perfectionnant la ſociété.

C'eſt une choſe atteſtée par tous les monumens & les faſtes de l'Univers, que depuis l'établiſſement du Chriſtianiſme, les Etats & les Royaumes ont pris une conſiſtence beaucoup plus aſſurée; que les ſecouſſes, rébellions & ſéditions, ont été beaucoup plus ra-

res; que les attentats sur la personne des Souverains, ont été incomparablement moins fréquens; que les Princes ont été généralement plus équitables envers les sujets; les gouvernemens plus modérés & plus doux; les peuples plus tranquilles & plus fidéles.

Qu'on réunisse maintenant ces quatre vérités que nous avons présentées dans le plus grand jour, & démontrées avec la dernière évidence. 1°. Des ténébres épaisses où étoit le genre humain sur les vérités les plus essentielles & les plus nécessaires. 2°. Des honteux déréglemens qui avoient passé en mœurs, en coutume, en loix, & même en exercices de Religion. 3°. De l'insuffisance de la philosophie pour dissiper ces ténébres & arrêter ces déréglemens. 4°. Des succès admirables de la révélation pour éclairer & réformer l'Univers sur tous ces points. Alors nous demanderons hardiment à tout homme capable de penser & de juger, si l'on peut desirer une preuve plus forte du besoin qu'avoit le genre humain d'une révélation. Mais le genre humain l'a-t-il reçue cette révélation, & qu'elles preuves pourroit-on en fournir? C'est ce que nous allons examiner dans l'article suivant.

ARTICLE TROISIEME.

De la réalité, existence & certitude d'une Révélation.

Il falloit donc que Dieu parlât aux hommes; nous venons de le démontrer, & il leur a réellement parlé; c'est ce que nous allons démontrer de même. Pour mettre cette seconde vérité dans son plus beau jour, nous rappellerons d'abord les sublimes idées du Docteur des Nations, & nous y trouverons l'ordre & le détail des preuves les plus démonstratives.

Dieu parla souvent autrefois à nos Peres par l'organe de ses Prophêtes, il nous a parlé tout nouvellement en ces derniers jours par son propre Fils, & il a fait reconnoître la Divinité de ses oracles par les miracles, les prodiges, la distribution des dons du Saint-Esprit. Hæbr. 1. Ibid. 2.

Pour développer ce texte, nous mettons d'abord pour premier principe, qu'il n'y a que les lumières infinies & infaillibles de Dieu, qui puissent pénétrer dans les profondeurs obscures de l'avenir, & annoncer infailliblement & clairement ce qui dépend des causes libres, & qui cependant ne doit arriver qu'après bien des siécles.

Nous mettons pour second principe, qu'il n'y a que l'Auteur de la nature qui puisse commander à la nature même, ou arrêter, ou en suspendre les loix à son gré, & opérer de vrais miracles.

Nous mettons pour troisième principe, qu'il n'y a que Dieu à qui on puisse rapporter & attribuer les succès d'une entreprise, lorsque cette entreprise, annoncée de Dieu même, renferme d'une part des difficultés naturellement & moralement insurmontables, & que de l'autre on n'emploie que des moyens naturellement & moralement incapables de la faire réussir.

Si nous prouvons donc que ce qui fait l'objet de la révélation chrétienne, est appuyé sur les Prophéties les plus frappantes, attesté par les Miracles les plus inconteſtables, & établi par des succès évidemment surnaturels, dès-lors nous aurons prouvé avec la dernière évidence, que Dieu a réellement parlé aux hommes, & qu'il y a une véritable révélation.

Reprenons ces trois genres de preuves.

1re. PREUVE DE LA RÉVÉLATION.

LES PROPHÉTIES.

La révélation eſt contenue dans les Livres de l'Ancien & du Nouveau Teſtament. Or, ces Livres ſont remplis des Prophéties les plus frappantes. Il faut donc néceſſairement qu'ils aient été inſpirés de Dieu; & tout ce qu'ils renferment & annoncent, doit donc être néceſſairement regardé comme des oracles émanés de Dieu. Nous allons en fournir quelques exemples, qui ont rapport à la vie de Jeſus-Chriſt, & aux révolutions des anciennes monarchies.

Quel autre qu'un Dieu auroit pû, dix, douze, quinze, & vingt ſiécles à l'avance, nous annoncer infailliblement toutes les circonſtances de la vie du Meſſie, le tems & le lieu de ſa naiſſance, ſon caractère, ſes vertus, ſes miracles, ſa mort, ſa réſurrection, ſes victoires, ſes conquêtes, ſes ſuccès par l'établiſſement de ſa Religion, le renverſement des temples des faux Dieux, & l'extinction entière de l'Idolâtrie? Or, tout cela a été annoncé par les Prophêtes, & eſt conſigné dans les Livres ſaints.

Comment David, mille ans auparavant ſe trouve-t-il déja ſur le Calvaire, pour nous peindre les ſouffrances de Jeſus-Chriſt, les outrages qu'il reçoit, les railleries qu'il eſſuye, les blaſphêmes qu'il entend; comment nous le repréſente-t-il déja, les pieds & les mains percés, le corps étendu avec violence ſur la Croix, dévoré par la ſoif, abreuvé de fiel & de vinaigre, ſes habits tirés au ſort? Comment nous dit-il déja ce que les Apôtres & les Diſciples virent & raconterent dix ſié-

cles aprés la mort de David ? C'eſt-là cependant ce qui eſt rapporté avec preſque autant de détail dans le Pſeaume vingt-unième, que dans l'Hiſtoire Evangélique.

Comment le même David annonce-t-il dans le Pſeaume quinzième, la gloire de la Reſurrection de Jeſus-Chriſt ; dans le deuxième, les impuiſſantes fureurs des grands contre lui, ſa ſortie victorieuſe du tombeau, la punition éclatante de la nation Juive ; dans le ſoixante-onzième, ſon régne dans toute l'étendue de la terre, & l'empreſſement des Nations à venir lui rendre leurs hommages ? Qui eſt-ce qui avoit fait ainſi avancer de mille ans l'avenir, pour le mettre ſi clairement ſous les yeux de ce Prophête ?

Comment Daniel, près de cinq cens ans auparavant, a-t-il ſi bien connu & annoncé les grands événemens qui devoient remplir une petite période de quarante années ; ſa mort de Jeſus-Chriſt, la réprobation du peuple Juif, la ruine de Jéruſalem & du Temple, la déſolation de toute la Judée, & l'irrévocable diſperſion de toute la Nation ? C'eſt ce que Daniel nous repréſente cependant en deux ou trois verſets, avec la même clarté que le feroit un Hiſtorien ; *Poſt hebdomades ſexaginta duas occidetur Chriſtus, & non erit populus ejus qui eum negaturus eſt, & civitatem & ſanctuarium diſſipabit populus cum duce venturo, & finis ejus vaſtitas, & uſque ad conſummationem perſeverabit deſolatio.* Tous ces événemens annoncés par Daniel, ſont arrivés dans les tems marqués ; & ils ont été rapportés par Joſeph, par Tacite, par Suétone, & par tous ceux qui ont écrit l'Hiſtoire de ce ſiécle. Tous confirment donc l'eſprit prophétique des Livres ſaints. Dan.

Nous ne citons pas quantité d'autres Pro-

phéties qui regardent Jesus-Christ, parce qu'il en est assez parlé dans les articles *Christianisme*, *Prophéties*, *Ecritures*, auxquels on peut recourir, si on desire un plus grand détail de preuves & de démonstrations.

Venons maitenant à un autre genre d'événemens contenus dans les Livres saints, prédits avec la même clarté, & qui montrent dans la prédiction la même infaillibilité. Ce sont les révolutions de ces fameuses & anciennes monarchies, qui se sont successivement élevées, & successivement écrasées & dévorées les unes les autres; de celles des Assyriens, des Babiloniens, des Perses, des Grecs, & enfin des Romains, lesquels après avoir tout englouti, succombent eux-mêmes, accablés par leur propre grandeur. L'Eternel, qui ne connoît point de succession, à qui tout est présent, les voit, ces révolutions, les présente aux hommes inspirés, bien des siécles avant qu'elles arrivent. Nous en parlons avec un grand détail dans l'article *Ecriture*. Nous prions le Lecteur de les parcourir, & de faire ensuite avec nous les réflexions & observations suivantes.

Quel autre qu'un Dieu pouvoit, deux cens ans à l'avance, mettre dans la bouche d'Isaïe, le nom du destructeur de l'Empire Babylonien, le nom de Cyrus, dont la Nation ignorée alors dans presque toute l'Asie, sembloit n'être faite que pour la servitude & l'obéissance, & ne devoir jamais occasionner aucune révolution? Les Perses étoient dans la dépendance des Medes, les Medes eux-mêmes obéissoient aux Assyriens; la naissance de Cyrus étoit encore éloignée de deux cens ans; & dans ce tems-là même, Isaïe prononce déja cet oracle : *Ainsi parle le Seigneur à Cyrus, que* Is. 45. *j'ai pris par la main, pour le conduire moi-même,*

pour lui ſoumettre les Nations, & faire fuir devant lui les Princes & les Rois. Je marcherai devant toi, j'humilierai devant toi les têtes orgueilleuſes, je briſerai les portes d'airain avec leurs barres de fer. C'eſt moi qui ſuis le Seigneur, il n'y en a point d'autre que moi ; il n'y a point d'autre Dieu que moi ; c'eſt moi qui t'ai environné de puiſſance, & tu ne m'as pas connu.

Quel autre qu'un Dieu pouvoit annoncer, trois cens ans à l'avance, la deſtruction de l'Empire des Perſes par Alexandre ; l'annoncer avant même que cet Empire fût formé, avant qu'on ſût ſi les Perſes deviendroient jamais conquérans ? C'eſt ce qui eſt préſenté à Daniel ſous le régne du dernier Roi Aſſyrien, & ce qui lui eſt préſenté ſous l'image du combat qui ſe donne entre deux animaux courageux. L'un, c'eſt un Bélier, qui fait trembler l'Occident, le Nord & le Midi ; l'autre eſt un Bouc, qui vient comme un éclair del'Occident. Le Bélier eſt terraſſé, vaincu & tué. Le Bouc victorieux, régne en ſa place. « Ce » Bélier, eſt-il dit au Prophête, eſt le Roi » des Medes & des Perſes ; & ce Bouc vic- » torieux, c'eſt le Roi des Grecs. » *Aries quem vidiſti Rex Medorum eſt atque Perſarum. Porro hircus Rex Græcorum eſt.* Dan. 8. Ainſi ſont déſignés Darius & Alexandre.

Quel autre qu'un Dieu pouvoit annoncer, trois ſiécles avant l'événement, qu'Alexandre n'auroit point de ſucceſſeur, que ſon Empire ſeroit partagé en quatre Monarchies ; qu'un de ces Monarques perſécuteroit avec fureur le peuple Juif, & ſeroit enſuite miraculeuſement puni ? C'eſt ce que nous voyons cependant clairement dans les Prophéties de Daniel. » Après la mort d'Alexandre, quatre des prin- » cipaux de ſa Nation prendront le diadême,

» mais aucun n'égalera ſa puiſſance. Parmi c
» Princes, il y en aura un qui ſera remarqu
» ble par une orgueilleuſe impudence & u
» odieuſe duplicité. Le brigandage, la mor
» la déſolation, la ruſe, le carnage, l'impié
» marcheront ſur ſes pas. Il s'élevera con
» le Maître des Puiſſances. Mais enſuite il p
» rira miſérablement. „ Ainſi eſt déſigné l'i
Dan. 8. pie Antiochus. *Conſurget Rex impudens facie, intelligens propoſitiones, ſupra quam credi poteſt univerſa vaſtabit, & interficiet robuſtos & popul ſanctorum ſecundùm voluntatem ſuam, & dirigetu dolus in manu ejus, & in copiâ rerum omnium oc cidet plurimos, & contra principem principum con ſurget, & ſine manu conteretur.*

Je ſais bien que nos raiſonneurs diront qu tout cela ne ſe trouve que dans les Livres d la Bible; que l'on eſt intéreſſé à les défendre, accoutumé à les reſpecter, & que comme on ne ſe permet guères de les examiner, l'impreſſion que font les Prophéties, vient autant du préjugé que de ces Prophéties mêmes, ſuppoſé encore qu'elles ſoient bien authentiques & bien avérées.

A cette débile objection, nous ne répondrons que par ces trois mots.

Premièrement, nous avons, je ne dis pas prouvé, mais démontré l'authenticité & la divinité de nos Livres ſaints. C'eſt à ces preuves & à ces démonſtrations qu'il faudroit donner des reponſes claires, nettes & ſatisfaiſantes, pour que l'objection valût la peine d'être relevée. Nous les attendons toujours, ces réponſes, & il y a apparence que nous les attendrons long-tems.

Secondement, preſque tout ce qui eſt annoncé par les Prophêtes, eſt enſuite raconté & confirmé par les Auteurs profanes, qui

ont écrit les Hiſtoires des Royaumes & des Empires. Ainſi tout ce qui eſt annoncé dans Iſaïe de la gloire de Nabuchodonoſor & de ſes conquêtes prodigieuſes, eſt également raconté par l'Hiſtorien Chaldéen Béroſe, qui vivoit quelques ſiécles avant Jeſus-Chriſt. On en trouvera les preuves dans le premier Livre de Joſeph contre Apion. Tout ce qu'a annoncé Daniel ſur les révolutions des Empires des Perſes, des Grecs & des Romains, nous le trouvons également dans les Ecrivains qu'ont donné la Grece & l'Italie. Mais il eſt démontré par la Chronologie, que ces Prophêtes ont vécu long-tems avant ces grands événemens; il eſt démontré par toutes les Hiſtoires, que ces grands événemens ſont arrivés comme ils avoient été annoncés; il eſt donc démontré par-là même que les Prophêtes ont été inſpirés de Dieu.

Troiſiémement, deux peuples très-oppoſés de ſentiment ſur ce qui regarde la Religion, ſavoir, le peuple Juif & le peuple Chrétien, ſe réuniſſent à regarder ces Livres comme divins, & ces Prophéties comme des oracles inſpirés de Dieu. Tous les plus ſavans Rabbins, & cette multitude innombrable de grands hommes qu'a donné le Chriſtianiſme, ont toujours eu pour ces Livres une vénération infinie. Ainſi penſe le peuple Juif depuis trois mille ans; ainſi penſent toutes les Nations Chrétiennes depuis dix-ſept ſiécles. Qu'on mette donc en parallele l'autorité de quelques hommes voués à l'irréligion & au libertinage, qui ne ſavent que nier, & qui ſont très-intéreſſés à tout nier; qu'on mette en parallele leur autorité avec celle de tant de ſiécles, de tant de grands & de ſavans hommes, & de tant de Nations: laquelle des deux doit l'em-

porter ? Venons maintenant aux Prophéties du Nouveau Teſtament.

Du grand nombre de Prophéties que renferme le Nouveau Teſtament, nous ne propoſerons ici aux Philoſophes que celle de la ruine de Jéruſalem. C'eſt à ces Meſſieurs à voir comment ils pourront s'en tirer.

Six jours avant ſa mort, Jeſus-Chriſt étant ſur le point d'entrer dans cette Ville, fut attendri juſqu'aux larmes ſur le ſort qu'elle devoit bientôt éprouver. *Le jour viendra*, dit-il, *que tes ennemis t'enfermeront dans une forte circonvallation, te ſerreront, te preſſeront, te détruiront entièrement, feront périr tous tes habitans, & ne laiſſeront pas pierre ſur pierre dans ton enceinte.* Luc. 19.

Deux jours après, ſortant ſur le ſoir de la même ville, ſes Apôtres, qui étoient avec lui, s'arrêterent à en conſidérer les ſuperbes édifices, & fixant leurs regards ſur le Temple : *Voyez, Seigneur*, lui dirent-ils, *quelle ſolidité, quelle magnificence, quelle richeſſe d'architecture !* Et Jeſus-Chriſt leur répond auſſi-tôt : *De tout ce que vous voyez, il ne reſtera pas pierre ſur pierre ; tout ſera détruit ; & cette horrible déſolation arrivera avant que la génération préſente ſoit éteinte.* En effet, trente-cinq ans après la mort de Jeſus-Chriſt commença la grande révolte des Juifs, la guerre dura cinq à ſix années, & finit par le renverſement entier de Jéruſalem, la ruine du Temple, la déſolation générale de la Judée, & la proſcription de toute la Nation.

Voilà donc les Livres ſaints, & par conſéquent la révélation qui eſt contenue dans les Livres ſaints, marquée au ſceau le plus inconteſtable de la Divinité, ſavoir, les Prophéties, puiſqu'il n'y a que Dieu ſeul dont les lumières infinies puiſſent percer dans les profon-

deurs de l'avenir, & prédire infailliblement ce qui doit arriver dans la succeſſion des ſiécles. Paſſons maintenant à la ſeconde preuve de la certitude de la révélation.

2e. PREUVE DE LA RÉVÉLATION.

LES MIRACLES.

Comme la Prophétie eſt la preuve la plus éclatante des lumières infaillibles de Dieu, & de leur ſupériorité infinie aux lumières des créatures ; ainſi le miracle eſt le langage le plus énergique & le plus frappant de ſa toute-puiſſance. Ce langage eſt celui qui eſt le plus digne de Dieu, lorſqu'il veut annoncer ſes volontés aux hommes, ou leur manifeſter quelques vérités nouvelles pour eux ; c'eſt celui qui eſt le plus propre à caractériſer ſa voix, & à la diſtinguer de celle de toutes les créatures. Un mort qui, par l'invocation du nom de Dieu, ſort du tombeau plein de vie ; des troupes de paralytiques, d'aveugles de naiſſance, de ſourds & de muets guéris ſubitement & par une ſeule parole ; les abymes des mers & des fleuves entr'ouverts tout-à-coup, & les eaux ſuſpendues comme des murs de criſtal, pour donner paſſage à un peuple immenſe : à la vue de pareils événemens qui pourroit ne pas reconnoître la main & la voix du Tout-puiſſant ? Qui pourroit n'être pas dans le plus grand ſaiſiſſement d'admiration, de tremblement & de reſpect pour celui qui annonce ainſi ſes ordres & ſes volontés ?

Que Jean-Jacques Rouſſeau, que l'Homme du Dictionnaire, pour décrediter les miracles, diſent, l'un, que la *vue d'un miracle pourroit le faire devenir fou*, & l'autre, qu'*il ſeroit alors tenté de devenir Manichéen*, Ce ne ſont-là que des Lettres de la Monta. Diction. Philoſ.

délires de l'impiété & de l'incrédulité. E
quand le premier deviendroit fou, cela en
pêcheroit-il que le miracle ne fût véritable
ment l'œuvre du Tout-puissant? Quand l'au
tre deviendroit Manichéen, en seroit-il pou
cela beaucoup plus impie, ou pourroit-on e
tirer quelque conséquence contre l'unité d
principe? Quel tort la folie de l'un, ou l
manichéisme de l'autre, feroient-ils à l
vérité?

Tout homme qui n'est pas dans le cas d
redouter les conséquences de ce que sa raiso
lui présente, reconnoîtra sans peine dans les
vrais miracles, la preuve de la puissance, &
le caractère auguste de la voix & du langage
de Dieu. Or, c'est par cette puissance & ce
langage divin, qu'est encore magnifiquement
prouvée la révélation.

Elle est contenue, comme nous l'avons dit,
dans les Livres de l'Ancien & du Nouveau
Testament; & les uns & les autres nous pré-
sentent les miracles, les prodiges, les traits
les plus frappans de la toute-puissance du Sei-
gneur. Nous ne parlerons ici que de ceux du
Nouveau Testament, parce que la preuve de
cette partie de la révélation est plus intéres-
sante pour nous, plus immédiate, & qu'elle
entraîne nécessairement la preuve de l'autre.

Nous n'entrerons pas cependant dans le dé-
tail de ces miracles; nous nous contenterons
de dire qu'il n'est pas plus possible de douter
de ceux qui ont été opérés par Jesus-Christ
& par les premiers fondateurs du Christianis-
me, qu'il le seroit à un homme raisonnable
de douter de la grande révolution qui arriva
chez les Romains, par les guerres civiles de
César & de Pompée, & qui entraînerent la
ruine de la République, & asservirent les Ro-

mains ſous la puiſſance des Céſars. Ce ſeront les plus grands ennemis du Chriſtianiſme, c'eſt-à-dire, les Juifs & les Payens, forcés de reconnoître & d'avouer ces miracles, qui nous fourniront les premières preuves de cette vérité.

Ce fut dans la Judée & ſous les yeux des Juifs, que Jeſus-Chriſt fit le plus grand nombre de ſes miracles, & les miracles les plus éclatans. L'impreſſion qu'il fit ſur la Nation fut ſi forte, qu'elle ne put jamais s'effacer. Auſſi au lieu de les nier, les Docteurs & les raiſonneurs parmi eux, ne s'appliquerent jamais qu'à les décréditer, par les principes auxquels ils les attribuoient. C'eſt ce qu'on retrouve dans tous leurs Livres, & dans leurs plus anciens Livres. Ainſi eſt-il dit dans le Thalmud, ou Livre de Doctrine, que c'étoit par un pouvoir magique que Jeſus avoit fait des miracles, & qu'il fut condamné à mort pour avoir exercé la magie. Ainſi eſt-il dit dans un autre Traité du même Thalmud, que Jeſus avoit appris cet art déteſtable en Egypte, en avoit emporté les ſecrets dans une inciſion qu'il s'étoit faite dans la cuiſſe, & que c'étoit par cet art qu'il faiſoit tant de prodiges. D'autres Docteurs Juifs prétendirent que Jeſus trouva le moyen d'entrer dans le Sanctuaire du Temple, y apprit le nom ineffable de Dieu, & opéra, par la vertu de ce nom, les plus grands prodiges, comme de guérir les aveugles, les lépreux, & de reſſuſciter les morts. Ces diverſes opinions des Juifs ſur les miracles de Jeſus-Chriſt, ſe ſont toujours conſervées parmi eux, & on les retrouve dans tous les Livres qu'ils ont compoſé contre les Chrétiens depuis dix-ſept ſiécles. On voit donc que les Juifs n'ont pas nié les miracles de Jeſus-

Traité Sanhed.

Sepher Toldos Jerchu.

Christ, mais que pour éviter les conséquences qu'on en pourroit tirer contr'eux, ils ne font que se rabattre à des chicanes sur le principe qui les a produit.

Il paroît que les Payens, avec tout leur esprit & toute leur philosophie, n'ont pas été plus adroits que les Juifs, dans la manière dont ils ont traité les miracles de Jesus-Christ. Comme les Juifs, ils ont été obligés de les reconnoître & de les avouer; & comme les Juifs, ils n'ont débité que des extravagances, en parlant du principe par lequel ils ont été opérés.

Le premier que nous citerons des Payens rendant témoignage aux miracles de Jesus-Christ, c'est celui qui est le plus connu, le plus respect, & le plus vanté par nos Philosophes, le fameux apostat Julien. Ce Prince, qui a donné le plus horrible spectacle qu'ait jamais eu l'Univers, en renonçant au Christianisme qu'il avoit professé pendant vingt ans, pour embrasser les extravagantes absurdités de l'Idolâtrie : ce Prince dans ses Ecrits contre la Religion Chrétienne, paroît ne faire pas grand cas des miracles de Jesus-Christ. Mais il ne les avoue pas moins pour cela. *Qu'a donc fait Jesus de si mémorable*, dit-il, *à moins qu'on ne regarde comme quelque chose de bien grand, d'avoir guéri des aveugles & des boiteux dans Bethsaïde & dans Béthanie? Et le même Jesus, quel bien a-t-il procuré à ses parens? Il commandoit aux démons, il marchoit sur la mer, & il n'a pas pu changer les sentimens de ses amis & de ses proches?* Voilà donc les guérisons miraculeuses, le pouvoir sur les démons, le prodige de marcher sur les eaux, avoués & reconnus par l'ennemi le plus furieux qu'ait eu la Religion de Jesus-Christ.

Julian. apud Cyr. l. 6.

L'Epicurien Celse, chez qui Voltaire & les

autres Philosophes vont glaner de tems en tems leurs blasphêmes & leurs impiétés, attaqua au deuxième siécle la Religion Chrétienne, avec une méchanceté qui ne s'est renouvellée que de nos jours. C'est dans cet esprit qu'il composa son grand ouvrage, *Le discours véritable*, ou *le Langage de la vérité*, qui a été si bien combattu, refuté & anéanti par Origene.

Celse, dans cet Ouvrage, met tout à découvert l'embarras où il est à admettre ou à nier les miracles de Jesus-Christ & des Apôtres. Les nier, tranchoit mieux la difficulté, mais il alloit contre la notoriété publique. Il prend son parti. Il les suppose véritables; mais, suivant la misérable échapatoire des Payens & des Juifs, il les attribue aux opérations magiques. Voici comment Origene représente les sentimens de cet impie. " Celse, n'ignorant pas tout ce qu'on a à lui opposer des œuvres miraculeuses de Jesus-Christ, fait l'homme qui suppose vrai tout ce qu'on raconte des guérisons, de la multiplication des pains, de la résurrection, & tout ce qu'ont dit les Apôtres pour faire valoir ces miracles. Mais supposons tout cela bien véritable, continue Celse, je n'y vois rien de plus que ce que font les enchanteurs & les coureurs Egyptiens qui chassent les démons, guérissent les maladies, &c. " Ainsi se distille l'esprit de ce Philosophe, pour décréditer les miracles de Jesus-Christ, n'osant pas les nier. Origen. in Celf. lib. 1.

Hiérocles, Magistrat d'Athenes sous l'Empire de Dioclétien, voulut aussi signaler son zèle contre la Religion Chrétienne, & pour la défense du Paganisme expirant. Il rapsodia ce que les Philosophes qui l'avoient précédé avoient déja écrit sur ce sujet, & donna à sa

Euſeb. in Hierocl. rapſodie ce beau titre : *L'Ami de la Vérité.* Dans cet Ouvrage, qu'Euſebe réfuta preſqu'auſſitôt qu'il parut, Hiérocles n'héſite pas à reconnoître les miracles de Jeſus-Chriſt. Il en convient nettement, quoiqu'il faſſe enſuite tous ſes efforts pour les rabaiſſer. Voici comment il s'exprime : *Les Chrétiens n'y penſent pas, quand ils élevent ſi fort leur Jeſus, à cauſe qu'il a rendu la vue à des aveugles, & fait d'autres choſes merveilleuſes de cette nature. Pour quelques prodiges qu'il a opérés, ils le font Dieu. Pour nous, nous ſommes bien plus ſages dans notre manière de penſer & de juger. Apollonius de Thyane en a bien plus fait que Jeſus. Mais nous n'en faiſons pas pour cela un Dieu. Nous nous contentons de le regarder comme un homme agréable aux Dieux, & chéri des Dieux.* Il falloit que les miracles de la Religion Chrétienne euſſent fait une impreſſion bien forte ſur l'eſprit des Payens, puiſque leurs plus grands & leurs plus zélés Ecrivains étoient tous forcés de les reconnoître & de les avouer.

Nous pourrions citer beaucoup d'autres témoins Payens & Juifs, qui dépoſent de la même manière que ceux qui ont été cités, que la force de la vérité a obligé de convenir des miracles de Jeſus-Chriſt & des Prédicateurs de l'Evangile, & qui n'ont jamais ſû oppoſer d'autre défenſe, ni faire d'autres objections, que de dire que c'étoit à la magie qu'il falloit les attribuer.

Mais, recourir à la ſuppoſition de la magie pour expliquer les miracles de Jeſus-Chriſt, n'eſt-ce pas-là le dernier opprobre dont puiſſent ſe couvrir les ennemis de la Religion, & le plus glorieux hommage qu'ils puiſſent rendre à la vérité ? Auſſi eſt-ce dans la réfutation d'une pareille abſurdité, que les anciens Apologiſtes du Chriſtianiſme ont triomphé avec le plus d'éclat.

« Vous attribuez à la magie les miracles de Jeſus-Chriſt, dit Origene à Celſe; mais a-t-on jamais vu aucun de ces magiciens, ou de ces maîtres en preſtiges, porter leurs ſpectateurs à la correction des mœurs, ou leur inſpirer une crainte ſalutaire du Seigneur, ou leur faire prendre une conduite qui puiſſe être approuvée au tribunal du ſouverain Juge? Ne ſait-on pas que ce ne ſont que des malheureux, qui n'en ont jamais ni la penſée, ni la volonté, & qui ſont toujours les plus ſcélérats & les plus déteſtables de tous les hommes? Jeſus, au contraire, qu'a-t-il fait par ſes miracles? Il a porté ceux qui en ont été les témoins à la plus parfaite réformation de leurs mœurs, à l'imitation des vertus admirables dont il leur donnoit l'exemple, à ne ſe plus propoſer d'autres vues dans toutes leurs actions que de plaire à Dieu. Il a fait paſſer dans les ames les ſentimens de la douceur la plus engageante, de la décence dans les mœurs la plus parfaite, de la bienfaiſance la plus généreuſe, avec une égalité, un courage, une fermeté ſupérieure à tout ce qui pourroit les troubler, les agiter. Ne faut-il donc pas avoir perdu toute pudeur, & avoir renoncé au bon ſens, pour attribuer les miracles de Jeſus-Chriſt à la magie, ou pour le comparer lui-même aux faiſeurs de preſtiges? » Origen. in Celſ. lib. 1.

Telle eſt cependant la ſeule réponſe qu'ont ſu donner les Celſes, les Julien, & tous les plus fameux Héros de l'impiété, lorſqu'on leur a cité les miracles de Jeſus-Chriſt & des Apôtres. Euſebe de Céſarée les preſſe encore bien plus vivement dans le nerveux & éloquent diſcours qu'il fait ſur le même ſujet,

mais qui eſt trop long pour être ici rapporté. On peut le voir dans le troiſième Livre de la Démonſtration Evangélique, Chapitre ſixième.

Enfin c'eſt par les miracles rapportés dans les Livres Saints, & atteſtés par les monumens les plus authentiques que le Chriſtianiſme s'eſt établi, & que la révélation a été adoptée; & un changement auſſi grand que celui qui s'eſt fait dans l'Univers par la ſubſtitution du Chriſtianiſme à l'Idolâtrie, s'il s'étoit fait ſans miracles, ce ſeroit bien-là, comme le remarque ſaint Auguſtin, de tous les miracles le plus inconcevable, le plus inexplicable & le plus rappant.

Voilà donc cette ſeconde preuve que nous donnons de la certitude de la révélation, c'eſt-à-dire les miracles, avoués par les plus grands ennemis du Chriſtianiſme, ſolidement établie. Qu'on juge maintenant ſi les réflexions, les déclamations, les railleries des Voltaire, des Dumarſais, &c. ſont bien redoutables, & ſi elles montrent beaucoup de force & de ſolidité.

3e. PREUVE DE LA RÉVÉLATION.

LES SUCCÈS SURNATURELS.

Au lieu de renvoyer le Lecteur à l'article *Chriſtianiſme*, où nous parlons du miraculeux établiſſement de la Religion Chrétienne dans le monde, nous préſenterons ici le tableau qu'a donné un ſavant Anglois des ſuccès prodigieux de cette entrepriſe.

Défenſe de la Religion, tom. I. » S'il y a quelque choſe, dit-il, qui ſcelle » avec éclat la divinité d'une révélation, c'eſt » le ſuccès de ſon établiſſement, lorſque tout » y annonce une direction ſupérieure de la Providence,

» Providence, qui ſe ſert des moyens les plus
» foibles pour triompher des oppoſitions les
» plus fortes ; & l'on peut dire qu'à cet égard,
» la fondation de l'Egliſe Chrétienne fit voir
» à la Terre, une des œuvres les plus admi-
» rables que le Ciel y ait faites. Qu'eſt-ce que
» l'Evangile ? Une religion qui choque les paſ-
» ſions, qui révoke la chair & le ſang, qui
» ſcandaliſe le Juif, qui paroît folle au Sage
» Gentil, qui a contr'elle tous les préjugés,
» tout le crédit, tout le pouvoir; qui ſouleve
» par-tout la Multitude, les Prêtres, les Phi-
» loſophes, les Princes. Qui ſont ceux qui la
» prêchent? Un petit nombre de gens dont la
» naiſſance eſt obſcure, qui n'ont ni éducation,
» ni lettres ; que rien ne fait conſidérer du
» côté du monde; que tout y rend mépriſa-
» bles, & qui ſont deſtitués de toutes les gra-
» ces de l'éloquence mondaine ? Qui le croi-
» roit pourtant ? Des gens de ce caractère,
» ayant à prêcher une Religion de cette na-
» ture, la portent, la font reſpecter, la font
» recevoir dans preſque tous les lieux de la
» Terre. Au milieu des perſécutions, de l'in-
» digence & des ſupplices, hazardant tout du
» côté du monde, & n'étant ſoutenus dans
» cette grande entrepriſe, que par l'attente
» des récompenſes céleſtes; ils donnent tant
» d'efficace à leur voix, que *le ſon en alla par* Rom.
» *toute la Terre*. Une révolution ſi ſurprenan- 10.
» te, ſi peu croyable en elle-même, ſi con-
» traire au cours des cauſes ſecondes, ne mar-
» que-t-elle pas le doigt de Dieu d'une façon
» ſi viſible, qu'il faut être aveugle pour ne
» pas l'y reconnoître. Si les faits qui furent
» dépoſés par les Apôtres n'euſſent pas été
» revêtus de toute l'évidence de la vérité ; ſi
» la doctrine qu'ils annoncerent n'avoit pas

» eu tous les caractères d'une Religion digne » de Dieu, & néceſſaire au genre humain ; ſi » leur prédication n'eût pas été ſoutenue par » des opérations ſurnaturelles, étoit-il poſſi- » ble que cette prédication réuſsît dans les cir- » conſtances ſi déſavantageuſes, ſi oppoſées » même, qu'elle eut à combattre ? »

Voilà ce que nous abandonnons aux réflexions des Philoſophes, des adverſaires de la Religion, & de toute cette eſpèce de gens à qui la Religion peſe toujours ; voilà ce qu'ils peuvent méditer, & y chercher quelque réponſe.

ARTICLE QUATRIEME.

L'Evangile de Jeſus-Chriſt eſt le ſceau le plus auguſte, & le complément le plus parfait de la Révélation.

Gen. 3. La révélation avoit commencé à la naiſſance du monde. Comme l'aurore qui s'étend peu-à-peu, & qui devient toujours plus lumineuſe & plus brillante, juſqu'au lever de l'aſtre du jour ; ainſi la révélation s'étendant peu-à-peu, étoit toujours devenue plus lumineuſe, & avoit toujours préſenté les objets avec plus de clarté & de détail, juſqu'à ce que parut enfin le ſoleil de juſtice qui devoit tout porter à ſa perfection.

Cette révélation évangélique eſt le point qui fait le plus frémir les impies, & qui porte les plus grands ſentimens dans l'ame de l'homme de bien, lorſqu'il s'applique à connoître ce qu'il eſt à Dieu. C'eſt elle qui nous ouvre le Temple & le Sanctuaire auguſte des Attributs divins juſqu'alors foiblement connus ; qui nous découvre l'etendue infinie de la Puiſſance, de la Sainteté, de la Juſtice, & des

miséricordes de l'Eternel ; qui présente pour les vertus les plus sublimes & les plus généreuses, un modèle divin, des secours supérieurs à toutes les forces naturelles, des récompenses dignes de la libéralité & de l'amour infini de Dieu ; & qui présente aussi en même tems pour les crimes, des châtimens épouvantables, lesquels annoncent un Dieu aussi infini dans sa justice, que dans sa clémence & sa libéralité.

La révélation évangélique est donc le plus digne objet qu'on puisse proposer aux profondes méditations de l'homme, qui renferme le plus grand intérêt pour lui, & qui est le plus capable d'exciter dans lui la plus grande vigilance, & les plus vifs transports d'admiration, de respect, de reconnoissance & d'amour. Tout y mérite donc de la part de l'homme des attentions particulières ; la dignité de l'Envoyé divin qui lui annonce cette révélation, la sublimité des dogmes qui lui sont révélés, la sainteté de la morale qui lui est enseignée, les magnifiques récompenses qui lui sont assurées, l'intérêt du sort qui l'attend dans l'éternité. Tels sont les caractères de cette dernière révélation qui devoit mettre le sceau à toutes les autres, & que nous allons développer.

1°. La dignité de l'Envoyé. Cette dernière révélation ne nous est point annoncée par l'organe des Prophètes & des hommes inspirés. C'est une Personne divine, le Créateur des siécles, l'Image substantielle des grandeurs de Dieu, le Fils de l'Eternel, qui, s'étant rendu visible & s'étant fait homme, est venu dans la plénitude des tems, c'est-à-dire, au tems fixé dans les conseils de Dieu, est venu nous instruire lui-même de ce qu'il avoit vu Hebr. 1.

& connu dans le ſein de ſon Pere de toute éternité. Après avoir été annoncé par diverſes Prophéties depuis quatre mille ans, il paroît ſur la terre, non pas dans cet éclat qui auroit flatté l'orgueil, l'ambition, la fierté & les autres paſſions; mais il y paroit avec toutes les graces & les caractères qui conviennent au Fils de Dieu, au Réformateur du genre humain, à l'Auteur du culte nouveau, le plus pur, le plus parfait, le plus digne de Dieu.

D'abord preſque tous ſes jours ſont marqués par des traits de la toute-puiſſance divine, parce que cette toute-puiſſance lui appartient, & que les miracles les plus grands lui coûtent moins, que ne coûtent à l'homme les mouvemens les plus naturels. Toutes ſes paroles montrent la ſageſſe la plus ſublime; tous ſes exemples ſont des leçons de vertus; toutes ſes actions, des hommages à ſon Pere, ou des bienfaits pour le genre humain; parce que toute ſa miſſion n'a pour but que la gloire de Dieu & la ſanctification des hommes. On voit en Jeſus-Chriſt un Homme ſur la terre; & dans cet Homme, on n'apperçoit pas la plus légére imperfection, le moindre veſtige de foibleſſe, de vice, de défaut, de mouvement irrégulier d'aucune paſſion. On voit qu'en lui tout eſt au-deſſus de l'homme, que tout eſt divin, que tout y annonce un Dieu véritable, un Homme-Dieu, le Fils de Dieu. Tel eſt le Prédicateur & le Hérault de la révélation évangélique. Le Philoſophe Payen Porphyre, tout ennemi juré qu'il eſt des Chrétiens, nous fait de Jeſus-Chriſt un portrait preſqu'auſſi beau que celui que nous venons de tracer.

2°. La ſublimité des dogmes. Cette révélation nous fait véritablement connoître ce

que c'eſt que Dieu ; elle nous donne des attributs divins, des idées infiniment ſupérieures à celles que les révélations précédentes, & la nature, nous en avoient donné. Ce n'eſt que depuis le Chriſtianiſme que l'Univers peut ſe glorifier de connoître ſon Dieu, & ce n'eſt que dans la révélation évangélique qu'on peut puiſer les idées les plus ſublimes & les plus juſtes des grandeurs de Dieu, de ſa juſtice, de ſa ſainteté, de ſa miſéricorde & de ſes autres infinies perfections.

Qu'eſt-ce qui nous a mieux manifeſté les grandeurs de Dieu, que le Myſtère de l'Incarnation ? Le Fils unique, par un amour infini, ſe fait Homme, afin de pouvoir offrir à ſon Pere, des hommages, des adorations, des ſacrifices d'un prix & d'un mérite infini, & que Dieu puiſſe être véritablement honoré en Dieu.

Où apprend-t-on mieux à connoître la juſtice de Dieu, ſa ſévérité, ſon infléxibilité, que ſur le Calvaire ? Jeſus-Chriſt ſe fait caution pour les hommes débiteurs à cette juſtice ; & parce qu'il ſe fait caution, il faut qu'il expie leurs crimes par ſa mort. L'homme ſage jugera encore mieux à la vue du Calvaire, qu'à celle de l'enfer, combien cette divine juſtice eſt redoutable.

C'eſt par l'Evangile que nous apprenons à juger véritablement de la ſainteté de Dieu. La ſainteté eſt un amour infini de l'ordre, & qui ne peut ni autoriſer, ni ſoutenir, ni tolérer le moindre déréglement. Or, avec quelle force cet amour eſt-il préſenté & inſpiré dans l'Evangile ? Tout y tend à ſanctifier l'homme, à l'éloigner des vices, à porter la réforme juſques dans ſes plus ſecretes penſées & les plus imperceptibles ſentimens. C'eſt pour inſ-

pirer à l'homme cet amour de l'ordre & de la ſainteté, que Jeſus-Chriſt lui propoſe les exemples les plus touchans, les récompenſes les plus magnifiques, les ſecours les plus puiſſans; enfin, un Modele capable d'élever infiniment l'ame. *Soyez parfaits*, dit-il à tous les hommes, *comme votre Pere céleſte eſt parfait.* Un Dieu, modele de nos vertus! Quelle regle, pour juger de la ſainteté!

Pour ce qui eſt de la bonté & de l'amour infini de Dieu pour les hommes, ce que nous en diſent la Loi ancienne & le beau ſpectacle de la nature, qu'eſt-il en comparaiſon de ce que nous en dit la révélation évangélique? Un Dieu qui ſe fait homme pour adopter la nature humaine & l'unir en ſa perſonne à la Divinité, pour pouvoir préſenter à ſon Pere les hommes comme ſon propre ſang & comme ſes freres, pour acquitter leurs dettes, les rélever de leur dégradation, leur communiquer ſes mérites, partager avec eux le droit à l'héritage céleſte, leur donner enfin dans ſes inſtructions & dans ſes exemples, des moyens infaillibles de s'aſſurer les biens qu'il vient leur offrir; voilà ce que l'Evangile nous préſente de l'amour infini de Dieu pour le genre humain.

Les autres attributs divins ne nous ſont pas manifeſtés avec moins d'éclat dans la révélation chrétienne; & ſi l'on n'en eſt pas frappé comme on le devroit être, cela ne vient que de l'indolence qui empêche de s'approcher de cette ſource de lumières divines, ou de l'empire des paſſions, qui, en enchaînant l'homme, & le fixant uniquement aux choſes qui remuent, flattent & contentent les ſens, le mettent hors d'état de connoître, d'apprécier, & de goûter ce qui eſt de Dieu.

Animalis autem homo non percipit ea quæ ſunt ſpiritûs Dei : Stultitia eſt enim illi, & non poteſt intelligere. 1. Cor. 1.

3°. La ſainteté de la morale. La révélation chrétienne nous préſente une morale qui eſt la plus pure, la plus parfaite que l'homme puiſſe concevoir ; la plus féconde en vertus véritables, la plus propre à éloigner de tous les vices, la plus bienfaiſante pour la ſociété.

La première ſanction, le premier précepte de cette morale eſt d'aimer Dieu de tout ſon cœur. C'eſt une remarque à faire, que de tous ces grands Philoſophes qui ſe ſont aviſés de donner des loix & de regles de mœurs, il n'en eſt pas un à qui il ſoit venu dans l'eſprit de dire qu'il falloit aimer Dieu. Le devoir de l'amour envers Dieu, l'auteur de notre être, leur a été abſolument inconnu à tous. Les Platon, les Ariſtote, les Solon, les Zaleucus, les Seneque, les Ciceron, ſemblent n'avoir rien ſenti qui les menât à la connoiſſance de ce devoir. Aucun d'eux n'en a dit un mot. Cela ſoit dit en paſſant à l'honneur de la Philoſophie. Revenons à notre ſujet.

Nous diſons donc que ce premier précepte de la morale Chrétienne eſt le premier principe de toutes les vertus. Car aimer Dieu, c'eſt aimer ce qu'il aime, s'éloigner de tout ce qu'il deſapprouve, juger comme il juge, rapporter tout à lui, prendre ſes attributs, ſes perfections infinies, pour regle de toutes nos penſées, nos ſentimens, nos actions. Or, il eſt très-évident qu'un pareil amour eſt néceſſairement le premier principe des plus belles vertus.

Ce même amour devient encore le principe le plus efficace pour éloigner de tous les vi-

ces. Car ſi l'homme aime véritablement Dieu ; il ne pourra aimer dans lui-même que ce que Dieu peut y aimer. Or, qu'eſt-ce que Dieu peut aimer dans l'homme ? Il ne peut y aimer que la pureté & l'innocence des mœurs, & un courageux éloignement de la débauche & des honteux plaiſirs. Il ne peut y aimer que des ſentimens humbles & modeſtes, par leſquels nous reconnoiſſons que nous tenons tout de Dieu, que nous devons tout à Dieu, qu'il faut tout rapporter à Dieu. Il ne peut y aimer qu'une reconnoiſſance vive & tendre pour tout ce que nous en avons reçu ; une modération ſage & raiſonnable dans l'uſage des biens ; une ſoumiſſion généreuſe dans les épreuves, les pertes, les ſouffrances auxquelles on peut être expoſé ; un courage ferme à étouffer & arrêter les efforts, ſoit d'un orgueil inſenſé, & qui ſe méconnoît ; ſoit d'une ambition criminelle, & qui ne reſpecte ni raiſon ni équité ; ſoit d'un aſſerviſſement à la volupté, qui deshonore, avilit & dégrade l'homme. L'homme qui aime véritablement Dieu, qui a un vrai empreſſement à lui plaire, aura toujours ſûrement en horreur tous ces vices. Il eſt donc évident que l'amour de Dieu eſt le principe le plus efficace pour éloigner de tous les vices.

Cette morale eſt encore la plus bienfaiſante pour la ſociété. Elle ne reſpire que l'union, la concorde & la paix. Elle inſpire & recommande aux hommes le plus tendre amour pour tous leurs ſemblables ; juſtice, patience, douceur, complaiſance, libéralité, ſoins généreux & déſintéreſſés, tel eſt l'eſprit de cette morale divine. Elle veut que ces hommes ſe regardent tous comme des freres, comme les membres d'une même famille, dont

Dieu eſt lui-même le Chef auguſte, & qu'ils aient les uns pour les autres, les mêmes ſentimens qu'a eu pour eux leur Pere commun. Enfin rappellant toujours les droits primitifs de la nature, ſi ſouvent violés par les paſſions, ſur-tout par celles de l'ambition, de la cupidité & de la vengeance, elle veut que nous en uſions envers les hommes, de la même manière dont nous voudrions qu'ils en uſaſſent envers nous. *Omnia ergo quæcumque vultis ut faciant vobis homines, & vos facite illis.* Matth. 5.

Que l'on conſidére la morale évangélique ſelon ſes trois belles vues : ſa fécondité pour les véritables vertus, les ſecours qu'elle fournit pour éloigner des vices, l'harmonie, la concorde & la douceur qu'elle fera régner dans la ſociété ; qu'on la compare enſuite avec ce qu'ont dit les plus ſages & les plus éclairés des Légiſlateurs ; quelle différence, quelle diſtance infinie ne verra-t-on pas entre la ſublimité, la pureté, la ſainteté de la morale que nous a enſeignée Jeſus-Chriſt, & tout ce qu'ont jamais pû imaginer & propoſer les plus grands Légiſlateurs & Philoſophes !

4°. La magnificence des récompenſes. La révélation Chrétienne ſe termine enfin par préſenter à l'homme ce qu'il y a de plus capable de lui élever l'ame, de lui inſpirer les plus vifs tranſports de reconnoiſſance & d'amour pour ſon Créateur, de lui faire faire les efforts les plus généreux pour ſe rendre digne de lui. C'eſt ſa réunion éternelle avec Dieu, la poſſeſſion éternelle de Dieu, ſa félicité éternelle dans Dieu. Telle eſt la fin, la deſtinée, la récompenſe de l'homme vertueux. Nous ne rappellons pas ici tout ce que la révélation nous apprend en détail de cette incompréhenſible félicité. Nous nous contenterons

de dire, 1°. qu'il n'y aura que le ames pures qui seront dignes d'y entrer, & que tout le reste en sera exclus : *Nec intrabit in eam aliquid coinquinatum..... nisi qui scripti sunt in libro vitæ agni.* 2°. Que les hommes dans le Ciel seront revêtus de la même gloire dont est revêtu leur Rédempteur, leur Caution, le Fils unique de Dieu, selon cette parole de S. Jean: Lorsque Jesus-Christ se montrera à nous, nous deviendrons semblables à lui ; *Cum apparuerit similes ei erimus.* 3°. Que l'œil n'a rien vu, l'oreille n'a rien entendu, jamais l'esprit humain n'a rien conçu qui égale, ou qui puisse faire connoître ce que Dieu prépare de récompenses, de gloire & de bonheur à ceux qui se rendront dignes de lui par la sainteté & les vertus : *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum.* 4°. Qu'il est au pouvoir de l'homme, avec le secours de la grace, & par les mérites de Jesus-Christ, de s'assurer de cette incompréhensible félicité : *Deus ab initio constituit hominem, & reliquit illum in manu consilii sui.... ante hominem vita, & mors, bonum & malum, quod placuerit ei, dabitur illi.*

Apocal. 21. Joan. 3. 1. Cor. 2. Eccli. 15.

En considérant ce terme suplime & intéressant de la révélation, les hommes instruits & éclairés successivement par les Prophêtes, & enfin par le Fils de Dieu lui-même, pour devenir par la sainteté, dignes de Dieu, pour pouvoir posséder Dieu, pour être éternellement unis à Dieu, heureux immortels avec Dieu & comme Dieu ; alors on voit avec admiration comment tout se développe, se lie, se soutient dans la Religion ; comment tout y est digne de Dieu, comment tout y annonce ses grandeurs, & y manifeste ses infinies perfections. Alors la profondeur des

Myſtères, loin d'offenſer l'homme, ne lui inſpire plus d'autres ſentimens que ceux de la profonde adoration; il admire avec tranſport la ſageſſe infinie qui éclate dans l'Incarnation, la miſéricorde & l'amour tout divin qui triomphent ſur le Calvaire; la magnificence, la libéralité, la tendreſſe incompréhenſible du Seigneur dans la félicité, l'immortalité, les délices dont il couronne ſes créatures; alors il eſt forcé de s'écrier avec ce ſage inſpiré: Eſt-il poſſible, grand Dieu, que vous répandiez avec tant de profuſion vos faveurs & vos bienfaits ſur une créature auſſi petite que l'homme; & que votre cœur s'attache auſſi intimement à lui! *Quid eſt homo quia magnificas eum, aut quid apponis erga eum cor tuum?*

En conſidérant ainſi la révélation évangélique, on comprend aiſément qu'elle eſt néceſſairement le dernier & le plus parfait complément de toutes les révélations, & que l'homme n'a plus rien à déſirer, ni à demander, ni à attendre au-delà. Pourroit-il en effet déſirer, ou un Maître, un Modele, un Légiſlateur plus grand que le Fils de Dieu, ou des exemples plus preſſans que ceux qu'il nous donne, ou une morale plus pure que celle qu'il nous enſeigne, ou des dogmes plus intéreſſans que ceux qu'il nous révéle, ou une fin, des récompenſes, un bonheur plus parfait que celui qu'il nous a mérité, promis & aſſuré?

Nous devons donc conclure de ce que nous avons expoſé ſur ce grand objet, que tout homme ſage regardera la révélation comme la manifeſtation la plus intéreſſante des grandeurs de Dieu, la ſource des leçons les plus précieuſes & les plus importantes; enfin comme le plus digne objet du reſpect, des mé-

ditations, de la reconnoiſſance, & de l'amour du genre humain envers ſon Créateur. Mais quel jugement faudra-t-il porter des Philoſophes qui la combattent avec tant de fureur & de méchanceté ?

ARTICLE CINQUIEME.

Réponſes aux Objections des Incrédules.

Nous ne parlerons pas ici de la poſſibilité de la révélation, parce qu'il eſt aſſez démontré dans les art. *Myſtères*, *Raiſon*, *Foi*, &c. que Dieu peut nous découvrir des vérités auxquelles il ſeroit impoſſible à notre raiſon d'atteindre ſans ce ſecours. Nous ne répondrons qu'aux objections que font les Incrédules, ſur la néceſſité & la certitude de la révélation. Le Déiſte Genevois & le Militaire Philoſophe, ſont les deux qui ont fait le plus d'effort pour ébranler ce fondement de la Religion. C'eſt le Déiſte qui va paroître le premier ſur la ſcène, & que nous allons mettre aux priſes avec un Philoſophe Chrétien. Il répétera mot pour mot dans ces Entretiens, ce qu'il dit dans ſon *Emile*. Le Philoſophe Chrétien lui répondra, & le Lecteur jugera.

PREMIER ENTRETIEN.

Sur la néceſſité d'une Révélation.

LE DÉISTE.

Emile, tom. 3. p. 122. Je ne vois aucune néceſſité de recourir à une révélation. Pourquoi ne pas s'en tenir à la Religion naturelle ? Il eſt bien étrange qu'il en faille une autre ? Par où connoîtrai-je cette néceſſité ? De quoi puis-je être coupable en

servant Dieu selon les lumières qu'il donne à mon esprit, & selon les sentimens qu'il inspire à mon cœur ?

LE PHILOSOPHE.

Les Philosophes Chrétiens démontrent par la raison & par les faits, la nécessité d'une révélation. Quelques paroles vagues, & des *pourquoi*, ne détruisent pas des preuves positives. Vous pouvez donc, Monsieur, être très-coupable, en vous contentant de servir Dieu selon les lumières de votre propre esprit, s'il est bien prouvé que Dieu exige quelque chose de plus que ce que ces lumières vous présentent.

LE DÉISTE.

Mais quelle pureté de morale, quel dogme utile à l'homme & honorable à son auteur, puis-je tirer d'une doctrine positive, que je ne puisse tirer sans elle du bon usage de mes facultés ? Montrez-moi ce qu'on peut ajouter pour la gloire de Dieu, pour le bien de la société & pour mon propre avantage, aux devoirs de la Loi naturelle, & quelle vertu vous ferez naître d'un nouveau culte, qui ne soit pas une conséquence du mien ? Ibid.

LE PHILOSOPHE.

Il y a eu avant vous bien des Philosophes qui ont cru faire un bon usage de leurs facultés. Y en a-t-il un seul qui ait connu toute la pureté de la morale, & les dogmes utiles, comme nous les connoissons depuis la révélation ?

Montrez-moi, ajoutez-vous, ce qu'on peut ajouter pour la gloire de Dieu & pour

l'avantage de l'homme, aux devoirs de la Loi naturelle. Quoi! vous êtes Philoſophe, & vous prétendez que la ſageſſe & les lumières infinies de Dieu n'auroient jamais rien pu découvrir à l'homme, pour le rendre plus vertueux, plus ſaint, plus digne de Dieu, que ce que lui découvre la Loi naturelle! Vous prétendez qu'il n'auroit jamais pu lui donner des lumières plus grandes que celles de ſa raiſon, pour connoître la nature & les perfections divines; qu'il n'auroit jamais pu lui fournir, pour s'attacher à Dieu, le ſervir & l'aimer, des ſecours & des moyens plus puiſſans, que ceux qu'il tire de ſes propres facultés! Oh, Monſieur, que votre Philoſophie eſt préſomptueuſe! Mais qu'elle eſt ridicule, en faiſant l'homme ſi grand & Dieu ſi petit!

LE DÉISTE.

Ibid. tom. 3. p. 122. Ne conviendrez-vous pas avec moi que les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raiſon ſeule? Voyez le ſpectacle de la nature, écoutez la voix intérieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conſcience, à notre jugement? Qu'eſt-ce que les hommes nous diront de plus?

LE PHILOSOPHE.

Hé dites donc, pour parler juſte, que la raiſon eſt véritablement éblouie des ſublimes idées quelle a de la Divinité, mais qu'elle les doit à la révélation. Convenez qu'auparavant, elle n'en avoit que des connoiſſances bien foibles & bien imparfaites, & que c'eſt la révélation ſeule qui a répandu la lumière, diſſipé les ténébres, & fait connoître à l'Univers ſon divin Auteur.

Voyez, ajoutez-vous, *le ſpectacle de la nature*. Mais pourquoi nous renvoyez-vous aujourd'hui au ſpectacle de la nature, puiſque vous prétendez que ce ſpectacle eſt muet pour la plupart des hommes ? J'ai lu dans un de vos Livres, que *l'ordre de l'Univers, tout admirable qu'il eſt, ne frappe pas également tous les yeux ; que le peuple y fait peu d'attention, manquant des connoiſſances qui rendent cet ordre ſenſible, & n'ayant point appris à réfléchir ſur ce qu'il apperçoit ; que ce n'eſt ni adurciſſement, ni mauvaiſe volonté, mais ignorance & engourdiſſement d'eſprit, &c.* Lettre à M. de Paris, p. 32.

Vous demandez ſi Dieu n'a pas tout dit à nos yeux, à notre conſcience, à notre jugement ; & moi je vous demande ſi les yeux, la conſcience & le jugement de tous les peuples de la terre, livrés pendant plus de vingt ſiécles, à l'idolâtrie & aux abominations, avoient bien compris ce que Dieu leur diſoit, & s'il n'a pas été néceſſaire de leur faire entendre un autre langage ?

Qu'eſt-ce que les hommes nous dirons de plus, ajoutez-vous encore ? Je vous réponds que c'eſt Dieu que nous écoutons, & non pas les hommes. Les hommes ne ſont pas les auteurs de la révélation ; ils n'en ſont que les organes & les inſtrumens. C'eſt Dieu lui-même qui parle ; & il peut bien nous dire quelque choſe de plus que ce que nous liſent nos yeux & notre jugement.

Le Déiste.

Les révélations des hommes ne ſont que dégrader Dieu en lui donnant des paſſions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Être, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent ; que loin de les anno- Emile, tom. 3. p. 123.

blir, ils les aviliſſent; qu'aux myſtères inconcevables qui l'environnent, ils ajoutent des contradictions abſurdes, qu'ils rendent l'homme orgueilleux, intolérant, cruel; qu'au lieu d'établir la paix ſur la terre, ils y portent le fer & le feu. Je me demande à quoi bon tout cela, ſans pouvoir me répondre. Je n'y vois que les crimes des hommes & les miſéres du genre humain.

LE PHILOSOPHE.

Nous ne connoiſſons, ni adoptons aucune révélation des hommes. Nous n'admettons que la révélation divine. Elle a commencé à la naiſſance du monde & a fini à Jeſus-Chriſt. Rien de plus ſublime & de plus intéreſſant que ce qu'elle nous apprend de l'Eſſence & des Perfections de Dieu. Tout ce que vous ajoutez de ces dégradations, de ces contradictions abſurdes, de ces dogmes qui aviliſſent la nature divine & rendent l'homme cruel, intolérant, &c. ce ne ſont-là que des déclamations indécentes & choquantes. Quand vous prouverez en détail les choſes annoncées dans vos déclamations, on y répondra auſſi en détail.

LE DÉISTE.

Ibid. p. 123. 124. Vous dites, parmi vous, qu'il falloit une révélation pour apprendre aux hommes la manière dont Dieu vouloit être ſervi; & vous aſſignez en preuve la diverſité des cultes biſarres qu'ils ont inſtitués. Cette preuve eſt bien inſuffiſante. Car, qui ne voit pas que cette diverſité même vient de la fantaiſie des révélations? Dès que les peuples ſe ſont aviſés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à ſa mode, & lui a fait dire ce qu'il a

voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y auroit jamais eu qu'une Religion ſur la terre.

LE PHILOSOPHE.

Vous dites bien mieux que vous ne penſez. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y auroit jamais eu qu'une Religion ſur la Terre. Tous les hommes ſe ſeroient infailliblement attachés à celle dont la morale eſt la plus pure, & dont les dogmes donnent de plus ſublimes idées de Dieu, & uniſſent plus parfaitement l'homme à Dieu; & par conſéquent tous ſe déclareroient encore aujourd'hui pour la Religion révélée, c'eſt-à-dire, pour le Chriſtianiſme.

Vous convenez vous même que tout ce qu'ont dit & écrit les hommes, diſparoît devant la ſainteté de l'Evangile. Mais l'Evangile prêche la mortification aux voluptueux; aux orgueilleux, l'humilité; aux ambitieux, le mépris des honneurs; aux eſclaves de l'intérêt, le détachement des biens. Voilà pourquoi tant de gens aujourd'hui ne veulent plus de cet Evangile.

Ceſſez de nous dire que tous les peuples ont fait parler Dieu, chacun à ſa mode. Vous êtes trop inſtruit, pour ne pas convenir que les prétendues révélations de Mahomet ne ſont que des fables mépriſables; vous n'oſeriez pas dire qu'il y a eu des révélations pour les abominations du culte Payen; & nous ferons voir quand vous voudrez la foibleſſe de vos objections contre le culte Chrétien.

LE DÉISTE.

Il falloit un culte uniforme, je le veux Ibid. p. 124.

bien. Mais ce point étoit-il donc si important, qu'il fallût tout l'apareil de la Puissance divine pour l'établir. Ne confondons point le cérémonial de la Religion, avec la Religion. Le culte que Dieu demande, est celui du cœur, & celui-là, quand il est sincère, est toujours uniforme. C'est une vanité bien folle de s'imaginer que Dieu prenne un si grand intérêt à la forme de l'habit du grand-Prêtre, à l'ordre des mots qu'il prononce, aux gestes qu'il fait à l'autel, & à toutes ses génuflexions. Que l'homme reste de toute sa hauteur, il sera toujours assez près de terre. Dieu veut être adoré en esprit & en vérité : ce devoir est de toutes les Religions, de tous les pays, de tous les hommes. Quant au culte extérieur, s'il doit être uniforme pour le bon ordre, c'est purement une affaire de police ; il ne faut point de révélation pour cela.

LE PHILOSOPHE.

Vous raillez, vous cherchez à donner le change ; il faut donc que votre cause ne soit pas bonne. Et qui vous a dit que l'objet & la fin de la révélation fussent la forme d'un habit de grand-Prêtre, des gestes à l'autel, des génuflexions ?

Ne confondons point les choses. Quel fut l'objet & la fin de la révélation faite avec tant d'appareil sur le Mont Sinaï ? Ce fut la promulgation de la Loi, un cérémonial tout prophétique du Messie futur, une police qui devoit conserver sans mêlange un peuple dépositaire des oracles divins, & du sang duquel devoit sortir le Libérateur de l'Univers. Or, cela sembloit bien mériter tout l'apareil de la Puissance divine. Si dans le détail des Loix & Ordonnances, il s'en trouve qui ré-

glent quelque partie du culte, comme la forme de l'habit du grand-Prêtre, &c. ce ſont-là des ſuites de la révélation, ce n'en eſt pas la fin.

Vous prononcez enſuite très-affirmativement, que l'uniformité dans le culte extérieur eſt purement une affaire de police. Mais comment nous prouveriez-vous que Dieu n'a rien à y ordonner, & qu'il n'eſt pas néceſſaire & avantageux à l'homme qu'il y en ait au moins quelque partie de réglée par les ordres de Dieu ? Hé, Monſieur, où vous mene votre ton affirmatif ! N'a-t-on pas raiſon de dire qu'il eſt des gens qui, à force d'être raiſonneurs, ceſſent très-ſouvent d'être raiſonnables ?

Enfin, pour ce que vous dites du culte intérieur, qui eſt de toutes les Religions & de tous les hommes, j'avoue que cela eſt très-vrai ; mais je ſuis ſurpris que vous empruntiez toutes ces belles idées de la révélation, au même tems que vous faites tous vos efforts pour la détruire. Ne peut-on par regarder cela comme une eſpèce de trahiſon ?

LE DÉISTE.

S'il eſt une Religion que Dieu preſcrive aux hommes, & qu'il les puniſſe de la méconnoître, il lui a donné des ſignes certains & manifeſtes pour être diſtinguée & connue pour la ſeule véritable. Ces ſignes ſont de tous les tems & de tous les lieux, également ſenſibles à tous les hommes, grands & petits, ſavans & ignorans, Européens, Indiens, Afriquains, Sauvages. S'il étoit une Religion ſur la terre, hors de laquelle il n'y eût que peine éternelle, & qu'en quelque lieu du monde un ſeul mortel de bonne foi n'eût pas été

Ibid. p. 128.

frappé de ſon évidence, le Dieu de cette Religion ſeroit le plus inique & le plus cruel des tyrans.

LE PHILOSOPHE.

Vous auriez bientôt bon marché du Chriſtianiſme, ſi l'on admettoit vos propoſitions entortillées ſans les éclaircir. Souffrez donc qu'on vous donne les éclairciſſemens dont elles ont beſoin.

1°. Dieu, dès le commencement, donna aux hommes la Loi naturelle; & il n'y a pas un ſeul mortel de bonne foi qui n'ait dû être frappé de ſon évidence. Vous devez en convenir. Mais vous devez convenir auſſi qu'il y a eu beaucoup de mortels qui n'ont pas laiſſé de s'en éloigner, & qui, par conſéquent, n'étoient pas de bonne foi. Dieu, ſans être le plus cruel des tyrans, pouvoit donc les punir de cette mauvaiſe foi & de cet éloignement.

2°. Dieu donna enſuite aux Hébreux une Loi particulière. Mais cette Loi ne regardoit ni les Européens, ni les Indiens, ni les Afriquains, ni les Sauvages. On n'encouroit point les peines éternelles pour l'avoir méconnue. Ainſi il n'étoit pas néceſſaire, quand il ne s'agira que de la Religion Moſaïque, que ces ſignes dont vous perlez fuſſent de tous les tems, de tous les lieux, & également ſenſibles à tous les hommes.

3°. Dieu promit & donna dans les tems marqués par les Prophêtes, la nouvelle Loi par ſon fils, & cette Loi eſt pour tous les hommes. Les ſignes en ſont certains & manifeſtes, & ne laiſſent pas le moindre ſujet de douter qu'elle ne ſoit aujourd'hui la ſeule véritable. Maintenant y a-t-il obligation pour tous les

hommes de l'embraſſer & de s'y ſoumettre avant que ces ſignes ſoient parvenus juſqu'à eux ? Non, Monſieur. Mais ce qui eſt certain, c'eſt que ces ſignes leur parviendront infailliblement s'ils n'y mettent point d'obſtacles, en s'éloignant de la première Loi gravée dans leur cœur, c'eſt-à-dire, de la Loi naturelle.

Par ces éclairciſſemens, l'entortillement & la ſophiſtiquerie de vos propoſitions eſt débrouillée ; & vos objections contre la néceſſité de la révélation, tombent & ſe réduiſent à rien. Pour les preuves de la révélation, nous les examinerons quand il vous plaira.

Second Entretien.

Sur les Preuves de la Révélation.

Le Déiste.

Quand on viendroit à bout de prouver que la révélation étoit néceſſaire au genre humain, on n'auroit pas encore pour cela beaucoup avancé. Il faudroit fournir des preuves ſuffiſantes que la révélation a été réellement faite. Or, c'eſt-là la difficulté. Si je conſidére cette diverſité des Sectes qui régnent ſur la terre, & qui s'accuſent mutuellement de menſonge & d'erreur, & ſi je leur demande quelle eſt la bonne, chacun me répond : c'eſt la mienne. Chacun me dit : moi ſeul & mes partiſans penſons juſte, les autres ſont dans l'erreur. Et comment ſavez-vous que votre Secte eſt la bonne ? Parce que Dieu l'a dit. Et qui vous a dit que Dieu l'a dit ? Mon Paſteur, qui le ſait bien. Voilà donc toutes les preuves de la révélation réduites à la parole & à l'autorité de quelques hommes. Et comme ces hommes

Emile, tom. 3. p. 126.

ſe contrediſent tous entr'eux, voilà par conſéquent toutes leurs preuves détruites les unes par les autres, & réduites à rien.

LE PHILOSOPHE.

Lorſque les Avocats de deux parties oppoſées parlent devant les Juges, ce n'eſt point à l'autorité & à la parole de ces Avocats qu'on s'en rapporte ; c'eſt ſur les preuves qu'ils donnent, & ſur les pièces qu'ils fourniſſent, qu'on décide & qu'on juge. De même ce n'eſt point ſur l'autorité particulière des Paſteurs que l'on juge en fait de Religion, c'eſt ſur les preuves qu'ils donnent de la révélation de ces vérités qu'ils enſeignent, & de leur miſſion pour enſeigner. Or, les Chrétiens fourniſſent des preuves qu'ils vous eſt abſolument impoſſible d'ébranler.

LE DÉISTE.

Ibid. p. 120. Et qu'elles preuves êtes-vous à *même de* fournir, que je ne puiſſe infirmer d'un ſeul mot ? Dieu, me dites-vous, a parlé, écoutez ſa révélation. Et à qui Dieu a-t-il parlé, vous répondrai-je ? Il a parlé aux hommes. Pourquoi donc n'en ai-je rien entendu ? Il a chargé d'autres hommes de vous rendre ſa parole. Mais j'aimerois mieux avoir entendu Dieu *lui-même* ; il ne lui en auroit pas coûté davantage, & j'aurois été à l'abri de la ſéduction. Il vous en garantit, en vous manifeſtant la miſſion de ſes Envoyés, ajoutez-vous. Et comment la manifeſte-t-il ? Par des prodiges. Et où ſont ces prodiges ? Dans des Livres. Et qui a fait ces Livres ? Des hommes. Et *qui a* vu ces prodiges ? Des hommes qui les atteſtent. Quoi ! toujours des témoignages humains ! toujours des hommes, qui me rap-

portent ce que d'autres hommes ont rapporté! Que d'hommes entre Dieu & moi! Un esprit judicieux, ferme pénétrant, sera-t-il bien touché de pareilles preuves?

LE PHILOSOPHE.

Vous prétendez infirmer d'un seul mot les preuves que nous fornissons; & moi, je vais renverser d'un seul mot chacune de vos objections.

On vous dit que Dieu a parlé; & vous demandez à qui? Il a parlé aux hommes, parce que c'étoit pour les hommes qu'il parloit.

Pourquoi, dites-vous, n'en avez-*vous rien entendu?* Parce que vous n'étiez pas de ce tems-là; mais il a pourvu à ce que vous en fussiez aussi sûrement instruit que si vous eussiez existé alors.

Mais *vous aimeriez mieux avoir entendu Dieu lui-même.* C'est un grand dommage que Dieu n'ait pas consulté votre goût, & le goût de chaque raisonneur en particulier.

Il ne lui en auroit pas coûté davantage. Vous dites bien. Rien ne coûte à Dieu. Aussi je suis un peu surpris que vous n'exigiez pas que Jesus-Christ vienne de nouveau sur la terre pour vous instruire lui-même.

Vous auriez été à l'abri de la séduction. Je n'en sais trop rien. Les miracles & les prophéties sont un langage qui ne convient qu'à Dieu seul. Le langage de Dieu ne peut séduire personne; mais il ne convertit pas toujours les hommes orgueilleux, raisonneurs, ou sujets à diverses passions.

Où sont ces prodiges, dites-vous? Ils sont dans des Livres dont on démontre évidemment la divinité.

Mais ces Livres ont été faits par des hommes. Ils ont été écrits par des hommes; mais ces hommes étoient inſpirés & dirigés par le Saint-Eſprit.

Que d'hommes, dites-vous par épiphoneme, *entre Dieu & moi !* Plus il y a eu d'hommes entre Dieu & vous, plus auſſi y a-t-il eu d'incrédules qui ont attaqué vainement la révélation, plus il y a eu d'hommes & de grands hommes qui l'ont adoré ſincèrement, & par une conſéquence juſte, plus vous devez être maintenant éclairé & convaincu.

LE DÉISTE.

Les prophéties & les miracles ne ſont pas toujours un moyen infaillible pour perſuader & pour convaincre.

LE PHILOSOPHE.

Comment cela ?

LE DÉISTE.

Ibid. p. 132. C'eſt que pour juger qu'une Prophétie vient véritablement de Dieu, il faut bien ſavoir les loix des ſorts, les probabilités éventives, le génie des langues originales, pour diſtinguer ce qui eſt prédiction dans ces langues, & ce qui n'eſt que figure oratoire. De même pour juger d'un miracle, il faut bien ſavoir quels faits ſont dans l'ordre de la nature, & quels autres faits n'y ſont pas; il faut pouvoir dire juſqu'à quel point un homme adroit peut faſciner les yeux des ſimples, peut étonner même les gens éclairés; chercher de quelle eſpèce doit être un prodige, & quelle authenticité il doit avoir, non-ſeulement pour être cru, mais pour qu'on ſoit puniſſable d'en douter;

douter ; comparer les preuves des vrais & des faux prodiges, & trouver les regles sûres pour les discerner ; dire enfin pourquoi Dieu choisit pour attester sa parole, des moyens qui ont eux-mêmes si grand besoin d'attestation, comme s'il se jouoit de la crédulité des hommes, & qu'il évitât à dessein les vrais moyens de les persuader.

LE PHILOSOPHE.

Un jour entier ne suffiroit pas pour répondre directement & en détail à tous les points qu'étale votre belle rhétorique ; & quelques faits vont en démontrer sur le champ le peu de solidité. Jesus-Christ prédit la ruine de Jérusalem & la dispersion irrévocable de la Nation Juive ; & quarante ans après la mort de Jesus-Christ, Jérusalem est renversée & la Nation dispersée. Jacob prédit dix-sept cens ans à l'avance, l'état où se trouveront les descendans de son fils Judas à la naissance du Messie ; & dix-sept cens ans après, à la naissance de ce Messie, l'état où se trouve le peuple Juif est tel que Jacob l'avoit annoncé. Daniel prédit, plusieurs siécles auparavant, la succession & la ruine des Empires des Perses, des Grecs & des Romains ; & tout cela arrive comme il l'avoit prédit. Oh l'heureux effort du génie creux, qui sur cela viendra nous dire : *Il faudroit bien savoir les loix des sorts & les probabilités éventives*, pour décider que le hazard ne pouvoit pas justifier ces prédictions.

On doit raisonner de même sur les miracles. Celui qui verra un mort sortir du tombeau, comme Lazare, quatre jours après avoir été inhumé ; le soleil s'arrêter dans sa course, comme il s'arrêta à la parole de Josué ; les mers s'ouvrir, comme elles firent au com-

mandement de Moyſe, n'aura pas beſoin de tout cet appareil d'obſervations que vous demandez, pour être convaincu que ce ſont-là de vrais miracles, & il ne fera pas les réflexions abſurdes & indécentes que vous venez de faire.

LE DÉISTE.

Ibid. p. 145. Afin que les Prophéties fiſſent autorité, il faudroit trois choſes, dont le concours eſt impoſſible, ſavoir, que le même homme eût été témoin de la Prophétie, qu'il fût témoin de l'événement, & qu'il lui fût démontré que cet événement n'a pu quadrer fortuitement avec la Prophétie; car ſans cela, elle ne prouve rien à la rigueur.

LE PHILOSOPHE.

Votre raiſonnement eſt aſſez plaiſant. Il prouveroit que Dieu ne doit jamais faire de Prophéties qui s'étendent au-delà de la vie d'un homme, ou que l'homme ſeroit alors très-diſpenſé d'en croire à la parole de Dieu. Sentez-vous les conſéquences intéreſſantes de vos principes lumineux?

LE DÉISTE.

Ibid. p. 134. Quant aux Miracles, donnera-t-on pour miracles inconteſtables quelques ſignes particuliers faits devant peu de gens obſcurs, & dont tout le reſte des hommes ne ſaura jamais rien que par oui dire? Par tous les pays du monde, ſi l'on donnoit pour vrais Miracles tous les prodiges que le peuple & les ſimples diſent avoir vus, chaque Secte ſeroit la bonne; il y auroit plus de prodiges que d'événemens naturels. Pour moi, je crois trop en Dieu pour croire à tant de miracles ſi peu

dignes de lui. D'ailleurs, on ſait quelle eſt l'adreſſe des impoſteurs. Leurs miracles ſe font dans des carrefours, dans des déſerts, dans des chambres; & c'eſt-là qu'ils ont bon marché d'un petit nombre de ſpectateurs, déja diſpoſés à tout croire.

LE PHILOSOPHE.

Eſt-ce des Miracles Evangéliques, que vous prétendez parler?

LE DÉISTE.

Je parle des Miracles en général.

LE PHILOSOPHE.

Je le vois bien. Vous n'oſez montrer votre penſée qu'à demi, & vous n'êtes pas fâché qu'on devine le reſte. Mais répondez, je vous prie, à quelques queſtions que j'ai à vous faire. Jeſus-Chriſt n'a-t-il pas fait de vrais Miracles dans des chambres, dans des déſerts, dans des carrefours? N'eſt-ce pas dans des chambres qu'il guérit la belle-mere de ſaint Pierre, qu'il reſſuſcita la fille d'un Prince de la Synagogue, qu'il changea l'eau en vin? N'eſt-ce pas dans des déſerts qu'il multiplia miraculeuſement les pains, pour nourrir un peuple nombreux qui le ſuivoit? N'eſt-ce pas dans les carrefours qu'il guérit tant d'aveugles, de boiteux, de paralytiques? Et cependant c'eſt par ces circonſtances des lieux, que vous déſignez les miracles des impoſteurs. Eſt-ce donc à Jeſus-Chriſt que vous en voulez?

Le peuple & les ſimples, ajoutez-vous, croient avoir vu bien des prodiges, lorſqu'ils

n'ont rien vu. Il ne s'agit pas ici de ce que le peuple & les ſimples peuvent croire trop facilement. Il s'agit des Miracles que nous préſentons en preuves de la révélation, qui ſont conſignés dans les Livres ſaints, atteſtés par la converſion de l'Univers, & que nous donnons pour inconteſtables.

Vous dites que vous croyez trop en Dieu, pour croire à tant de miracles ſi peu dignes de lui. Les Miracles de Jeſus-Chriſt & des Apôtres étoient des Miracles de bienfaits. Que trouvez-vous-là d'indigne de Dieu ? Eſt-ce à ces Miracles de Jeſus-Chriſt & des Apôtres que vous refuſez de croire ? Mais on en démontre la vérité. Eſt-ce à d'autres Miracles ? Mais il n'en eſt pas ici queſtion.

Enfin, vous rejettez les Miracles faits devant peu de gens obſcurs, & que le reſte des hommes ne ſaura jamais que par oui dire. Mais ſi Dieu a pu faire, & a fait réellement des Miracles, il y a mille ans, deux mille ans, il n'eſt pas poſſible que ceux qui ne ſont venus que mille ans ou deux mille ans après le ſachent autrement que par oui dire. Pour ce qui eſt de ce peu de gens obſcurs en préſence deſquels les miracles ſe feroient, cela ne peut pas s'appliquer à ceux de la révélation, puiſqu'ils ont eu, pour la plupart, la plus grande publicité, & des témoins de toutes les conditions.

LE DÉISTE.

Ibid. p. 136. Mais voici une nouvelle difficulté, à laquelle je ne vois pas qu'il ſoit aiſé de répondre. Ceux qui diſent que Dieu fait ici-bas des Miracles, prétendent que le Diable les imite quelquefois. Les magiciens de Pharaon oſerent, en préſence même de Moyſe, faire les

mêmes signes qu'il faisoit par l'ordre exprès de Dieu. Ainsi, après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut encore prouver le miracle par la doctrine, de peur de prendre l'œuvre du Démon pour l'œuvre de Dieu. Que pensez-vous de ce dialele ?

LE PHILOSOPHE.

Je pense que vous n'avez pas trop sujet de vous en faire gloire; car il ne porte que sur le faux. Si l'on prend votre proposition dans son universalité, il est très-faux que les magiciens de Pharaon aient fait les mêmes signes que Moyse. Ils imiterent, à la vérité, les deux premiers; mais dès le troisième, ils avouerent qu'ils étoient hors d'état de les imiter, que Dieu seul pouvoit opérer de pareils prodiges. *Et dixerunt malefici : digitus Dei est hic.*

LE DÉISTE.

Il est si évident, Monsieur, que les Miracles ne prouvent rien, que Moyse défend expressement aux Hébreux d'y avoir aucun égard. On trouve cette défense dans le Deuteronome, ch. 13, où il est dit que si un Prophête, annonçant des Dieux étrangers, confirme ses discours par des prodiges, & que ce qu'il prédit arrive, loin d'y avoir égard, on doit mettre ce Prophête à mort. Quand donc les Payens mettoient à mort les Apôtres leur annonçant un Dieu étranger, & prouvant leur mission par des prédictions & des miracles, je ne vois pas ce qu'on avoit à leur objecter de solide, qu'ils ne pussent à l'instant retorquer contre nous. Or, que faire en pareil cas ? Revenir au raisonnement, & laisser-là les miracles. Mieux eût valu n'y pas recourir. C'est-là du bon sens le plus simple, qu'on n'obscurcit Ibid. p. 136.

TAYLOR OXFORD

qu'à force de distinctions tout au moins très-subtiles.

LE PHILOSOPHE.

Vous prétendez, Monsieur, ne vous appuyer que sur le bon sens le plus simple. Mais est-ce donc ce bon sens le plus simple qui vous fait comparer un des plus grands hommes & des plus grands Prophêtes qu'on connoisse, avec des charlatans, des devins, des diseurs de bonne fortune ? Est-ce ce bon sens qui vous fait mettre en parallele la prédication des Apôtres, avec les propos d'un charlatan séducteur qui prêcheroit l'Idolatrie ? Est-ce le bon sens qui vous fait faire, dans le texte de Moyse, des altérations qui sautent aux yeux ?

Moyse, dans le chapitre onzième du Deuteronome, avoit rappellé aux Israélites les miracles frappans que le Seigneur avoit fait à leurs yeux. Dans le douzième, il leur avoit ordonné d'exterminer, lorsqu'ils seroient dans la terre promise, tous les monumens de l'Idolâtrie, & de ne jamais prendre aucun usage des Idolâtres; & dans le treizième, que vous citez, il les prévient contre les séducteurs & les devins, qui par leurs discours, voudroient les induire à idolâtrer, & voici comment il s'exprime.

S'il paroît parmi vous quelque devin, ou quelque homme qui dise qu'il a eu un songe, qui prédise quelque signe & quelque chose d'extraordinaire; que ce qu'il a annoncé arrive ensuite, & que cet homme vous dise : allons & adorons des Dieux étrangers; gardez-vous d'écouter ce devin, ou rêveur. C'est que le Seigneur vous éprouve, afin qu'il paroisse clairement, si vous l'aimez de tout votre cœur, ou non. Pour ce devin, ou forgeur de songes, qu'il soit mis à mort, pour avoir voulu vous faire apostasier.

Voilà le texte de Moyſe, rapprochons-le maintenant de vos paroles. Vous mettez toujours ſimplement le mot de Prophête, qui eſt ſuſceptible de bien des ſens; & Moyſe joint toujours à ce mot, celui de rêveur, ou de forgeur de ſonges, ce qui donne une idée bien différente de la vôtre. Vous parlez d'une invitation à l'Idolâtrie qui ſeroit confirmée par des prodiges; & Moyſe ne ſuppoſe point ces prodiges véritables, réels & inconteſtables; il ſuppoſe ſeulement que ce qu'un devin aura débité peut bien arriver, ou par hazard, ou par preſtiges; & il y oppoſe ces miracles inconteſtables & éclatans que le Seigneur a opérés, & qui doivent convaincre & décider les Hébreux. Eſt-ce là dire que les miracles ne prouvent rien du tout?

Vous prétendez enſuite excuſer les perſécutions payennes. Mais y penſez-vous, Monſieur? Ne prenez-vous pas garde combien vous vous laiſſez aveugler par votre paſſion contre la Religion révélée? Le Payens méconnoiſſoient Dieu leur créateur, ils profeſſoient un culte abominable & abſurde, ils ſe livroient aux plus affreux déréglemens. Les Apôtres venoient leur faire connoître le véritable Dieu, leur prêcher une Religion ſainte, leur enſeigner une morale très-pure, & ils confirmoient leurs prédications par des prédictions & des miracles éclatans; & vous prétendez que les Payens étoient auſſi autoriſés à mettre à mort les Apôtres, pour leur avoir prêché cette Religion ſainte, que l'étoit Moyſe à porter la même ſentence contre les ſéducteurs qui auroient prêché l'Idolâtrie aux Hébreux. Eſt-ce là inſtruire & éclairer; n'eſt-ce pas, au contraire, ſéduire & tromper?

LE DÉISTE.

Ibid. p. 149. Comment ſe décider ſur les révélations ? Je vois trois principales Religions en Europe. L'une admet une ſeule révélation, l'autre en admet deux, l'autre en admet trois. Chacune déteſte, maudit les deux autres, les accuſe d'aveuglement, d'endurciſſement, d'opiniâtreté, de menſonge. Quel homme impartial oſera juger entr'elles, s'il n'a premièrement bien peſé leurs preuves, bien écouté leurs raiſons ? Celle qui n'admet qu'une révélation eſt la plus ancienne, & paroît la plus ſûre ; celle qui en admet trois eſt la plus moderne, & paroît la plus conſéquente ; celle qui en admet deux & rejette la troiſième, peut bien être la meilleure, mais elle a certainement tous les préjugés contr'elle ; l'inconſéquence ſaute aux yeux.

LE PHILOSOPHE.

Il n'eſt pas plus difficile de ſe décider ſur l'article de la révélation, que d'anéantir vos hardies & tranchantes déciſions. Vous mettez ſans façon au même niveau les trois Religions, la Juive, la Chrétienne & la Mahométane. Eſt-ce à votre droiture, ou à vos lumières, qu'un pareil jugement fait plus de tort ? Je ne le décide pas. Mais voici par où l'on peut & l'on doit juger de ces Religions.

La Religion Juive a été établie par les plus grands prodiges. Mais elle n'étoit que proviſionnelle & préparatoire à une Religion plus parfaite, qui étoit celle du Meſſie. Tous les Prophêtes l'ont déclaré ainſi. Cette Religion a été bonne pendant un tems, mais elle ne devoit pas l'être toujours. Détruiſez mon aſſertion, ſi vous le pouvez.

La Religion Chrétienne tire ſes plus grandes & ſes plus fortes preuves des Prophéties contenues dans les Livres ſacrés conſervés par les Juifs. Je crois que vous n'entreprendriez pas de combattre les excellens Ouvrages qui ont été écrits ſur ce ſujet, comme ceux d'Abbadie, de Louis Vives, le Diſcours ſur l'Hiſtoire univerſelle de Boſſuet, &c.

La Religion Muſulmane n'a eu ni Prophéties, ni Miracles; ce n'eſt que par la force qu'elle s'eſt établie; ce n'eſt que par l'ignorance & le défaut d'examen qu'elle ſe ſoutient. Cela eſt démontré; & les Muſulmans eux-mêmes ſont forcés d'en convenir.

Vous demandez quel homme impartial oſera juger entr'elles, s'il n'a bien peſé leurs preuves & bien écouté leurs raiſons?

L'homme impartial jugera que toutes les Prophéties, & les preuves ſur leſquelles s'appuyoit autrefois la Religion Juive, ſe tournent aujourd'hui contr'elle; que la Religion Mahométane ne s'eſt jamais expoſée à fournir aucunes preuves, ni à rendre aucune raiſon de ſon établiſſement, de ſes dogmes, de la miſſion de ſon Auteur, & que jamais aucun Docteur Muſulman n'a entrepris de prouver la vérité de ſa Religion; que la Chrêtienne a eu pour ennemis, les raiſonneurs les plus ſubtiles, les traîtres les plus dangereux, les puiſſances les plus redoutables; qu'elle a fait face à tous; qu'elle n'a jamais été plus triomphante que lorſqu'elle eſt ſortie de ces différentes épreuves & combats; & que quelque ſublimité qu'il y ait dans ſes dogmes, & quelque ſévérité qu'il y ait dans ſa morale, elle a toujours confondu ſes obtrectateurs, en fourniſſant les preuves, & en découvrant les fondemens de ſa croyance, de ſes loix, de ſon gouver-

nement. C'eſt par ſes vues que vous devez vous diriger dans le jugement de ces trois Religions.

Vous oſez nous dire encore que la Religion Juive paroît la plus ſûre, la Muſulmane la plus conſéquente, & que la Chrétienne a tous les préjugés contr'elle, & eſt d'une inconſéquence qui ſaute aux yeux.

Vous donnez la première pour la plus ſûre; & il eſt démontré par toutes les Prophéties qu'elle a déja dû prendre fin, & qu'elle ne peut plus avoir lieu. Vous prétendez que la ſeconde eſt la plus conſéquente. Vous êtes plus hardi que ne le ſeroit le Muphti. Cette Religion eſt la plus conſéquente; & cependant elle reconnoît Jeſus-Chriſt pour un Légiſlateur envoyé de Dieu, & elle ne veut admettre aucun de ſes établiſſemens, ni de ſes Loix; elle admet quantité de pratiques & obſervances Judaïques, & elle a le Judaïſme en horreur.

Vous décidez que la troiſième a tous les préjugés contr'elle, & eſt d'une inconſéquence qui ſaute aux yeux, & vous convenez cependant que la majeſté des Ecritures ſur leſquelles elle eſt fondée, vous jette dans l'admiration & l'étonnement; que la ſainteté de l'Evangile parle à votre cœur; que la vie & la mort de Jeſus-Chriſt ſont d'un Dieu. Accordez-vous avec vous-même ſi vous pouvez.

Emile, tom. 3. p. 163.

LE DÉISTE.

Quand même ces révélations ſeroient vraies, en ſerois-je plus éclairé & plus aſſuré? Les Livres ſacrés ſont écrits en des langues inconnues à ceux qui les ſuivent. Les Juifs n'entendent plus l'Hébreu, les Chrétiens n'entendent ni l'Hébreu, ni le Grec; les Turcs ni

Ibid. p. 150.

les Perſans n'entendent point l'Arabe, & les Arabes modernes ne parlent plus la langue de Mahomet. Ne voilà-t-il pas une manière bien ſimple d'inſtruire les hommes, de leur parler toujours une langue qu'ils n'entendent point? On traduit ces livres, dira-t-on; belle réponſe! Qui m'aſſurera que ces Livres ſont fidélement traduits, qu'il eſt même poſſible qu'ils le ſoient; & quand Dieu fait tant que de parler aux hommes, pourquoi faut-il qu'il ait beſoin d'interprête. Je ne concevrai jamais que ce que tout homme eſt obligé de ſavoir ſoit enfermé dans des livres, & que celui qui n'eſt ni à portée de ces livres, ni des gens qui les entendent, ſoit puni d'une ignorance involontaire.

LE PHILOSOPHE.

Pour moi, je conçois très-bien que Dieu a pû par ſageſſe & par amour pour les hommes, leur donner des loix & des préceptes poſitifs. Je ne vois rien là qui répugne aux idées des perfections divines. S'il l'a pû, il a donc fallu que ces auguſtes loix & ces préceptes divins, fuſſent conſignés dans des livres & dans des monumens qui en conſervaſſent le ſouvenir, & que l'on pût conſulter & étudier.

Mais ces livres ſacrés ſont écrits dans des langues inconnues à ceux qui les ont. Les Livres ſacrés ont été écrits, vous dira-t-on, dans la langue que parloient les peuples auxquels la révélation étoit adreſſée. Les Prophêtes ont écrit en Hébreu pour les Hébreux, les Evangéliſtes en Grec & en Hébreu, pour les Juifs & pour les Grecs. Les langues ont changé depuis lors, il eſt vrai; mais le texte original eſt conſervé, & on en a de fidéles traductions.

Mais qui m'assurera que les Livres ont été fidélement traduits, qu'il est même possible qu'ils le soient ?

Monsieur, du tems de Jesus-Christ & des Apôtres, le Latin & le Grec étoient des langues également connues & en usage dans l'Empire, comme le François l'est aujourd'hui en Allemagne. Il en étoit de même dans la Palestine pour le Grec & l'Hébreu. Il étoit donc aussi facile d'avoir de bonnes traductions des Livres Grecs en latin, & des Livres Hébreux en langues latine & grecque, qu'il l'est aujourd'hui d'avoir en allemand la traduction d'un Livre françois.

Mais les Chrétiens, ajoutez-vous, n'entendent ni l'Hébreu, ni le Grec. Hé qui vous l'a dit ? Etes-vous bien autorisé à taxer ainsi d'ignorance toutes les Nations Chrétiennes ? Toutes ces excellentes versions & traductions qui ont été faites depuis deux siécles des Auteurs Grecs, prouveront-elles que le reproche que vous faites ici soit bien fondé ? Je pourrois ajouter qu'il n'est pas trop honnête. De tout ceci on doit conclure que vos objections ne font que mieux montrer la débilité de la cause que vous osez soutenir, & la certitude inébranlable de celle que nous défendons.

Suite des objections des Incrédules.

Le Militaire Philosophe dresse autrement que le Déiste ses batteries contre la révélation. Il ne procéde que par de prétendus principes & de prétendues vérités enchaînées les unes aux autres. Il affecte un raffinement de métaphysique qui peut surprendre au premier moment. Nous allons faire voir que toute cette métaphysique n'est redoutable qu'aux ignorans, & qu'elle est très-mé-

prisable aux yeux de ceux qui savent raisonner & juger. Voici comment procéde ce personnage masqué.

I.

Milit. Philos. ch. 15.

Les moyens doivent être proportionnés aux attributs & à la nature de celui qui les emploie. Si Dieu a voulu faire savoir ses volontés aux hommes, il est infiniment sage, il a vu les meilleurs moyens; il est infiniment puissant, il a pû les prendre; il est infiniment juste, il les a donc pris en effet. Voyons si des Livres, des paroles, des discours, des décisions prononcées par des hommes sont les meilleurs moyens, & si ces moyens ont un juste rapport avec les attributs divins.

Que veut dire cet homme par ces paroles: *les moyens doivent être proportionnés à la nature de celui qui les emploie.* Veut-il dire que Dieu étant infini, il faut que les moyens qu'il emploie pour parvenir à une fin, soient également infinis? Alors c'est une absurdité grossière. Veut-il dire seulement qu'ils doivent être dignes de Dieu, & convenables à la fin qu'il se propose? Alors le terme de *proportionné* est très-abusif. Il n'y a donc que du faux & de l'équivoque dans ces grands mots & dans ces fières assertions.

Dieu est infiniment sage, il a vu les meilleurs moyens qui convenoient à des créatures libres; il est infiniment juste, il a pris des moyens tels que pouvoient les attendre & les demander à sa justice, des créatures libres. C'est cette liberté qu'il ne faut jamais perdre de vue, quand on parle de la sagesse & de la justice de Dieu rélativement aux créatures. Or, ces caractères de sagesse & de justice ainsi envisagés, se trouvent parfaitement dans les moyens que Dieu a pris pour instruire les hommes.

II.

Une ſageſſe infinie ne peut prendre que des moyens infaillibles ; or il eſt évident à la raiſon qu'un livre ne peut pas tomber entre les mains de tout le monde ; qu'il peut être perdu, ou corrompu ; que toutes les Nations ne peuvent point l'entendre ; que chaque homme ne ſait pas lire ; qu'il y a des aveugles de naiſſance, des ſourds & muets qui ne peuvent rien apprendre ; un livre n'eſt donc point un moyen général ni ſûr pour inſtruire.

Nouvelle équivoque auſſi miſérable que les précédentes. Le Sophiſte ſéducteur confond malicieuſement l'infaillibilité des moyens convenables pour des créatures libres, avec la néceſſité de l'effet. Les moyens doivent être infaillibles, c'eſt-à-dire qu'ils doivent être capables de démontrer la vérité à des créatures libres, mais droites, dociles & de bonne foi. Or tels ſont les Livres divins & la promulgation des Loix divines. Mais les créatures auxquelles ces moyens ſont donnés, étant libres, ces moyens ne doivent pas avoir un effet néceſſaire.

On ne répond rien à ces propos de charlatanerie, qu'*un livre peut être perdu, que chaque homme ne ſait pas lire.* La Foi n'eſt pas appuyée ſur des livres matériels, mais ſur les vérités annoncées, renfermées, & prouvées dans ces livres. On démontre l'authenticité & la divinité des Livres ſaints. Que le charlatan réponde aux preuves que nous fourniſſons ſur cela dans l'article *Ecriture.*

III.

Les traductions, les interprétations, les commentaires des Théologiens, les prédications de certains hommes ſans miſſion, avec des talens & des degrés

de foi divers, ſujets aux paſſions, &c. tout cela eſt bien moins infaillible encore.

Les interprétations & les commentaires ne ſont point une regle de foi. Pour les traductions, elles n'ont autorité que lorſqu'elles ſont approuvées par tout le corps de l'Egliſe. Leur autorité ne vient donc point des particuliers qui y ont travaillé. Le Concile de Trente déclare que la Vulgate eſt la verſion la plus ſûre, & qu'il n'y a point d'erreurs ni pour la Foi, ni pour les mœurs dans tout ce qu'elle contient. Voilà l'autorité & l'infaillibilité de la Vulgate.

IV.

Ceux qui s'efforcent tant de combatrre leur raiſon, ne pourront peut-être point s'aveugler ſur l'expérience. Ils n'ont qu'à prêter l'oreille pour écouter les diſputes de tous ces Miniſtres du Seigneur, de ces interprêtes de ſa Loi, ils les entendront ſe reprocher réciproquement leur opiniâtreté, leur ignorance & leur mauvaiſe foi; qu'ils ouvrent enſuite les yeux, ils verront les déſordres que cauſent leurs diſputes.

On reproche aux Docteurs de la Religion, qu'ils ne s'accordent pas entr'eux. A cela on fait deux réponſes.

1°. Les ennemis de la Religion s'accordent-ils beaucoup mieux? Le Militaire frénétique déteſte l'Evangile; le Déiſte Genevois déteſte ceux qui n'en reconnoiſſent pas la ſainteté. Helvétius ne veut point d'autres principes de morale que le plaiſir phyſique; Panage lui montre que ce principe eſt deſtructif de toute ſociété. Spinoſa, dans ſes ſombres extravagances, ne veut point de Dieu; Voltaire en raillant de tout ce qu'il y a de plus ſaint, ne veut point d'athée. Les contrariétés & les contradictions ſont-elles de cette force chez les Docteurs Chrétiens?

2°. Pour ce qui eſt de la différence des ſentimens chez les Auteurs Chrétiens, ou ces ſentimens regardent la Foi, ou ils ne la regardent pas. S'ils regardent la Foi, c'eſt à l'Egliſe ſeule à en décider; & ſon intolérance inflexible ſur ce point, eſt la plus grande preuve de la ſainteté & de la certitude de ſon enſeignement. S'ils ne regardent pas la Foi, elle laiſſe la liberté des opinions. Peu lui importe qu'on ſoit Scotiſte, ou Thomiſte, ou Moliniſte, pourvû qu'on ſoit Catholique.

Le reproche qu'ajoute le faux Militaire, des déſordres cauſés par les diſputes, eſt une vieille querelle qui ne mérite plus d'autre réponſe que le mépris.

V.

Si Dieu avoit des Miniſtres, ils auroient tous un dégré à-peu-près égal de capacité; les conſécrations, les ordinations, l'impoſition des mains, les rendroient plus ſavans & plus réglés dans leurs mœurs : On nous dit que tout Prêtre eſt également propre à tranſubſtantier le pain de Jeſus-Chriſt, à baptiſer, marier, abſoudre, &c. Pourquoi ne le ſeroit-il pas de même pour entendre & expliquer l'Evangile? Cela eſt autant de ſon miniſtère. On n'oſe cependant pas le ſoutenir; c'eſt que l'expérience prouveroit le contraire. Je dirai bien ce qui eſt au centre de la terre, je le détaillerai même, ſi l'on veut, parce que perſonne ne pourra me convaincre de faux; mais je ne ſerai pas aſſez fol pour dire ce qui eſt dans la poche de mon voiſin.

Voici des aſſertions d'un ridicule tout nouveau. Comment ce Militaire prouveroit-il que les Miniſtres doivent avoir tous un degré à-peu-près égal de capacité; que l'ordination doit les rendre ſavans & réglés dans leurs mœurs; que tout Prêtre doit être auſſi pro-

pre à expliquer l'Evangile, qu'à prononcer les paroles de la conſécration ou de l'abſolution? L'Apôtre ſaint Paul nous apprend le contraire. On peut voir dans ſa première Epitre au Corinthiens le détail qu'il fait des différens dons & talens des Miniſtres. 1. Cor. c. 12.

Mais, Mr. le Militaire, pourra lui dire un homme de bon ſens, nous comprenons que Dieu emploie les hommes, comme un Prince ſage emploie ſes ſujets. Un Roi, en donnant à un ſujet une charge de Judicature, lui donne bien le pouvoir de juger; mais lui donne-t-il en même tems les mœurs, la ſageſſe, les lumières, la probité, la ſcience des Loix? Le pouvoir eſt très-indépendant du ſavoir. La ſentence peut être très-bonne, quoique le Juge ſoit un homme déréglé ou ignorant. Dans la Religion, la conſécration, l'abſolution, vient du pouvoir du Prêtre. L'explication de l'Evangile vient de la ſcience. Au reſte, vous parlez de la Religion, de la même manière que vous dites que vous parleriez de ce qui eſt au centre de la terre. Vous êtes tout auſſi bien fondé, & tout auſſi digne d'être écouté ſur l'un que ſur l'autre.

VI.

Ou Dieu n'a point donné de Loi aux hommes; ou il leur en a donné une intelligible & non matérielle; une Loi toujours préſente, qui parle à l'eſprit & à la volonté; une Loi à portée & connue des ſourds & des aveugles, qui ne laiſſe point de lieu à l'ignorance; en un mot, une Loi publiée & intimée à chaque homme. Voilà ce qui eſt conforme à la bonté, à la ſageſſe & la juſtice d'un Etre tel qu'on nous peint Dieu. Il eſt indigne de lui de faire des loix, d'inſtituer des préceptes, & de donner des conſeils auxquels on n'entende rien ſi l'on ne ſait

l'Hébreu, le Syriaque, le Grec, le Latin, & ſi on n'a pas lu mille volumes de commentaires, de paraphraſes & d'interprétations.

Monſieur le Militaire, il ne s'agit ici ni d'Hébreu, ni de Syriaque, ni de milliers de volumes. La Loi que Dieu a donnée aux hommes, & qui eſt à la portée de tous les hommes, eſt compriſe dans ces deux mots: *Aimez Dieu; aimez le prochain.* Nous avons démontré que les hommes n'ont voulu ni la connoître, ni la pratiquer; que l'Evangile ne fait que nous la développer plus clairement; que Jeſus-Chriſt nous a fait mieux connoître l'obligation preſſante & le grand intérêt que nous avions à l'embraſſer, & nous a fourni le détail des moyens qui nous conduiroient à ſon parfait accompliſſement. Voilà des vérités claires & inconteſtables.

Matth. 22.

Vous vous aviſez de parler de la bonté, de la ſageſſe, de la juſtice de Dieu. Apprenez qu'il nous a donné les preuves de ſa bonté infinie, dans l'envoi de ſon Fils unique; de ſa ſageſſe infinie, dans la parfaite convenance de ſa loi avec les beſoins & les devoirs de l'homme; de ſa juſtice infinie, dans les récompenſes réſervées à la pieuſe fidélité des uns, & dans les châtimens préparés à l'orgueilleuſe indocilité des autres. Cette vue des Loix divines, & de la bonté, de la ſageſſe & de la juſtice infinie de Dieu, eſt bien autrement digne de Dieu, que tout ce que nous débite le délire impie & extravagant des Philoſophes.

VII.

A l'égard des Miniſtres, des Envoyés & des Vicaires de Dieu, il faudroit qu'ils fuſſent au-deſſus du reſte des hommes, & tout ce qu'ils ne ſont pas

Si le Roi pouvoit former ſes Miniſtres & ſes Ambaſſadeurs, il les feroit ſans doute parfaits, & tels que rien ne leur manqueroit pour bien remplir leurs fonctions.

Il n'en coûte rien au Militaire de dire des *il faudroit*. Mais s'il falloit les prouver, comment s'en tireroit-il ? Ces ſortes d'aſſertions & de propos, ne méritent pas qu'on s'y arrête. Enſuite raiſonne-t-il plus ſagement ſur ce parallele qu'il fait d'un Roi & de Dieu, à l'égard des Ambaſſadeurs & des Miniſtres ? C'eſt au lecteur à en juger. Quels ont été les Ambaſſadeurs que Dieu a employés ? C'étoient des Prophêtes inſpirés & éclairés par le Saint-Eſprit même ; ç'a été Jeſus-Chriſt le Fils de Dieu, Dieu lui-même, *béni par-deſſus toutes choſes* ; enfin ce ſont été des Apôtres, revêtus de la puiſſance, de la force & de l'eſprit de Dieu. Jamais les Princes ont-ils eu des Ambaſſadeurs auſſi parfaits, & auſſi propres à remplir leurs fonctions que ceux-là ? Jamais Ambaſſadeurs ont-ils ſi bien rempli leurs fonctions & les volontés de leurs Maîtres, que ces Apôtres ont rempli celles de l'Homme-Dieu ?

Pour les ſucceſſeurs des Apôtres, ils n'ont rien eu de nouveau à apprendre aux hommes & à leur manifeſter. Ils n'ont eu qu'à maintenir & continuer le même enſeignement, & ils l'ont maintenu & conſervé. Mais pour cette conſervation, ils n'ont pas eu beſoin de tous les mêmes dons, & de tous les mêmes priviléges qu'avoient eu les premiers Ambaſſadeurs. Il eſt donc toujours vrai que ces Ambaſſadeurs & ces Miniſtres ont été véritablement tels que l'exigeoit la ſageſſe infinie de Dieu.

VIII.

Le Militaire reſſerre enſuite toute ſa belle

doctrine en ces deux argumens, qu'il donne hardiment pour démonſtratifs.

Premier argument. Les moyens ſont proportionnés à la nature & aux attributs de celui qui les emploie.

Des livres & des diſcours humains, ne ſont pas des moyens d'inſtructions dignes de Dieu, ni proportionnés à ſa ſageſſe, à ſa puiſſance, à ſa juſtice.

Donc des livres, des diſcours, ne peuvent être les moyens dont Dieu ſe ſerve, ou ait pû ſe ſervir pour inſtruire les hommes de ſes volontés.

RÉPONSE à l'argument démonſtratif.

Cet argument démonſtratif n'eſt qu'un très-défectueux ſophiſme. Car 1°. nous avons démontre la fauſſeté de la première propoſition. Or cette propoſition étant le fondement ſur lequel porte tout l'argument démoſtratif, nous renverſons tout l'argument, en démontrant la fauſſeté de cette propoſition.

2°. Le Sophiſte met dans la ſeconde propoſition, un terme qui ne ſe trouve nullement dans la première, quoiqu'il auroit dû s'y trouver, ſavoir: *dignes de Dieu.* Mais ce terme ne s'accorde nullement avec le terme, *proportionné.* Car une choſe peut être digne de Dieu, ſans être proportionnée à Dieu. Le Miracle & la Prophétie, ſont des langages très-dignes de Dieu; mais ce ne ſont que des choſes finies, & qui par conſéquent, n'ont nulle proportion avec la nature infinie de Dieu. C'eſt une ſeconde défectuoſité qui fait un peu clocher l'argument.

IX.

Second argument démonſtratif. Dieu prend toujours les voies les plus courtes & les plus ſimples.

Des Livres & des diſcours humains ne ſont pas

les voies les plus courtes & les plus ſimples.

Donc des Religions fondées ſur des livres & ſur des diſcours humains, ne ſont point venues par des voies dignes de Dieu; donc elles ne viennent point de Dieu.

La juſtice & la ſageſſe de Dieu prouvent ma majeure; je ne crois pas qu'un homme ſenſé puiſſe nier la mineure, c'eſt à vous, mon R. P., à voir ſi vous nierez la conſéquence.

Cet argument cloche encore plus que le premier, parce qu'il n'y a rien de ſi difficile que de ſe former une idée bien préciſe & bien juſte de ces termes : *Voies les plus courtes & les plus ſimples.* Il faudroit pour cela connoître parfaitement la fin, & tout ce que renferme la fin qu'un agent ſe propoſe; il faudroit connoître tous les moyens qu'il a pour parvenir à cette fin, & les raiſons qui le déterminent dans le choix des moyens pour y parvenir. Mais ſi cet agent eſt infini, quel homme pourra ſe flatter d'avoir toutes ces connoiſſances dont nous parlons. Il eſt donc impoſſible de ſe former une idée bien préciſe & bien juſte de ces termes ; *Voies les plus courtes & les plus ſimples*, ſur-tout quand on emploie ces termes relativement à Dieu.

Mais ce n'eſt pas encore tout. Dieu étant infini, on ne peut pas douter qu'il n'ait connu une infinité de manières d'inſtruire les hommes, & que toutes ces manières n'aient été dignes de lui. On ne peut pas douter qu'il n'ait été libre de faire un choix. Il a pû vouloir inſtruire les hommes par des livres. Je défie le Militaire de prouver que cela eſt impoſſible. S'il l'a pû, on peut ſuppoſer qu'il l'a voulu. On peut paſſer de l'hypothèſe à la théſe, c'eſt-à-dire, de la ſuppoſition à la ſimple affirmation, ſi l'on a des motifs ſuffiſans pour cela.

Or les Chrétiens démontrent qu'il faut y paſſer, & que Dieu a réellement voulu inſtruire, & a réellement inſtruit les hommes par des Livres & des diſcours. Cela étant, on voit que l'argument ne ſignifie plus rien, & pour conclure notre reponſe, nous diſons :

Que la Majeure, qui eſt priſe du Pere Mallebranche, eſt très-obſcure, parce qu'on ne peut pas avoir une idée bien préciſe & bien juſte des termes qui la compoſent; il ne faut donc en faire aucun cas ;

Que la Mineure ſera niée par tout homme qui eſt inſtruit & qui ſait raiſonner.

Que la conſéquence eſt telle qu'elle peut être, étant tirée de deux prémices, ou propoſitions, dont l'une eſt évidemment fauſſe, & l'autre appuyée ſur des termes très-propres à ſurprendre & à tromper. Quel cas faut-il donc faire de cette belle conſéquence, & à quoi aboutit cette forte démonſtration ?

SALOMON.

ON peut dire de Salomon, fils de David & Roi d'Iſraël, qu'il a été un homme unique; un homme qui a été & qui ſera juſqu'à la fin des ſiécles, l'étonnement de l'Univers par la réunion de la plus haute ſageſſe, & des plus honteux égaremens. Il monta ſur le trône à l'âge de vingt ans, & en régna quarante.

Durant les vingt premières années de ſon regne, tout montra dans lui le grand Homme & le grand Roi. La ſageſſe de ſon gouvernement, la magnificence de ſes édifices, la pompe majeſtueuſe qu'il introduiſit dans ſes Palais

& dans le ſervice de la maiſon de Dieu, la prodigieuſe fécondité de ſon génie, qui traita de tous les objets de l'Hiſtoire Naturelle & de tout ce qui concerne la Philoſophie & la morale, tout cela jetta dans l'étonnement l'Univers, & mit dans le plus grand éclat la vérité de cet oracle du Seigneur, quand il dit à Salomon, qu'il ſurpaſſeroit en ſageſſe, en intelligence, en richeſſes & en gloire tous les Rois de la terre qui l'avoient précédé, & qu'il ne ſeroit égalé par aucun de ceux qui le ſuivroient.

Mais ce qui doit étonner & frapper encore davantage, c'eſt qu'après vingt années d'un regne ſi éclatant, ſi ſage & ſi glorieux, on ne trouve plus dans le même Prince, que le plus inſenſé des hommes, le plus dur des maîtres, le plus vicieux & le plus mépriſable des débauchés.

L'amour des femmes changea ſa ſageſſe en folie, éteignit toutes ſes lumières, corrompit ſon cœur. Dès-lors ſa paſſion ne connut plus de bornes ni de décence. Ses Palais furent remplis de femmes, la plûpart idolâtres; ſept cens eurent le nom de Reines, trois cens autres n'avoient que celui de concubines; ſon aveuglement alla juſqu'à élever des Temples, & offrir de l'encens aux ridicules Divinités qu'elles adoroient. Malgré ſes richeſſes immenſes il accabla ſes ſujets d'impôts; ſa dureté occaſionna des rébellions. Il fut l'amour de ſon peuple en montant ſur le trône; il en fit pendant vingt ans l'admiration & le bonheur; il en fut le fléau le reſte de ſon regne, & mourut âgé de ſoixante ans, très-peu regretté. Il ne nous reſte des écrits de Salomon, que le livre des Proverbes, l'Eccléſiaſte, le Cantique des Cantiques, & le Livre de la Sageſſe; & les

Hébreux & les Chrétiens ont toujours mis tous ces Ouvrages au rang des Livres divins.

Si nous en croyons Mrs. Les Philosophes, tout ce que l'Ecriture nous dit de la magnificence, des richesses & de la gloire de Salomon, tout cela n'est qu'un ramas de fables, d'absurdités, & de choses dont le raisonnement démontre la fausseté & l'impossibilité. Les Ouvrages qui portent le nom de Salomon, *on les a cru bons*, disent-ils, *parce qu'on les a cru d'un Roi, & que ce Roi passoit pour le plus sage des hommes*, mais ce ne sont que des recueils de *maximes basses & triviales, ou des leçons grossières de galanterie, ou des raisonnemens & des sentences d'un Philosophe Epicurien.* Voyons si l'on ne seroit pas fondé à appeller de leur jugement.

I.

Diction. Philos. *Le premier Livre des Rois dit que Bethsabée obtint de David qu'il fit couronner son fils Salomon, au lieu de son aîné Adonias. Il n'est pas surprenant qu'une femme complice de la mort de son premier mari, ait eu assez d'artifice pour faire donner l'héritage au fruit de son adultère.*

Je crois qu'il est plus raisonnable d'attribuer à la noirceur d'ame, qu'à l'ignorance, les horribles fausſetés que débite ici le Monsieur du Dictionnaire. Il n'en sera pas moins méprisable, mais il en sera plus odieux.

1°. C'est une fausseté que dans le premier Livre des Rois il soit rien dit de ce qu'avance ici le calomniateur. Il n'est point parlé de Bethsabée ni de Salomon dans tout ce premier Livre, & il ne pouvoit pas y en être parlé, puisqu'on n'y rapporte que des choses qui se passerent avant que David fût sur le trône, & qu'il n'épousa Bethsabée qu'après vingt ans de regne.

2°.

2°. C'eſt une fauſſeté que Bethſabée ait été complice de la mort d'Urie ſon premier mari. Cette horreur eſt de l'invention de notre Ecrivain; non-ſeulement l'Ecriture n'en dit pas un mot; mais on ne peut pas la lire avec quelque attention, ſans en conclure tout le contraire.

3°. C'eſt une fauſſeté que Salomon fût le fruit de l'adultère de David & de Bethſabée; puiſque l'enfant qui vint de ce premier commerce mourut peu de tems après ſa naiſſance, & que Salomon ne vint au monde que deux ans après que David eut fait de Bethſabée ſon épouſe légitime. On a une grande avance pour la raillerie & la calomnie, quand on ne reſpecte ni la décence ni la vérité.

II.

Adonias, exclus du trône par Salomon, demanda pour toute grace qu'il lui permît d'épouſer Abiſag, cette jeune fille qu'on avoit donnée à David pour le réchauffer dans ſa vieilleſſe. L'Ecriture ne dit point ſi Salomon diſputoit à Adonias cette concubine de ſon Pere. Mais elle dit que ſur cette ſeule demande Salomon le fit aſſaſſiner. Apparemment que Dieu, qui lui donna l'eſprit de ſageſſe, lui refuſa alors celui de juſtice & d'humanité.

Continuation de calomnies & de noirceurs. Adonias ne fut point exclus du trône par Salomon, mais par un ordre exprès du Seigneur. *Le Seigneur, Dieu d'Iſraël*, dit David, *m'a choiſi préférablement à tous ceux de ma maiſon, pour régner ſur Iſraël; & parmi mes enfans, car il m'en a donné un grand nombre, il a choiſi mon fils Salomon pour me remplacer ſur le trône;* & comme on vint annoncer à ce Prince qu'Adonias s'étoit fait proclamer Roi, il ordonna auſſi-tôt qu'on conduiſît ſon fils Salomon à Gihon, 1. Paralip. 28.

& que là on le ſacrât & on le couronnât Roi d'Iſraël, & qu'on le ramenât au Palais, où David lui-même fut le premier à reconnoître le nouveau Roi.

L'ambitieux Adonias s'étoit toujours flatté de monter ſur le trône, comme étant l'aîné des enfans de David. Il s'étoit fait des compagnies de gardes à pied & de gardes à cheval; il avoit lié ſa partie avec le Général Joab, le grand-Prêtre Abiathar, & quantité d'autres Seigneurs; il s'étoit même fait proclamer Roi, comme nous avons dit, du vivant de ſon Pere. Mais David ayant fait ſacrer & couronner Salomon, l'infortuné Adonias s'enfuit auprès de l'autel, envoya demander la vie au nouveau Roi, qui la lui accorda, à condition qu'il ſe comporteroit dans la ſuite avec ſageſſe. Cependant toujours inquiet & mécontent, il fit demander par Bethſabée même Abiſag en mariage. Salomon, qui pénétra ſes deſſeins, dit à la Reine ſa mere, comment oſez-vous demander Abiſag en mariage pour Adonias? Demandez encore pour lui la couronne. Il eſt mon aîné, il a déja pour lui le grand-Prêtre Abiathar & le Général Joab. Par cette indiſcrette demande, Adonias a prononcé lui-même ſon arrêt. Le Roi le condamna en effet à la mort, & chargea ſon Capitaine des Gardes d'aller exécuter lui-même cet arrêt ſur le champ. S'il y eut en cela de la ſévérité, ce fut Adonias qui l'attira & qui la mérita.

Le terme *d'aſſaſſiner* qu'emploie ici le Docteur, & qu'il répéte ſi ſouvent, & avec tant de complaiſance, ſent un peu la catachreſe.

III.

Il eſt dit dans le même livre des Rois que Salomon étoit maître d'un grand Royaume, qui s'éten-

depuis l'Euphrate à la mer rouge & à la méditerranée. Mais malheureuſement il eſt dit en même tems, que le Roi d'Egypte avoit conquis le pays de Gazer dans le Canaan, & qu'il donna pour dot la ville de Gazer à ſa fille, qu'on prétend que Salomon épouſa. Il eſt dit qu'il y avoit un Roi à Damas. Les Royaumes de Sidon & de Tyr floriſſoient alors, &c.

Il faut avouer que notre homme ne ſait pas mentir adroitement.

Dans le ſecond Livre des Paralipomenes, il eſt dit que la puiſſance de Salomon s'etendoit ſur tous les Rois, depuis l'Euphrate juſqu'au pays des Philiſtins, & juſqu'aux confins de l'Egypte. *Exercuit etiam poteſtatem ſuper cunctos reges, à flumine Euphrate uſque ad terram Philiſtinorum & uſque ad terminos Ægypti.* 2. Paralip. c. 9. Dans le troiſième Livre des Rois, il eſt dit que ces Royaumes lui offroient des préſens & le ſervoient, c'eſt-à-dire, lui payoient des tributs, & en cela il n'y a rien qui doive ſurprendre, parce que c'étoit une ſuite néceſſaire des victoires de ſon prédéceſſeur. En effet, David ſoumit les Moabites & les aſſervit à un tribut, *& percuſſit Moab, factus que eſt Moab David ſerviens ſub tributo.* 2. Reg. c. 8. v. 2. Il vainquit le Roi de Syrie Adarezer, lorſqu'il marchoit pour étendre ſa domination juſqu'à l'Euphrate : *Et percuſſit Adarezer, quando profectus eſt ut dominaretur ſuper flumen Euphratem.* Ibid. v. 3. Il défit les Syriens de Damas, & mit garniſon dans toutes leurs villes, & les obligea de ſe rendre tributaires du Royaume d'Iſraël : *Et percuſſit David de Syriâ viginti duo millia virorum, & poſuit præſidium in Syriâ Damaſci; factaque Syria David ſerviens ſub tributo.* Ibid. v. 6. Il abattit toutes les forces de pluſieurs Rois Syriens qui étoient venus au ſecours des Ammonites avec une cavalerie prodigieu-

se, & une multitude innombrable de gens de pied : *Videntes autem universi Reges* (*Syrorum*) *se victos esse ab Israël expaverunt & fugerunt quinquaginta & octo millia, & fecerunt pacem cum Israël, & servierunt eis.* 2. Reg. c. 10.

Il n'y a donc rien contre la vérité, quand on dit que la puissance de Salomon s'étendoit depuis l'Euphrate jusqu'aux confins de l'Egypte. Ce qui est contre la vérité, c'est d'affirmer que l'Ecriture dit que les Etats de Salomon *s'étendoient de l'Euphrate à la mer rouge & à la méditerranée.* Son Royaume proprement dit, ne comprenoit que la Palestine; mais sa puissance s'étendoit beaucoup au-delà de ce qui faisoit son Royaume.

C'est encore une autre bévue de dire que les Royaumes de Tyr & de Sidon étoient alors très-florissans. Tyr & Sidon ne formoient qu'un seul & très-petit Royaume, comme on le voit par les lettres de Salomon au Roi de Tyr. Pour le pays de Gazer dans le Canaan, il n'est point connu. Il est seulement dit que le Roi d'Egypte prit une ville de ce nom habitée par des Cananéens, & qu'il la donna en dot à sa fille, épouse de Salomon. Mais il n'est point dit en quel pays cette ville peuplée, apparemment de Cananéens fugitifs, étoit située.

IV.

Saul qui ne possédoit d'abord que deux épées dans ses Etats, eut bientôt une armée de trois cens trente mille hommes. Jamais le Sultan des Turcs n'a eu de si nombreuses armées. Il y avoit là dequoi conquérir toute la terre. Ces belles contradictions semblent exclure tout raisonnement.

La seule ville de Thebes, à cent portes, dans l'Egypte, pouvoit, selon Pomponius Mela, faire sortir en même tems par chacune de ses

portes, dix mille combattans, c'eſt-à-dire, une armée d'un million d'hommes. Jamais le Sultan des Turcs, Maître de toute l'Egypte, & d'une belle partie de l'Aſie, de l'Europe & de l'Afrique n'a eu de ſi nombreuſes armées.

Quelle pitié de rapprocher ainſi des tems & des uſages ſi éloignés & ſi différens! Connoiſſoit-on alors des régimens, des bataillons, des eſcadrons? On avertiſſoit le peuple de prendre les armes, & tout ce qui étoit capable de les porter les prenoit. On partageoit ces hommes en différentes troupes, ſous différens Commandans. La Tactique n'étoit gûères connue. Ce furent les Grecs & les Romains qui l'inventerent pluſieurs ſiécles après.

Quant à cette circonſtance de la première armée de Saul où il ne ſe trouve que deux épées, c'eſt l'Ecriture qui nous l'apprend & qui nous en donne la raiſon au même endroit, ſavoir, que les Philiſtins victorieux, avoient déſarmé les Iſraëlites, & enlevé tous les ouvriers en fer. 1. Reg. 13.

Où ſont ces belles contradictions que le Docteur ſemble appercevoir dans les Ecritures? On n'en trouvera certainement ici qu'entre ſes réflexions & le bon ſens.

V.

Les richeſſes que David laiſſa à Salomon ſont encore plus incroyables. Il lui donna comptant, cent trois mille talents d'or, & un million treize mille talents d'argent. Le talent d'or des Hébreux vaut environ ſix mille livres ſterlings. Le talent d'argent cinq cens livres ſterlings. La ſomme totale du legs en argent comptant montoit donc à un milliard cent dix-neuf millions cinq cens mille livres ſterlings, ou à vingt-cinq milliards ſix cens quarante-huit millions de France. Il n'y avoit pas alors autant d'eſpè-

ces circulantes dans le monde entier.

Admirez la pénétration, la profondeur, la juſteſſe de ce beau raiſonneur, de ce grand calculateur. Il fait monter le talent d'or des Hébreux à ſix mille livres ſterlings, c'eſt-à-dire, à ſix mille louis d'or. Six mille louis d'or peſent près de cent livres; le talent d'or des Hébreux devoit donc peſer près de cent livres. Cela étant il faut donc qu'il avoue :

1°. Que la couronne du Roi des Ammonites, que David lui ôta de deſſus la tête après l'avoir vaincu, & qu'il porta enſuite lui-même, peſoit plus de cent livres, car elle peſoit un talent d'or, ſans compter le poids des pierres précieuſes dont elle étoit enrichie : *Et tulit diadema regis eorum de capite ejus, pondo auri talentum habens gemmas pretioſiſſimas, & impoſitum eſt ſuper caput David.* 2. Reg. 12.

N'étoit-ce pas-là le cas de dire qu'une couronne eſt un fardeau bien peſant, & qu'il falloit une bonne tête pour la porter.

2°. Il faut qu'il avoue qu'il y eût pour plus de quatre millions d'or employé à la décoration de l'Arche d'alliance, de la Table des pains, du grand chandelier, & de quelques inſtrumens qui ſervoient au culte divin dans le déſert: *Omne aurum quod expenſum eſt in opere ſanctuarii viginti novem talentorum fuit & ſeptingentorum triginta ſiclorum.* Exod. 38. L'Arche étoit une caiſſe de bois de ſetim, ayant deux coudées & demi de long, & couverte d'or en dehors & en dedans. Elle renfermoit les Tables de la Loi, &c. Trente quintaux d'or, ou trois mille peſant d'or employés pour ces ſeuls objets; c'eſt ce que notre habile calculateur ſeroit bien en peine de démontrer; & d'ailleurs, comment deux bâtons, ou petits brancards de bois de ſetim qui devoient ſervir à porter l'Ar-

che d'alliance auroient-ils ſuffi pour ſoutenir une ſi grande charge ? Apparemment que notre calculateur n'a pas fait attention à tout cela.

3°. Il faut qu'il avoue que la Reine de Saba, outre une quantité immenſe de parfums & de pierres précieuſes, fit encore préſent à Salomon de plus de dix-ſept millions en or, car elle lui donna cent vingt talents d'or : *Dedit ergo Regi centum viginti talenta auri, & aromata multa nimis, & gemmas pretioſas.* Voilà une Princeſſe bien galante & bien généreuſe ; elle ne trouveroit pas ſa pareille aujourd'hui. Cependant elle n'étoit Reine que d'un canton de l'Arabie, quoique d'autres la faſſent Ethiopienne. 2. Reg. c. 10.

Tout cela doit faire juger que le calcul de notre Monſieur eſt furieuſement en défaut. Il auroit évité toutes ces abſurdités, s'il eût fait attention que la manière de compter par les petits talents étoit la plus commune, ce qui fait d'abord un grand rabais à ſon calcul ; il auroit compris que David devoit avoir laiſſé à Salomon des ſommes réellement immenſes, puiſque pendant quarante ans de regne & de victoires continuelles ſur des voiſins très-riches, ce Prince avoit toujours mis en réſerve tout l'or qu'il avoit amaſſé, & qu'il le deſtinoit uniquement à la conſtruction du Temple qu'il ſe propoſoit d'élever à Dieu.

C'eſt encore de cette manière, & en ſuivant ces obſervations, qu'on expliquera raiſonnablement tout ce qui eſt dit des flottes d'Ophir.

VI.

On ſervoit par jour pour le dîner & le ſouper de ſa maiſon, cinquante bœufs & cent moutons, & de la volaille & du gibier à proportion, ce qui peut aller à ſoixante mille livres peſant de viande. On ajoute

qu'il avoit quarante mille écuries, & autant de remiſes pour ſes chariots de guerre, mais ſeulement douze mille écuries pour ſa cavalerie. Voilà bien des chariots pour un pays de montagnes, & c'étoit un grand appareil pour un Roi, dont le prédéceſſeur n'avoit qu'une mule à ſon couronnement, & pour un terrain qui ne nourriſſoit que des ânes.

Ne prendroit-on pas ces obſervations pour les folies d'un Acteur de l'Opéra bouffon? Un Acteur de l'Opéra bouffon n'a pour but que de faire rire la populace. Il ne ſe met guères en peine ni de la raiſon, ni de la vérité. Mais notre Philoſophe s'en met-il beaucoup plus en peine?

Dans la dépenſe ordinaire de la maiſon de Salomon il met cinquante bœufs par jour; ce n'eſt que vingt de plus que n'en met l'Hiſtorien ſacré.

Il ſuppoſe que ces bœufs, avec cent moutons, & les volailles & le gibier, faiſoient environ ſoixante mille livres peſant de viandes. Il falloit pour cela que les bœufs & les moutons fuſſent d'une belle taille. Il devoit au moins conſulter un boucher pour faire ſon calcul.

Il ſuppoſe qu'un Prince qui avoit fait, pendant près de quarante ans, la guerre contre les Syriens, les Orientaux, les Arabes, leſquels avoient toujours beaucoup de cavalerie, n'avoit lui-même qu'une mule à ſon couronnement, & que ſon pays ne nourriſſoit que des ânes, quoique tous les pays voiſins euſſent de très-beaux & très-bons chevaux. Mais il ne nous dit pas où il a puiſé toutes ces intéreſſantes anecdotes. Il nous diſpenſera donc de le croire, juſqu'à ce qu'il nous en ait fourni quelques preuves. En attendant nous le renvoyons au troiſième Livre des Rois, Chapitre

huitième, où il eſt aſſez parlé de la cavalerie des Hébreux, ainſi qu'en pluſieurs autres endroits, & même dans l'Hiſtoire du premier Prince qui régna chez eux. 2. Regg c. 8.

Pour la bévue qu'il fait en mettant quarante mille écuries pour quarante mille chevaux, il faut la lui pardonner. Il ne ſait ni les langues orientales, ni le génie de ces langues. Mais il auroit pû conſulter les verſions & les traductions; il y auroit trouvé expreſſément marqué que Salomon *eut quarante mille chevaux dans ſes écuries, & douze mille hommes pour ſa cavalerie & pour ſes chariots, & qu'il les tenoit dans les villes deſtinées pour cela, & à Jéruſalem qui étoit la réſidence Royale :* Habuit quoque Salomon quadraginta millia equorum in ſtabulis, & curruum equitumque duodecim millia, conſtituitque eos in urbibus quadrigarum, & ubi erat Rex in Jeruſalem. 2. Paral lip. 9.

VII.

Quant au Temple qu'il fit bâtir, & que les Juifs ont cru le plus bel Ouvrage de l'Univers, ſi les Bramantes, les Michel-Ange, & les Palladio avoient vu ce bâtiment, ils ne l'auroient pas admiré. C'étoit une eſpèce de petite forteresſe quarrée, qui renfermoit une cour, & dans cette cour étoit un édifice de quarante coudées de long, & un autre de vingt. Il eſt dit ſeulement que ce ſecond édifice, qui étoit proprement le Temple, l'Oracle, le Saint des Saints, avoit vingt coudées de large comme de long, & vingt de haut. Il n'eſt point d'Architecte en Europe, qui ne regardât un tel bâtiment comme un monument de Barbares.

Voici un homme qui parle d'Architecture, comme un aveugle parleroit des couleurs. S'il connoiſſoit les excellens Ouvrages des Vitruve & des Palladio, & leurs obſervations ſur

les Temples, il ne se deshonoreroit pas en appellant un monument de Barbares le fameux Temple de Salomon.

Ce Temple, qui a été célébre dans tous les siécles & chez toutes les Nations, étoit divisé en trois parties, le Portique ou Vestibule, le Temple proprement dit, & le Saint des Saints. Le Vestibule surpassoit infiniment en beauté tous les Portiques ou Prostiles des Temples Romains dont Vitruve nous donne la description. Ce Vestibule régnoit dans toute la largeur du Temple, & avoit en profondeur la moitié de sa largeur. Il étoit principalement destiné pour la préparation des sacrifices, & l'immolation de la plupart des victimes. Le Temple proprement dit, présentoit un vaisseau des plus belles proportions, car il avoit en longueur le double de sa largeur, & en hauteur un quart de moins qu'il n'avoit en longueur. C'étoit dans ce beau vaisseau qu'on se réunissoit pour la prière & pour le chant. Le Saint des Saints étoit un superbe Salon quarré, dans lequel on conservoit l'Arche d'alliance, & ce que la Religion des Juifs avoit de plus saint & de plus précieux. Le pavé & les murs en étoient tout couverts de lames d'or, & travaillées en riche sculptures & gravures.

Salomon, qui vouloit loger autour du Temple tous les Ministres destinés au service de ce lieu saint, Chantres, Musiciens, Portiers, Gardes, Sacrificateurs, Prêtres, Pontifes, & tous les Officiers & Ouvriers qui devroient être de service tour-à-tour, fit d'abord une prodigieuse enceinte de bâtimens à plusieurs étages pour les loger. Ce fut au milieu de cette place, & dans la principale façade de cette enceinte, que le Temple fut élevé. Il avoit choisi pour emplacement le lieu le plus élevé de Je-

ruſalem, afin que ce ſuperbe édifice fût apperçu de toute part, & que la Maiſon du Seigneur parût dominer ſur tout ſon peuple. Apollodore, douze cens ans après, donna un conſeil ſemblable à Adrien pour l'emplacement d'un ſuperbe Temple que cet Empereur vouloit faire élever à Rome.

Cent quatre vingt mille Hébreux, ſans parler des ouvriers étrangers que Salomon prit encore, furent employés pendant pluſieurs années, pour préparer les materiaux de cet édifice, pour le conſtruire & le mettre dans ſa perfection. Il fut conſtruit d'une manière ſi ſolide, à ce que remarque l'Hiſtorien Joſeph, qu'il ſembloit devoir égaler la durée du monde. Mais il fut brûlé & entièrement détruit au bout de quatre cens ſoixante & dix ans, par Nabuchodonoſor. Il fut rétabli quatre vingt ans après par Zorobabel; mais ce ſecond Temple n'égala pas la beauté & la richeſſe du premier. Hérodes entreprit de le remettre dans ſa première ſplendeur, & de ſuppléer à ce qui lui manquoit pour égaler la magnificence de Salomon. Enfin onze cens trente ans après que Salomon en eut commencé la conſtruction, il fut réduit en cendres, pour n'être plus rétabli; *Edifice*, dit l'Hiſtorien Joſeph, *le plus admirable qu'on ait pû voir, ou dont on ait jamais entendu parler, ſoit par ſa grandeur, ſoit par ſa magnificence & ſa richeſſe, ſoit par la force & la ſolidité de ſa conſtruction.*

Joſeph, Antiq. Jud. l. 8. c. 2.

Joſeph, l. 15. c. 14.

Idem de Bello Jud. l. 8. c. 9.

Que penſer de l'homme du Dictionnaire, qui vous dit que ce Temple ne pouvoit être regardé que *comme un monument de Barbares, & que les Michel-Ange & les Palladio ne l'auroient pas admiré!*

Arist. Eth. l. 5. ARISTOTE a donné une définition singulière de la vertu. Il dit que c'eſt une choſe qui tient le milieu entre deux autres, dont l'une péche par défaut, & l'autre par excès. En ſuivant cette idée, nous pourrions dire également que la Religion eſt une choſe qui tient le milieu entre deux autres, dont l'une péche par défaut, & l'autre par excès; & ces deux choſes ſont l'impiété & la ſuperſtition. L'impiété refuſe à Dieu les hommages qui lui ſont dûs, la ſuperſtition lui en rend qu'il ne peut ni agréer ni approuver.

Comme l'impiété eſt une choſe très-déteſtable par elle-même, & que la Religion eſt très-odieuſe aux impies, ces Meſſieurs tâchent de ſe couvrir d'un voile qui puiſſe dérober aux yeux du monde les horreurs de leur impiété, & ſous lequel ils puiſſent exhaler leur haine contre la Religion en toute liberté. Ce voile dont ils ſe couvrent, c'eſt le zèle contre les ſuperſtitions. Pour ſuivre les fouges de ce zèle prétendu, ils enveloppent ſous le nom général de ſuperſtition toutes les obſervances, rites, pratiques & uſages de la Religion; tout ce qu'il y a de plus reſpectable & de plus ſacré, ils s'efforcent de le décrier par l'accuſation vague de ſuperſtition; tous les devoirs envers Dieu, toutes les différentes eſpèces d'hommages rendus à Dieu, tout ce qui a quelque rapport direct ou indirect avec Dieu, n'eſt, à les bien entendre que ſuperſtition. Pour débrouiller leurs ſophiſmes odieux, & pour diſſiper les nuages dont ils ſe couvrent, & dont ils cherchent à obſcurcir la vérité, nous commencerons par fixer les idées ſur ce qu'on doit entendre par Religion, & ſur ce qui mérite le nom de ſuperſtition; enſuite nous ferons re-

marquer les méchancetés & impiétés qu'ils débitent pour faire paſſer en ſuperſtition, ce qu'il y a de plus ſacré dans la Religion.

ARTICLE PREMIER.

Où l'on explique ce qu'on doit entendre par le mot de Religion.

Fixons d'abord les idées ſur ce qu'on doit entendre par le mot de Religion. On peut enviſager la Religion, ou comme une alliance qui eſt entre Dieu & l'homme, ou comme le Code des devoirs de l'homme envers Dieu. En approfondiſſant cette idée, on trouve qu'il ne peut rien y avoir de plus ſacré & de plus intéreſſant pour l'homme que la Religion.

Si l'on remonte à l'origine de la Religion & à ſon Auteur, on reconnoîtra d'abord qu'elle eſt émanée de Dieu même. Il en a gravé les premiers principes dans le cœur de l'homme, en l'éclairant ſur ce qu'il doit à la Divinité, ſur ce qu'il doit à ſes ſemblables, ſur les vertus convenables & néceſſaires à ſa nature; & ce ſont ces principes qui ſont le fondement de la Religion naturelle, laquelle doit ſe retrouver dans toutes les vraies Religions. Cette première Religion naturelle, il l'a perfectionnée par les loix poſitives, & par les vérités qu'il a fait annoncer en différens tems par ſes Prophêtes; & il y a mis le dernier ſceau, en envoyant aux hommes ſon Fils unique, le Verbe Eternel, pour être leur modele dans tous les devoirs, & en même tems leur ſouverain Légiſlateur.

Si on examine la Religion ſuivant ce qu'elle preſcrit, on n'y trouvera rien qui n'éleve l'ame, qui ne lui inſpire les plus nobles ſentimens, qui ne ſoit propre à rendre l'homme digne de Dieu, digne du reſpect & de l'amour

de ſes ſemblables, & parfaitement juſte, ſaint & irréprochable. Ce qu'elle preſcrit eſt quelquefois pénible & coûte à la nature. Mais l'honneur y eſt attaché; la paix de l'ame en eſt la ſuite néceſſaire; & la plus douce ſatisfaction pour l'homme, c'eſt de pouvoir paroître en ſûreté & avec fermété au tribunal de ſa propre conſcience, tribunal le plus formidable pour l'impie & pour le libertin : *Nil conſcire ſibi, nullâ palleſcere culpâ.* Si on enviſage les récompenſes que la Religion aſſure, on voit l'homme vertueux participer, en récompenſe de ſes vertus, à l'immortalité & au bonheur de Dieu même; éternellement juſte, ſaint, impeccable; éternellement ami de Dieu; éternellement jouiſſant, & de tout ce que l'amour du Tout-puiſſant peut répandre de faveurs, & de tout ce que la ſainteté, la juſtice & l'impeccabilité peuvent en obtenir de celui qui eſt la juſtice & la ſainteté infinie. Qu'y a-t-il de plus propre à allumer dans les cœurs l'amour de la vertu, à en faire connoître le prix, à élever au-deſſus des peines qu'elle peut coûter ?

Horat. Ep. l. 1.

En ſuivant ces vues d'un Dieu auteur de la Religion, des vertus ſublimes auxquelles forme la Religion, des récompenſes magnifiques qu'aſſure la Religion, on ne peut rien concevoir de plus intéreſſant pour la ſociété, ni de plus digne de notre reſpect & de notre amour que la Religion; & par une conſéquence néceſſaire, on ne pourra rien concevoir de plus outrageant pour la ſociété, de plus criminel & de plus digne de punition, que la méchanceté qui ne préſente que ſous le nom de ſuperſtition tout ce qu'il y a de plus ſacré dans la Religion. Mais qu'eſt-ce donc que la ſuperſtition ? C'eſt ce que les impies ſe garderoient bien de définir. Cela déceleroit trop le faux de

leurs déclamations insensées; & c'est ce que nous allons expliquer au lecteur dans l'article suivant.

ARTICLE SECOND.

Où l'on explique ce que c'est que la superstition, & ce qui mérite le nom de superstition.

Qu'est-ce donc que la superstition? La superstition consiste dans des pratiques, observations, & maximes que l'on regarde comme véritablement religieuses, utiles, ou nécessaires, & que Dieu cependant n'a point établi, & qu'il ne peut ni agréer ni approuver. Les anciens définissoient la superstition par ces deux mots: *Vana Religio*, Religion vaine, ou plutôt Religiosité vaine, c'est-à-dire sans fondement, sans utilité, sans nécessité. Pour donner plus de développement à cette idée, cherchons quelles sont les causes, & quels sont les effets de la superstition.

1°. En recherchant quelles sont les causes de la superstition, nous trouvons d'abord qu'elle n'est point un vice du cœur, & qu'elle ne vient point de méchanceté. Elle ne vient que d'un défaut de lumières dans l'esprit, & d'une mauvaise éducation. Défaut de lumières dans l'esprit; on ne connoît ni la Religion, ni l'esprit de la Religion; on ne sait ce que c'est que la sagesse & la sainteté des loix divines, ni la fin que s'est proposé le Seigneur en les donnant. Mais l'imagination étant frappée de la majesté, de la puissance, & de l'autorité du Législateur, craignant de manquer à ses volontés & à ses loix, ou cherchant à se le rendre propice, ou voulant l'appaiser quand elle le croit offensé, se forge des fantômes qu'elle croit propres à la conduire à son but; elle in-

terprête de travers ce qui eſt légitimement établi ; elle veut y ajouter ; elle ſe fait des formules, des rites, des obſervances, leſquelles ſont ſans autorité, ſans fondement, ſouvent peu dignes, & quelquefois même très-indignes de l'Etre ſuprême, & plus propres à l'outrager qu'à l'honorer. Tel eſt l'effet du manque de lumières, & telle fut l'origine de la plupart des ſuperſtitions anciennes, comme nous le verrons ci-après.

Une autre cauſe de ſuperſtition, c'eſt la mauvaiſe éducation. Les jugemens ſur bien des objets ſe forment dans les enfans avant *la raiſon*, & ces jugemens ſe forment dans eux par l'impreſſion que font ſur eux les choſes *qu'ils* voient & les maximes qu'ils entedent. Un enfant qui eſt témoin des pratiques & des obſervations ſuperſtitieuſes de ſes parens, ou de ſes maîtres, qui voit les craintes qu'elles leur inſpirent, qui entend tous les principes & toutes les maximes qu'ils débitent ſur cela, en reçoit alors des impreſſions qui deviennent *par la* ſuite preſqu'ineffaçables ; il les ſuit par une crainte qui ſe tourne en habitude ; cette *habitude* devient dans lui-même une ſeconde nature ; & le voilà par les impreſſions d'une mauvaiſe éducation, preſque naturellement & preſque irrémédiablement ſuperſtitieux.

2°. Une crainte imbécille fut l'effet *naturel* & comme néceſſaire de cette ignorance & de cette mauvaiſe éducation. Cette crainte *fit rechercher* les moyens d'éviter les maux qu'on redoutoit, & fit naître ce déluge de ſuperſtitions dont l'univers fut inondé, comme l'atteſte le Philoſophe Romain : *Superſtitio fuſa per gentes omnium oppreſſit fere animos, atque hominum imbecillitatem occupavit.* Les pratiques ſuperſtitieuſes s'établirent donc & ſe multiplièrent de toute part.

Cicer. de Div. lib. 2.

Les unes faiſoient frémir par leur barbarie, telles qu'étoient les ſacrifices des victimes humaines, en uſage chez quantité de Nations, comme le rapportent Porphyre, Philon de Biblos, Denis d'Halicarnaſſe, & pluſieurs autres auteurs Payens. Les autres étoient capables d'allarmer la pudeur la moins délicate, telles qu'étoient les rites des grandes Fêtes & des Myſtères de Venus, de Cérès, de Cibele, de Bacchus. Le ſavant Clément d'Alexandrie, qui avoit été Payen, en montre aſſez à découvert toutes les horreurs. Qui le croiroit que les Sages Romains élevoient des Temples à la Fievre, à la Peur, à la mauvaiſe Fortune, leſquelles ils révéroient comme des Divinités? Qui le croiroit qu'ils donnoient le nom de Dieux à ces vents bruyants qu'il ſeroit ridicule de nommer? Qui le croiroit que preſque tous les genres d'animaux avoient chez les différentes Nations, leurs adorateurs, leurs prêtres, leurs rites, & leur culte?

Euſeb. Præp. Ev. l. 4. c. 16.

Val. Max. l. 2.

Enfin il y avoit une multitude innombrable d'autres pratiques ſuperſtitieuſes qui n'annonçoient que la plus mépriſable imbécillité, & qui revenoient preſque à chaque inſtant de la vie; & c'eſt ſur quoi Cicéron fait cette ſage réflexion: " Comme il faut laiſſer à la Reli-
» gion tous ſes droits, ainſi il faut arracher
» toutes les racines de la ſuperſtition. De quel-
» que côté que l'on ſe tourne, la ſuperſtition
» vous preſſe & vous pourſuit. Si vous écou-
» tez un devin, ſi vous entendez un mot de
» préſage, ſi vous faites un ſacrifice, ſi vous
» donnez attention au vol d'un oiſeau, ſi vous
» voyez un diſeur de bonne fortune, ou un
» haruſpice, s'il fait des éclairs, s'il tonne, ſi
» la foudre tombe quelque part, ſi vous réflé-
» chiſſez ſur vos ſonges, vous ne pourrez

Cicer. de Divin. lib. 2.

» jamais être tranquille, les craintes vous » tourmenteront ſans relâche ».

Par-là on peut juger combien étoit étendu chez les Payens l'empire de la ſuperſtitition, combien elle étoit à charge aux hommes, & combien elle étoit ſouvent deshonorante & outrageante pour la Divinité.

Comme les pratiques ſuperſtitieuſes ont été enfantées par l'ignorance, la crainte, la foibleſſe de l'eſprit, la mauvaiſe éducation, & qu'elles ont été en uſage chez tous les peuples : les Chrétiens, malgré la ſainteté de leur Religion, n'ont pas toujous été exempts de ſuperſtitions. Mais il n'y a le plus ſouvent que de la méchanceté, & il y a preſque toujours de l'impiété dans les déclamations que font, avec tant de chaleur, les Philoſophes, contre les ſuperſtitions des Chrétiens.

Il n'y a le plus ſouvent que méchanceté, parce qu'il y a bien de ces pratiques & de ces préjugés ſuperſticieux qui, ſans être utiles ou bien fondés, ſont pardonnables ou excuſables, parce qu'ils ne ſont ni pernicieux, ni criminels. Que des perſonnes craignent de ſe voir treize à table, qu'elles s'épouvantent du renverſement d'une ſaliere, qu'elles ne veulent pas qu'un convoi funébre ſe faſſe le vendredi, qu'une fille regarde comme un bon augure que la première perſonne qu'elle rencontre le premier jour de l'an, ne ſoit pas de ſon ſexe ; on peut regarder cela avec pitié, mais on ne doit pas s'en fâcher ; & il ne faut pas pour cela crier avec Voltaire, *que la ſuperſtition eſt le plus horrible ennemi du genre humain.*

Penſées ſur l'Adminiſtration.

Dans ſes déclamations contre les ſuperſtitions, il y a preſque toujours de l'impiété, parce qu'on enveloppe ſous le nom de ſuperſtitions bien des uſages & des obſervances qui

u ſont preſcrites par la Religion, ou dérivent e *la* Religion, ou n'ont rien que de conforme l'eſprit de Religion. Les aſſociations pour des xercices de piété, les concours à des Autels ou Temples célébres de la ſainte Vierge, des Proceſſions publiques, l'invocation de quelques Saints, une manière plus ſimple ou plus unie de ſe mettre ou de s'habiller, ſe ſont des choſes qui ont toujours un rapport, au moins indirect, à l'Être ſuprême. Des libertins peuvent en faire le ſujet de leurs railleries, mais on ne doit pas être ſurpris que des libertins parlent en libertins. Ce qui eſt certain, c'eſt que toutes ces choſes peuvent ſe faire par des vues très-pures & très-religieuſes, qu'elles peuvent être très-utiles à ceux qui les pratiquent, & que c'eſt toujours une eſpèce d'impiété de les traiter de ſuperſtition. Cette méchanceté & cette impiété des libertins, paroîtra encore plus à découvert par ce que nous allons rapporter de leurs objections.

ARTICLE TROISIÈME.

Objections des Philoſophes ſur le ſujet de la Superſtition.

I.

Preſque tout ce qui va au-delà de l'adoration d'un Etre ſuprême, & de la ſoumiſſion de cœur à ſes ordres éternels, eſt ſuperſtition. Dictionn. Philoſ.

Monſieur l'Auteur, votre oracle ne ſera certainement pas rejetté par les libertins. Il n'en coûte rien de dire qu'il faut adorer Dieu & être ſoumis à ſes ordres éternels. Car cela n'empêche pas de faire tout ce qu'on veut, & de vivre comme l'on veut. Mais, dites-nous, de qu'elle autorité êtes-vous revêtu pour

proscrire tout culte, rites, observances & pratiques de Religion, & pour déclarer tout cela superstition ?

II.

Quelle infâme idée d'imaginer qu'un Prêtre d'Isis ou de Cibele, vous réconciliera avec la Divinité ! Et qu'est-il donc ce Prêtre de Cibele, cet eunuque errant qui vit de vos foiblesses, pour s'établir Médiateur entre le Ciel & vous ? Quelles patentes a-t-il reçu de Dieu ? Il reçoit de l'argent pour marmoter des paroles, & vous pensez que l'Etre des êtres ratifie les paroles de ce charlatan.

Quel nom faut-il donner à un scélérat qui ose dire aux Chrétiens que le Sacrement de Pénitence établi parmi eux, n'est qu'une superstition ? On sait bien que cette pratique religieuse coûte furieusement à l'orgueil, & qu'ainsi des Philosophes ne peuvent pas s'en accommoder. Elle exige des dispositions de droiture & de sincérité ; ainsi elle ne peut pas être du goût des hommes voués au libertinage.

Mais enfin Jesus-Christ a déclaré à ses Apôtres, qu'il les établissoit pour les réconciliateurs des hommes avec la Divinité, pour les médiateurs entre le Ciel & le genre humain. Il
Joan. 20. leur a dit : *Ceux à qui vous aurez remis les péchés, les péchés leur seront remis, & ceux à qui vous les*
Matth. 18. *aurez retenus, ils leur seront retenus.* Il leur a dit : *Tout ce que vous aurez lié sur la Terre, sera lié dans le Ciel, & tout ce que vous aurez délié sur la Terre, sera également délié dans le Ciel.*

Et un impie, pour répandre du ridicule sur ces augustes & divines institutions, en fait représenter les fonctions par les plus infâmes & les plus mépriſables ministres du Paganisme ! Ecrivain impie, malheureux ceux qui te liront & t'applaudiront !

III.

Il y a peut-être une ſuperſtition pardonnable, & même encourageante à la vertu; c'eſt celle de placer parmi les Dieux, les grands hommes qui ont été les bienfaiteurs du genre humain. Il ſeroit mieux, ſans doute, de s'en tenir à les regarder ſimplement comme les hommes vénérables, & ſur-tout de tâcher de les imiter. Vénérez ſans culte un Solon, un Thalès, un Pythagore; mais n'adorez pas un Hercule, pour avoir nettoyé les écuries d'Augias, &c.

A qui donc adreſſe-t-il ces paroles, *placer parmi les Dieux les bienfaiteurs du genre humain?* Eſt-ce à des Payens? Mais les Dieux des Payens, par exemple, un Jupiter impudique, un Mercure fourbe, un Mars plus brutal qu'un cheval de caroſſe, n'étoient pas une compagnie fort honnête, ni une récompenſe fort flatteuſe pour des hommes vertueux. Veut-il parler à des Chrétiens? Mais les Chrétiens ne connoiſſent point de compagnies de Dieux. Ils ne placent pas les hommes vertueux parmi les Dieux. Ils les placent au Ciel avec Dieu.

Que veut-il dire par ces mots, *vénérez ſans culte?* Si nous ôtons du mot de *culte* l'idée de l'adoration, qui n'eſt dûe qu'à Dieu ſeul, & que les Chrétiens ne rendent qu'à Dieu ſeul, on ne trouvera pas dans ces mots l'ombre du bon ſens. *Vénérer*, ſignifie honorer, reſpecter, rendre quelque hommage. *Culte*, ſignifie hommage, reſpect & honneur rendu. *Vénérer ſans culte* ſignifiera donc la même choſe, qu'honorer ſans honorer, reſpecter ſans reſpecter, offrir des hommages ſans offrir d'hommages. Oh, que cela eſt bien penſé & bien dit!

IV.

Gardez-vous sur-tout d'établir un culte pour des gredins qui n'ont eu d'autre mérite que l'ignorance, l'enthousiasme & la crasse, & qui se sont fait une gloire de l'oisiveté & de la gueuserie.

Enfin l'impie leve le masque. Les grandes ames qui ont mis en pratique les sublimes maximes de Jesus-Christ, les Benoît, les François d'Assise, les Bernard, les Felix de Valois, les François Xavier, n'ont été, à son avis, que des gredins ensevelis dans l'ignorance & dans la crasse.

Des propos aussi impies & aussi indécens occasionnerent un jour une saillie singulière. Hé si Voltaire, au lieu de jouer les beaux personnages qu'il a joué dans ce monde, dit un quelqu'un, si Voltaire se fût fait Capucin, s'il eût employé ses talens comme saint Bonaventure, s'il eût été humble, chaste, pénitent, détaché des richesses; s'il eût été tout rempli de zéle pour Dieu & pour le prochain, qu'il fût mort en odeur de sainteté, & ensuite béatifié; seroit-il décent, seroit-il tolérable de dire que le bienheureux Arrouet n'étoit qu'un gredin, qui n'a eu d'autre mérite que l'ignorance, l'enthousiasme & la crasse? On rit de la saillie; & quelqu'un ajouta: Si l'on dit jamais le bienheureux Arrouet, on pourra bien dire aussi un jour le bienheureux Lucifer, le bienheureux Belzébuth.

V.

Remarquez que les tems les plus superstitieux ont toujours été ceux des plus horribles crimes.

Les tems des plus horribles crimes chez les Romains, ont été ceux des premiers Césars & ce furent les tems les moins superstitieux

Il en fut de même chez les Seleucides en Syrie, & chez les Lagides en Egypte. Nous ne parlons pas de la France. Les Philoſophes y prêchent beaucoup contre la Religion ; & l'on ſe plaint de ce que la Philoſophie en bannit toutes les vertus. Gardons-nous de la ſuperſtition ; mais gardons-nous encore plus de l'impiété.

TOLÉRANCE.

QU'EST-CE que la Tolérance ? Si vous conſultez les Sages, ils vous diront que c'eſt la liberté qu'on laiſſe à chacun de parler ou d'agir comme il juge à propos, ſans qu'on ſoit obligé de l'approuver, ou en droit de le condamner. C'eſt à cette idée que nous nous en tiendrons, parce que c'eſt la plus juſte qu'on puiſſe donner de la Tolérance, & qu'il n'eſt certainement perſonne qui oſe s'y refuſer.

Il s'enſuit de cette définition, que la Tolérance juſte & raiſonnable ne peut avoir pour objet que des choſes qu'on puiſſe regarder comme indifférentes, & qui ne puiſſent donner aucune atteinte ni aux droits de la ſociété, ni à la Religion, ni à rien de ce qui eſt autoriſé par les Loix. Cette obſervation eſt abſolument néceſſaire pour ne pas ſe laiſſer prendre à ce grand mot de Tolérance employé à tout propos & dans toute ſorte d'occaſion.

Les Philoſophes reclament ſans ceſſe la Tolérance. C'eſt leur dogme favori, parce que c'eſt un voile ſpécieux ſous lequel ont peut faire paſſer ſes opinions & ſes ſentimens les

plus dangereux & les plus condamnables, & ſauver en même-tems ceux qui en ſont les auteurs. Auſſi leurs écrits ſont-ils tous remplis de conſeils, d'invitations, d'exhortations à la Tolérance; & ils le ſont également de plaintes, d'invectives, & de déclamations contre les Chrétiens qu'ils accuſent de ſoutenir le dogme horrible qui lui eſt oppoſé.

Les Chrétiens de leur côté ne trouvent pas qu'il ſoit bien difficile de leur répondre. Ils examinent d'abord quels ſont les vrais principes de cette Tolérance que les Philoſophes reclament avec tant de chaleur; ils leur diſent enſuite que l'objet de leurs demandes n'eſt point cette Tolérance ſage & raiſonnable qu'on vient de définir, mais une licence générale pour débiter toutes les impiétés que des têtes échauffées pourroient enfanter; ils leur font obſerver l'inconſéquence ridicule de leur procédé, puiſqu'en reclamant la Tolérance pour eux, ils ſont les plus intolérans vis-à-vis des autres; ils leur démontrent enfin que rien ne ſeroit plus contraire à la raiſon, ni plus funeſte à la ſociété que la Tolérance qu'ils ne ceſſent de demander.

Voilà le grand objet du différent qui eſt entre les Philoſophes & les Chrétiens; voyons d'abord comment s'y prennent les Chrétiens pour établir leurs principes; nous écouterons enſuite ce que les Philoſophes leur répondent; & nous ſerons à même de juger.

ARTICLE PREMIER.

Où l'on recherche quels ſont les vrais principes de la Tolérance démandée par les Philoſophes.

Pour peu qu'on ſuive Mrs. les Philoſophes, & quon examine leur manière de penſer, d'écrire

d'écrire & de parler, on vient bientôt à bout de découvrir le fond de leurs belles ames, & de pénétrer leurs véritables ſentimens. On apperçoit bientôt dans eux un goût très-décidé pour l'indépendance; une grande indifférence pour la Religion, & quelque choſe de plus encore que l'indifférence; une répugnance invincible à ſe ſoumettre aux devoirs juſtes, mais pénibles qu'elle preſcrit; une réſiſtance continuelle à ſon autorité qui leur peſe, & qu'ils s'efforcent de rendre odieuſe ou mépriſable; une détermination fière à mettre en avant tout ce qu'une imagination libertine & des paſſions ſans frein pourront leur inſpirer & contre la Religion, & contre les mœurs, & contre les vertus les plus reſpectables, les plus utiles, les plus néceſſaires de la ſociété; un orgueilleux libertinage d'eſprit & de cœur qui ne peut ſouffrir d'être ni contredit, ni remontré; enfin un odieux eſprit de ſéduction qui ne cherche qu'à ſe répandre, s'étendre & ſe communiquer.

Avec cela on les entend prêcher continuellement la douceur, qu'ils exigent bien que l'on ait pour eux, & qu'ils ſe gardent bien d'avoir eux-mêmes pour les autres. Ils pouſſent les plus tendres gémiſſemens ſur les entraves où l'on voudroit mettre leur raiſon, ſur les atteintes qu'on donne aux droits ſacrés de la liberté, ſur les obſtacles que l'on met à la perfection & aux progrès des ſciences, ſur l'aveuglement du fanatiſme acharné contre les Philoſophes, leſquels cependant ne s'occupent, diſent-ils, qu'à diſſiper les nuages des préjugés, à répandre les lumières, & que l'on ne devroit regarder que comme les véritables ſages, & les bienfaiteurs du genre humain.

Pour mieux cacher leurs ſiniſtres inten-

tions, & ſurprendre plus ſûrement les eſprits légers & ſuperficiels, ils proteſtent toujours de leur reſpect ſincère pour la Religion, ils rappellent, ils repréſentent avec complaiſance l'eſprit de paix, de douceur & de charité qu'elle inſpire; ils ne parlent que de la tendre qualité de freres, ſous laquelle tous les hommes devroient ſe regarder les uns les autres. En conſéquence de ces beaux ſentimens, ils ne trouvent rien de plus intéreſſant & de plus conforme à l'eſprit de la Religion, que la Tolérance. Ils la demandent, ils la conſeillent comme une choſe non-ſeulement juſte & raiſonnable, mais encore véritablement pieuſe & chrétienne. Ils aſſurent qu'on ne doit jamais craindre aucun mauvais effet de tout ce qu'ils diſent ou écrivent: *Croyez-moi*, nous dit un de ces tendres plaidans pour la Tolérance, *il ne faut jamais craindre qu'aucun ſentiment philoſophique puiſſe nuire à la Religion. Nos Myſtères ont beau être contraires à nos démonſtrations, ils n'en ſont pas moins révérés par nos Philoſophes, qui ſavent que les objets de la raiſon & de la Foi ſont de différente nature.* Ils tirent adroitement ſur eux un petit coin du voile de l'hypocriſie; ils conviennent qu'il faut une Religion; ils jettent quelques paroles vagues ſur la néceſſité d'une Religion; ils paroiſſent quelquefois reſpecter la Religion.

Volt. Mêlang. c. 27.

Avec ces ſemblans politiques & hypocrites, on ſe met autant qu'on peut en ſûreté, on attaque tous les points de la Religion en détail, on débite hardiment toute ſorte d'impiétés & de blaſphêmes, & puis on reclame l'eſprit de paix, de douceur & de charité.

Ce que nous venons d'expoſer, c'eſt la véritable marche des Philoſophes & de tous les ennemis de la Religion. Il ne faut pas les avoir beaucoup étudiés pour la reconnoître, & pour

reconnoître en même tems quels ſont les vrais principes de cette Tolérance ſi conſtamment prêchée, & ſi fortement demandée. Mais ces demandes ſont elles juſtes, ſages & dignes d'être écoutées? On en jugera par l'article ſuivant, où nous développerons encore plus clairement ce que c'eſt que cette Tolérance.

ARTICLE SECOND.

Que la Tolérance demandée par les Philoſophes n'eſt qu'une licence affreuſe pour débiter & répandre impunément toutes ſortes d'impiétés.

Quel jugement doit-on porter des efforts que font certains Ecrivains pour renverſer tous les fondemens de la Religion, ou pour en obſcurcir toutes les preuves? Quel jugement doit-on porter des blaſphêmes qu'ils vomiſſent contre la Perſonne adorable de Jeſus-Chriſt, des railleries qu'ils font ſur les uſages, les obſervances les plus reſpectables & les plus ſaintes, des détours qu'ils prennent pour juſtifier les paſſions les plus funeſtes & les vices les plus odieux, des impoſtures auxquelles ils ont recours pour défendre toutes les erreurs? Tout cela, peut-on le regarder comme des choſes aſſez indifférentes, & ſur leſquelles une ſage & raiſonnable Tolérance doive fermer les yeux? C'eſt ce que prétendent aujourd'hui les Philoſophes, & ſur-tout Voltaire & Rouſſeau, les deux plus ardens Orateurs en faveur de la Tolérance.

Il n'eſt aucun des points de la Religion, ou qui ait rapport à la Religion, ſur leſquels Voltaire ne ſe ſoit efforcé de répandre des nuages, des doutes ou du ridicule. Tantôt il met en problême le dogme de la création, le péché originel, la ſpiritualité de l'ame, l'abſurde & Volt. Poëme ſur la Loi Nat.

Disc. extravagant sentiment d'une matière pensante.
Philos. Tantôt il attaque l'authenticité & la divinité
Mêlang. des Livres Saints, met sans hésiter le Déisme
ch. 27. au-dessus du Christianisme, prodigue les plus
Ib. c. 11. grandes louanges à ceux qui combattent les
Ch. 61. mystères de la Trinité, de la Divinité de Jesus-Christ, & les autres points fondamentaux
Hist. de la Religion. Tantôt il vous peint comme
Génér. des monstres les protecteurs les plus zélés du Christianisme, tels qu'ont été les Constantin, les Theodose, les Charlemagne, qui tous ont mérité de l'Univers le surnom de Grand; & tantôt il vous représente comme dignes d'être
Mêlang. placés sur les autels les Julien, les Diocletien,
ch. 61. les Trajan, & tous les plus sanguinaires persécuteurs du nom chrétien.

Ici il fait les portraits les plus flatteurs des talens, du génie, des vertus de ceux qui ont attaqué l'Eglise & la Religion; là il ne représente les Peres & les Docteurs les plus illustres & les plus éclairés que comme des hommes à préjugés, à lumières courtes, à raisonnemens
Voyag. risibles & mépriſables. Ici il raille de toutes les
de Sacr. Religions & de tous les cultes; là il plaide
Disc. avec un zèle vif & tendre pour les passions &
Philos. pour les plaisirs; mais il plaide encore plus
sur le vivement pour la Tolérance, en faveur de
Plaisir. ceux qui répandent comme lui, ces horreurs & ces impiétés.

Rousseau, plus redoutable que Volaire, parce qu'il sait mieux l'art de raisonner, & moins indécent, parce qu'il respecte ordinairement les vertus & les mœurs, Rousseau ne veut point entendre parler d'une Religion révélée, il dresse toutes les plus fortes batteries
Lettres contre la révélation; il s'efforce d'en ébranler
de la tous les fondemens. Les Prophéties & les Mi-
Montag racles ne sont à ses yeux que des puérilités ou

des impostures. Quelque magnifique que soit le témoignage qu'il rend à l'Evangile, il dit ensuite que *ce Livre est plein de choses qui répugnent à la raison, & qu'il est impossible à tout homme sensé de concevoir & d'admettre.* Et en parlant de la Religion Catholique, il vous dit nettement qu'*elle est si évidemment mauvaise, que c'est perdre le tems de s'amuser à le démontrer.* Emile, tome 3. p. 169. Contrat Social, l. 4. c. 8.

On ne demande pas si ces dogmes des Voltaire & des Rousseau sont des impiétés horribles, détestables & punissables. On se contentera d'exposer avec quel zèle ils en prennent la défense, & plaident pour ceux qui s'efforcent de les répandre & de les débiter. Nous avons déja fait observer avec quel ton hypocrite, Voltaire tâche d'insinuer qu'aucun sentiment Philosophique ne peut nuire à la Religion. Tout le troisième Chant du Poëme sur la Loi naturelle, n'est qu'une touchante exhortation à la Tolérance ; & dans tous ses Ecrits, soit ceux qu'il ne desavoue pas, soit ceux dont il ne croiroit pas qu'il fût prudent de se déclarer le pere, il revient toujours à la liberté qu'il faut laisser à tout le monde de débiter toutes les impiétés qu'on pourra imaginer.

La lettre de Rousseau à Mr. l'Archevêque de Paris, & les Lettres écrites de la montagne, sont les apologies les plus hardies & les plus vives qu'on puisse faire pour la Tolérance. *Pourquoi*, dit-il, *un homme a-t-il inspection sur la croyance d'un autre, & Pourquoi l'Etat a-t-il inspection sur celle des citoyens ? C'est parce qu'on suppose que la croyance des hommes détermine leur morale. Mais quand cela n'est pas, qu'importe ce qu'ils croyent ou font semblant de croire. J'entends dire sans cesse qu'il faut admettre la Tolérance civile, non la théologique. Je pense tout le contraire. Je crois qu'un homme de bien, dans quelque Reli-* Lettre p. 60. Ibid. p. 67.

gion qu'il vive de bonne foi, peut être sauvé. Les préjugés sont-ils si respectables qu'il faille sacrifier la raison, la vertu, la justice, & tout le bien que la vérité pourroit faire aux hommes. Pour moi j'ai promis de la dire en toute chose utile, autant qu'il seroit en moi.

Ibid. p. 53.

Tous ceux qui, à l'imitation des Voltaire & des Rousseau, crient continuellement contre la Religion, & infectent le public de toutes sortes d'horreurs & d'impiétés sur le dogme & sur la morale, tiennent le même langage sur la Tolérance. Tous ne parlent que de caractère pacifique & indulgent pour la manière dont les hommes peuvent penser, écrire, ou parler; & tous nous fournissent des preuves évidentes & démonstratives de la vérité de la proposition que nous avons avancée, savoir, que la Tolérance qu'ils reclament, n'est qu'une affreuse licence, pour débiter & répandre impunément les plus détestables impiétés.

Ils se couvrent encore de ce masque hypocrite, dont se couvroient ceux que désignoit autrefois Jesus-Christ, en disant: *ils viennent à vous revêtus de l'habit des agneaux, & au fond de l'ame ils ne sont que des loups dévorans.* Car il est bon de remarquer que ces doux & tendres Orateurs de la Tolérance sont eux-mêmes les plus emportés, & les plus durs de tous les Intolérans, comme nous allons le montrer dans l'article suivant.

ARTICLE TROISIEME.

Qu'on ne peut pas être plus inconſéquent que le ſont les Philoſophes, puiſqu'en demandant la Tolérance pour eux, ils ſont eux-mêmes les plus intolérans par rapport aux autres.

Vit-on jamais une inconſéquence pareille à celle de nos Philoſophes ? S'agit-il des ſentimens qu'ils épouſent & qu'ils veulent inſpirer ? Quelques monſtrueux, abſurdes, impies & dangereux qu'ils ſoient, il prétendent qu'on ne doit les regarder que comme des amuſemens philoſophiques, des badinages indifférens, des doutes raiſonnables, des moyens ſûrs de perfectionner la raiſon, de détruire les préjugés, de mieux faire connoître la vérité.

Mais s'agit-il des repréſentations les plus ſages de la part de leurs adverſaires, pour leur remontrer modeſtement leurs erreurs, pour leur faire ſentir l'abſurdité ou l'impiété des maximes qu'ils débitent, les dangereuſes atteintes qu'ils donnent aux principes des bonnes mœurs, les ſcandales qu'ils cauſent dans la ſociété, les outrages qu'ils font à la Religion ; alors leur orgueil bleſſé n'y tient plus, on ne trouve plus dans eux que des hommes démontés ; & ceux qui ne parloient que paix, douceur, modeſtie & charité, deviennent les plus emportés & les plus furieux de tous les hommes. Déclamations, libelles, injures, calomnies, impoſtures, tout eſt employé, tout eſt mis en œuvre. Le grand Voltaire a ſurpaſſé en ce genre tous les Garaſſus. Il a infiniment plus vomi d'injures contre ſes ſages & modérés cenſeurs, qu'il n'a jamais fait de bons vers ; & l'on peut dire qu'il a plus enrichi notre

langue dans ce genre d'écrire, qu'aucun autre ne l'avoit fait avant lui. Or, ce grand Voltaire eſt celui qui plaide toujours le plus affectueuſement & le plus tendrement pour les douceurs & les ménagemens de la Tolérance.

Le ſtoïque Rouſſeau, malgré la rigidité de ſon caractère, ne ſe ſoutient pas toujours. Au même tems qu'il fait parade du plus grand ſtoïciſme, dans ſa Lettre à l'Archevêque de Paris, & dans ſes Lettres écrites de la Montagne, il ſe montre le plus impatient, le plus emporté, & le plus vif envers ſes Cenſeurs & ſes Juges.

Parce que le Parlement de Paris a condamné ſon Émile, il ne voit dans cette Compagnie
Lettres p. 5. que *des Magiſtrats injuſtes & incompétens.*

Parce que l'Archevêque a fait un Mandement contre le même Ouvrage, Rouſſeau, piqué, le traite de mauvais raiſonneur & de calom-
Ib. p. 11. niateur. *Monſeigneur*, lui dit-il, *vous n'avez été pour moi ni humain, ni généreux. J'avoue auſſi que je n'avois pas droit d'exiger de vous ces vertus, ni de les attendre d'un homme d'Egliſe. Voyons du moins ſi vous avez été équitable & juſte. Je croirai vous avoir bien répondu, ſi je prouve que par-tout où vous m'avez réfuté, vous avez mal raiſonné, & que par-tout où vous m'avez inſulté, vous m'avez calomnié.*

Parce que les Genevois le proſcrivent comme un impie, il ne voit plus dans ſes compa-
Ib. p. 56. triotes, que des gens qui *ne connoiſſent ou n'aiment plus leur Religion, qui, avec leur ton riſiblement arrogant, avec leur rage de chicane & d'intolérance, ne ſavent plus ce qu'ils croient, ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils diſent.* Il ne les voit plus que *comme des valets de mauvais Prêtres.* Ainſi s'exprime vis-à-vis des Puiſſances & de ſes compatriotes, ce prédicateur de la Tolérance & de la Charité.

Le frénétique déguisé sous le nom de *Militaire Philosophe*, veut que *le Souverain établisse la Tolérance dans son pays, qu'il permette à chacun de penser comme il voudra, qu'il ne tyrannise point la pensée, qu'il ne souffre point qu'on la tyrannise.* Milit. Philos. ch. 20.

Mais il canonise l'intolérance des Empereurs qui *s'opposoient à l'établissement du Christianisme, & qui sévissoient contre ses fauteurs.* Il veut absolument qu'on proscrive cette Religion, *comme absurde, extravagante, injurieuse à Dieu, pernicieuse aux hommes, comme une source intarissable de crimes & d'atrocités, comme un flambeau de discorde, de haine & de vengeance. Il annonce qu'on est dans l'obligation la plus étroite d'y renoncer, de l'avoir en horreur, de plaindre ou de mépriser ceux qui la prêchent, & de vouer à l'exécration publique ceux qui la soutiennent par leurs violences & leurs persécutions.* La tendre exhortation à la tolérance, n'est-elle pas bien sur les lévres de celui qui sait s'exprimer si énergiquement ! Ib. c. 1. Ib. 2. 9.

On ne rapportera pas ici tout ce que répétent d'après les Voltaire, les Rousseau, les Militaire Philosophe, une foule de petits Ecrivains & de petits-maîtres, soit dans leurs brochures, soit dans leurs conversations. On laisse ce mépriſable fretin dans l'oubli qu'il mérite. On ne répond qu'aux grands tenans de la sublime Philosophie moderne.

Mais ces Messieurs qui sont si inconséquens dans les demandes qu'ils font d'une Tolérance générale, & qui veulent qu'on leur accorde tout, tandis qu'ils ne veulent rien accorder aux autres ; ces Messieurs sont-ils plus conséquens dans la manière dont ils établissent leurs sentimens ? Il ne sera pas difficile de montrer qu'ils renversent d'une main ce qu'ils élevent

de l'autre, qu'ils n'ont aucun point fixe, & qu'ils se démentent & se contredisent toujours eux-mêmes.

Au reste, on ne fera sur ce point-ci aucune mention de Voltaire. On sait assez qu'être conséquent & raisonner juste, c'est la chose du monde dont il se pique le moins, comme le lui fait assez agréablement avouer Rousseau. Christianisme, Déisme, Matérialisme, Socinianisme, tout est bon pour lui, ou indifférent pour lui. Son imagination vive & libertine s'amuse de tout, raille de tout, se moque de tout. Elle ne reconnoît aucune regle; elle ne s'astreint jamais ni à suivre, ni à bâtir aucun système. Avec son ton haut & tranchant il dédaigne autant la raison que les preuves. Son autorité & son nom doivent, à son avis, en tenir lieu. Il est vrai que par-là il en impose. Mais il est ensuite le premier à se mocquer de ceux qui sont assez sots pour l'écouter, & plus sots encore pour le croire. Ainsi nous laisserons là Voltaire, & nous viendrons à Rousseau, qui mérite plus d'attention.

Lettres de la Montag. p. 208.

Cet ardent Orateur de la Tolérance nous fournit ici le plus frappant exemple des inconséquences où l'on tombe, quand on n'a pas pour soi la raison & la vérité. Il plaide avec tout le zèle & l'habileté possible pour la Tolérance. Mais tous les principes sur lesquels il l'établit, il est ensuite forcé de les détruire & de les desavouer; & c'est ce que nous allons faire voir d'une maniere sensible, en rapprochant ce qu'il dit de la Religion essentielle, & ce qu'il dit de la Tolérance. Commençons par les points qu'il établit en faveur de la Religion. Il y procéde d'une manière à laquelle ne craindroient pas de se conformer les Catholiques les plus rigoureux.

1°. On ne peut pas parler d'une manière plus touchante de l'existence de Dieu, & de la nécessité & de la sainteté de la Religion, qu'il le fait par la bouche du Vicaire Savoyard. *Mon fils*, dit-il, *tenez votre ame en état de désirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais. Songez que les vrais devoirs de la Religion sont indépendans des hommes, qu'un cœur juste est le vrai temple de la Divinité, qu'aimer Dieu par-dessus tout, & le prochain comme soi-même, est le sommaire de la Loi.* Emile, tome 3. p. 180.

2°. Il nous donne des idées vraiment sublimes des attributs divins, & de la nécessité de la Foi; & il conclut tout ce beau morceau par cet effor également sublime : *Enfin plus je m'efforce de contempler l'essence infinie de Dieu, moins je la conçois. Mais elle est, cela me suffit. Moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie, & lui dis : Etre des êtres, je suis, parce que tu es ; c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de s'anéantir devant toi. C'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma foiblesse de me sentir accablé de ta grandeur.* Ib. p. 89.

3°. En parlant des différentes Religions, il donne comme un principe que *la Religion la plus vraie est aussi la plus sociale & la plus humaine ;* & il nous fait voir ensuite que le Christianisme est la plus sociale & la plus humaine de toutes les Religions. *Nos gouvernemens modernes*, dit-il, *doivent incontestablement au Christianisme leur plus solide autorité, & leurs révolutions moins fréquentes. Il les a rendu eux-mêmes moins sanguinaires ; cela se prouve par le fait, en les comparant aux gouvernemens anciens. La Religion mieux connue, écartant le fanatisme, a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'est pas l'ouvrage des lettres ; car par-tout où elles ont* Lettre à p. 56. Emile, tome 3. p. 185.

brillé, l'humanité n'en a pas été plus reſpectée. Les cruautés des Athéniens, des Egyptiens, des Empereurs de Rome, des Chinois en ſont foi. Que d'œuvres de miſéricorde ſont l'ouvrage de l'Evangile! &c.

4°. Il repréſente les Philoſophes modernes comme des ennemis déclarés de la Religion ſociale, & par conſéquent de la Religion la plus vraie. Voici comment il s'exprime ſur ce ſujet. « Fuyez ceux qui, ſous prétexte d'ex-
Ibid. p. 181. » pliquer la nature, ſement dans les cœurs des » hommes de déſolantes doctrines, & dont le » ſcepticiſme apparent eſt cent fois plus affir- » matif & plus dogmatique que le ton décidé » de leurs adverſaires. Sous le hautain pré- » texte qu'eux ſeuls ſont éclairés, vrais, de » bonne foi, ils nous ſoumettent impérieuſe- » ment à leurs déciſions tranchantes, & pré- » tendent nous donner pour les vrais princi- » pes des choſes, les inintelligibles ſyſtêmes » qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du » reſte, renverſant, détruiſant, foulant aux » pieds tout ce que les hommes reſpectent, » ils ôtent aux affligés la dernière conſolation » de leur miſere, aux puiſſans & aux plus riches » le ſeul frein de leurs paſſions; ils arrachent » du fond du cœur les remords du crime, l'eſ- » poir de la vertu, & ſe vantent encore d'être » les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, » diſent-ils, la vérité n'eſt nuiſible aux hom- » mes. Je le crois comme eux, & c'eſt à » mon avis, une grande preuve que ce qu'ils » enſeignent n'eſt pas la vérité ».

Contrat Social, p. 198. 3°. Il regarde comme puniſſables, & même comme dignes de mort, ceux qui s'élevent contre une Religion établie par les Loix; & il rapporte que Céſar, ayant parlé dans le Sénat contre le dogme de l'immortalité de l'ame,

Caton & Ciceron firent voir qu'il parloit en mauvais citoyen, & qu'il avançoit une doctrine pernicieuse à l'Etat.

6°. Il ne croit pas qu'*on puisse légitimement introduire en un pays des Religions étrangères, sans la permission du Souverain. Car si ce n'est pas directement désobéir à Dieu, c'est désobéir aux Loix, & qui désobéit aux Loix, désobéit à Dieu.* En conséquence de ce principe, *il convient sans détour qu'à sa naissance la Religion réformée n'avoit pas droit de s'établir en France malgré les Loix.* Lettre, p. 67.

Tout ce que nous venons d'exposer, Rousseau le donne comme autant de principes invariables, nécessaires, dont il n'est pas permis de s'écarter, & sur lesquels les Loix, l'esprit de société ne doivent rien passer, ni pardonner. Sur tous ces points, il n'admet point de tolérance, comme on en peut juger par ses propres paroles.

Et cependant le même Rousseau, dans les mêmes Ouvrages, prêche avec la chaleur la plus vive pour la Tolérance la plus étendue & la plus indéfinie.

1°. En séparant adroitement la morale du dogme, il veut qu'on tolere tout, qu'on passe tout, qu'on laisse à chacun une liberté entière d'écrire & de parler comme il voudra. On ne peut pas s'exprimer sur cela avec plus de chaleur, qu'il le fait dans sa lettre à Mr. l'Archevêque de Paris; & il va encore plus loin dans ses lettres écrites de la Montagne. Lettre, p. 60.

Les Loix, dit-il, *n'ont nulle autorité sur les sentimens des hommes en ce qui tient uniquement à la Religion; elles n'en ont point non plus en cette partie sur les Ecrits où l'on manifeste ces sentimens. Si les Auteurs de ces Ecrits sont punissables, ce n'est jamais précisément pour avoir enseigné l'erreur, puisque la Loi & ses Ministres ne jugent pas de ce qui n'est précisément qu'une erreur.* Lettres, p. 46.

Lettre, p. 67. 2°. Il veut qu'on regarde toutes les Religions comme également bonnes, parce que l'on peut être également ſauvé dans quelque Religion que l'on vive.

3°. Il donne comme une choſe fort indifférente d'être Mahometan, Juif, ou Chrétien, ou Déiſte, parce que tous les cultes ſont bons, lorſqu'ils ſont preſcrits par les Loix.

4°. Malgré ce qu'il a dit en faveur du Chriſtianiſme, il veut qu'on puniſſe les Chrétiens qui diſent qu'hors de l'Egliſe il n'y a point de ſalut; & il affirme que le Chriſtianiſme eſt la Religion la plus contraire à l'eſprit ſocial, Contrat Social, p. 196. *parce qu'il ne prêche que ſervitude & dépendance; qu'il eſt trop favorable à la tyrannie, & que les vrais Chrétiens ſont faits pour être eſclaves.*

Enfin en demandant la Tolérance la plus générale pour toutes les Religions, tous les cultes, toutes les ſectes, qu'il excuſe, qu'il protége, qu'il défend, il n'y a que la Religion Chrétienne & Catholique contre laquelle il déclame avec la vivacité & le feu de l'ame la plus paſſionnée. Et c'eſt-là tout le ſujet de la ſeconde partie de ſa profeſſion de foi, ſous le nom du Vicaire Savoyard, & d'une grande partie de ſa lettre à l'Archevêque de Paris.

Par-là on voit combien ces Meſſieurs les Philoſophes ſont conſéquens. Ils prêchent la Tolérance, comme des ſéditieux prêchent la ſoumiſſion; ils veulent qu'on tolere tout ce qui vient de leur part, & ils ſont les plus impatiens de tous les intolérans vis-à-vis de ceux qui leur remontrent leurs écarts. Mais tout cela ne peut & ne doit pas ſurprendre. Quand on combat pour l'irréligion & pour le vice, on ne peut pas avoir pour ſoi la vérité & la raiſon.

ARTICLE QUATRIÈME.

Qu'il n'y auroit rien de plus contraire à la raiſon, ni de plus funeſte à la Société, que d'accorder aux Philoſophes la Tolérance qu'ils réclament.

Un Chrétien ſe trouvant un jour vis-à-vis d'un Déclamateur Philoſophe, tout rempli de ces grandes maximes de la Tolérance, oſa lui parler ainſi :

Monſieur,

Nous entendons, dans toutes les occaſions, vos Meſſieurs proteſter de leur amour pour la paix, parler avec une tendre effuſion de cœur pour les douceurs de la Tolérance, & déclamer avec la plus grande vivacité contre ceux qu'ils appellent intolérans. Mais leurs proteſtations ne me paroiſſent guères ſincères, & je ne vois pas que leurs déclamations ſoient ni fort ſenſées, ni trop bien fondées. Je crois même qu'il ne ſeroit pas difficile de leur démontrer qu'il n'y a rien de plus contraire à la raiſon, & de plus funeſte à la ſociété, que leurs demandes & leur manière de procéder.

Les Chrétiens, Monſieur, profeſſent depuis dix-ſept cens ans la Religion de Jeſus-Chriſt, conſignée dans les ſacrés Evangiles. Cette Religion eſt, au témoignage de tous ceux qui la connoiſſent, la plus ſainte, la plus digne de Dieu, la plus propre à former l'homme aux véritables vertus. Elle a un homme-Dieu pour Auteur. La ſageſſe & la puiſſance divine ont évidemment préſidé à ſon établiſſement. Elle a combattu pendant trois ſiécles contre toutes les Puiſſances de la terre, contre toutes les paſſions, contre tous les vices ; & ſes ſeules armes ont été la patience, la douceur, le ſang de ſes Martyrs, ſes miracles,

ſes vertus. Au tems même de ſes plus grandes épreuves & perſécutions, elle a fourni un nombre prodigieux de grands Hommes, qui ont été l'admiration des Payens, non-ſeulement par leurs vertus, mais par leur génie, leurs talens, leurs lumières, tels que les Juſtin, les Athenagore, les Tatien, les Tertullien, les Irenée, les Ammonius, les Clément d'Alexandrie, les Origene, les Arnobe, & quantité d'autres qu'il ſeroit trop long de nommer. Elle a ſubſtitué un culte très-ſaint, & une morale très-pure, aux extravagances & aux déréglemens du Paganiſme. Elle a mis plus de douceur & d'humanité dans les mœurs, les uſages, les gouvernemens. Enfin elle préſente à l'homme la fin la plus ſublime, les récompenſes les plus magnifiques & les plus propres à remplir une ame d'ardeur & d'amour pour la vertu; & de la plus tendre reconnoiſſance envers ſon Dieu.

Voilà les titres qu'ont les Chrétiens pour aimer leur Religion, la reſpecter, y demeurer conſtamment dévoués & attachés.

Mais de quel droit de ſoi-diſans Philoſophes, des petits particuliers, qui ne ſont rien dans le monde, ni par le rang, ni par l'autorité, s'élevent-ils continuellement contre une Religion ſi reſpectable? De quel droit l'attaqueront-ils dans ſes dogmes, ſa morale, ſon culte, ſes uſages, ſon gouvernement, ſes Miniſtres? De quel droit employeront-ils toutes les ruſes, les adreſſes, les détours de la malignité, de la mauvaiſe foi, de l'impoſture, de la calomnie, du menſonge, pour la faire ou haïr, ou mépriſer, pour en ſapper les fondemens, pour en obſcurcir les preuves brillantes, pour deshonorer ſes plus grands Hommes & ſes plus illuſtres protecteurs ou

défenſeurs ? De quel droit employeront-ils ces voies ſi iniques & ſi odieuſes, ſans qu'il ſoit permis aux Chrétiens de réclamer, d'oppoſer une juſte défenſe, de démaſquer, de convaincre, de confondre les impoſteurs, les faux raiſonneurs, les déclamateurs ? De quel droit exigeront-ils le ſilence de ceux qu'ils auront ſi griévement lézés ? Et ces réclamations continuelles de paix, de douceur, d'humanité, peut-on les regarder autrement que comme des dériſions, par leſquelles ils inſultent encore les Chrétiens, ou comme des détours artificieux, par leſquels ils veulent donner le change, & aſſurer un libre cours à leurs attentats & à leurs impiétés ?

Si un ſujet parloit des loix de la Nation, des Princes, du Gouvernement, de la Magiſtrature, comme les Philoſophes parlent des dogmes, des loix, du gouvernement, des Miniſtres de la Religion, ſeroit-il écouté quand il réclameroit la Tolérance ? Lui pardonneroit-on, s'il diſoit : *il ne faut jamais craindre qu'aucun ſentiment philoſophique puiſſe nuire* au bien de l'Etat. *Nos Loix ont beau être contraires* à nos ſages raiſonnemens, *elles n'en ſont pas moins révérées par nos Philoſophes ?* Le laiſſeroit-on ſans punition, s'il recherchoit avec malignité quelques traits épars & deſavantageux à quelques Miniſtres, pour les rendre tous odieux, comme ils recherchent, altérent & défigurent ceux qui regardent les Miniſtres du Sanctuaire ? Ne le regarderoit-on pas comme un ſéditieux, s'il ne ceſſoit de déclamer contre ceux qui gouvernent l'Etat, comme les Philoſophes ne ceſſent de déclamer contre ceux qui gouvernent la Religion ?

Volt. Mélang. c. 27.

Mais ſi malgré ces attentats contre leur Religion, les Chrétiens paroiſſoient inſenſi-

Mélang. c. 27. bles, s'ils se contentoient de dire bêtement avec vos Philosophes : *vivons en freres, adorons en paix notre Pere commun.* En fait de Religion, *chaque particulier est libre ; ce qu'il croit, ce qu'il dit, ce qu'il écrit, est très-indifférent à la République. La paix enfin, la paix est d'un autre grand prix que la vérité même.* Si les Chrétiens parloient ainsi, pourroit-on les regarder autrement que comme de pauvres imbécilles, qui ne voient rien, qui ne sentent rien, ou comme des hommes que leur Religion n'intéresse guères, & qui n'ont ni respect, ni amour, ni zèle véritable pour elle ? Cette indulgence, cette tolérance que vous demandez ne pourroit donc être l'effet que de leur imbécillité, ou de leur peu d'amour de la Religion & de la vérité. Or, ces titres ne sont pas fort honnêtes, ni ces moyens fort concluans.

Milit. Ph. c. 3.

Poëme de la Loi Nat.

D'ailleurs cette Tolérance que vous demandez si hautement & si fièrement, oseriez-vous encore prétendre qu'on n'est pas en droit de vous la refuser, & qu'on doit de toute nécessité vous l'accorder ? Mais les Athéniens l'accorderent-ils à l'impie Protagoras, dont ils firent brûler les Livres en place publique, après l'avoir banni lui-même ? L'accorderent-ils à Diagoras de Melos, qui fut décrété de prise de corps, & dont la tête fut mise à prix ? L'accorderent-ils à Théodore de Cyrenne, qui fut exilé pour ses impiétés ? Les premiers successeurs de Constantin, l'accorderent-ils aux hérétiques qui écrivoient contre les dogmes reçus ? Nos Rois l'ont-ils accordée à ceux qui ont voulu s'élever contre la Religion ? Qu'on en juge par les séveres Edits de saint Louis, de François I. de Charles IX, de Louis XIV, de Louis XV, & par une multitude innombrable d'Arrêts des Parlemens. Comment donc

Cic. de Nat. Deor. lib. 1.

Cod. l. 1.

oſez-vous réclamer ſi hautement cette Tolérance, & pourquoi voudriez-vous qu'on paſsât, en votre faveur, par-deſſus toutes les Loix les plus ſages, les plus conſtantes, les plus univerſelles?

Vous aurez beau dire avec les Rouſſeau & les Voltaire, que *quiconque oſe dire*, hors de l'Egliſe point de ſalut, *doit être chaſſé de l'Etat; qu'il eſt ridicule & abominable d'employer cette ſentence générale & comminatoire contre des hommes qui ſont ſupérieurs aux autres en tout genre; que c'eſt une arme ancienne qu'on laiſſe ſagement repoſer dans l'arſenal, & dont il n'eſt permis à aucun particulier de ſe ſervir.* Contrat Social, p. 199.

On vous demandera à vous-même, s'il eſt ſage & raiſonnable de ſouffrir dans l'Etat ceux qui inſultent, outragent & décrient la Religion de l'Etat; ſi le ridicule & l'abominable n'eſt pas que des particuliers, dont l'impiété & le libertinage ſont la plus grande célébrité, oſent interdire à des Chrétiens la citation d'une maxime ſortie de la bouche même de Jeſus-Chriſt; ſi ce n'eſt pas la dernière extravagance, de demander la Tolérance à ceux à qui on déclare qu'on ne tolérera jamais les maximes de leur Religion, ou qu'on s'en vengera par tout le poids du ridicule, du mépris, de la haine, que l'on ne ceſſera de répandre ſur eux.

Tandis que l'Orateur parloit, le Philoſophe perdoit contenance à tout inſtant; il ſouffroit, il ſe tournoit & ſe retournoit. Encore un moment de patience, Monſieur, lui dit l'Orateur. Vous voyez combien les prétentions des Philoſophes ſur la Tolérance ſont contraires à la raiſon, je vais vous faire voir encore qu'il n'y auroit rien de plus funeſte à la Société.

La Tolérance eſt toujours le cri du parti le

plus foible ; mais ce parti le plus foible n'eſt pas toujours le plus juſte & le plus ſage. Jean-Jacques Rouſſeau l'a bien ſenti ; & il ne paroît guères ſe fier à toutes ces proteſtations de douceur & d'humanité du parti philoſophique.

Emile, tome 3. *Il eſt aiſé*, dit-il, *d'étaler de belles maximes dans les Livres ; mais la queſtion eſt de ſavoir ſi elles tiennent bien à la doctrine, ſi elles en découlent néceſſairement. C'eſt ce qui n'a point paru clair juſqu'ici. Reſte à ſavoir ſi la Philoſophie à ſon aiſe & ſur le trône, commanderoit bien à la gloire, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites paſſions de l'homme, & ſi elle pratiqueroit bien cette humanité ſi douce qu'elle nous vante la plume à la main.*

Rouſſeau ne pouvoit pas nous mieux repréſenter la juſte défiance qu'on devoit avoir de ces belles maximes des reclamateurs de la Tolérance, ni mieux démaſquer leur artificieuſe hypocriſie. Un parti lorſqu'il eſt encore foible, ne prêche que douceur, paix, indulgence, ménagement, pour avoir le tems de s'affermir, de s'étendre, de ſe fortifier. Dès qu'il en eſt venu à bout, dès qu'il a pris des forces, il change de ton, il ſe fait craindre, il menace, il ne ſe propoſe rien moins que de faire plier à ſon tour ceux devant qui il plioit auparavant. Peu lui importe d'avoir les Loix contre lui, s'il a la force pour lui. On déclame, on crie à l'injuſtice à la violence ; on ne parle que de la néceſſité où l'on eſt de repouſſer la force par la force ; & tous ces ménagemens, cette douceur & cette humanité que l'on avoit tant prêchée, n'aboutiſſent enfin qu'aux horreurs de la rébellion, & au renverſement de la Religion.

Cette Tolérance qu'on demande n'eſt qu'une arme défenſive, & que l'on n'emploie que quand on n'a pas encore les armes offenſives.

Mais dès qu'on a pû ſe les donner, on renonce bien vîte aux foibles réclamations de paix & d'humanité. On veut ſe faire juſtice ſoi-même. Ce n'eſt plus que violences, ravages, cruautés, déſolations. C'eſt malheureuſement là la marche du cœur humain. C'eſt ce qu'on voit dans toutes les affaires de l'Etat civil, politique & religieux. C'eſt ce que nous atteſtent les faſtes de tout l'Univers. Quelles horribles preuves n'en ont pas fourni, & quels affreux ſpectacles n'ont pas donné en ce genre, l'Allemagne, la Suede, la Hollande, l'Angleterre & la France? Les évangéliques d'Allemagne, & les réformés de France, diſoient bien dans leurs foibles commencemens, comme l'atteſte Beze lui-même, qu'ils étoient l'enclume qui portoit les coups; mais dès qu'ils furent aſſez forts, quels coups cette enclume ne frappa-t-elle pas elle-même à ſon tour?

La Tolérance n'eſt donc qu'une adreſſe, un détour artificieux de la foibleſſe, pour ſe ſoutenir contre la raiſon, le droit, la juſtice, la Religion, en attendant qu'elle puiſſe ſe pourvoir de moyens plus efficaces & plus puiſſans, & qui tôt ou tard deviennent les plus funeſtes à la Société, ſoit pour la tranquillité de l'Etat, ſoit pour la Religion & pour les mœurs.

C'eſt ce que vient de nous préſenter avec l'énergie la plus forte, un Magiſtrat, dans ſon Réquiſitoire contre quelques-unes de ces affreuſes productions de la Philoſophie moderne. *Oſera-t-elle encore*, dit-il, *ſe parer à nos yeux des fauſſes apparences de la ſageſſe, & de l'amour du bien public? Oſera-t-elle parler de ſon reſpect pour les Loix, & de ſon zèle pour l'humanité? Elle eſt convaincue d'être autant l'ennemie* Mr. Seguier.

des peuples & des Rois, que de Dieu même. N'a-t-elle pas altéré la douceur & la bonté nationales, & ne doit-on pas s'appercevoir qu'elle a infecté preſque tous les Etats de mœurs perverſes, de maximes pernicieuſes, & qu'elle a introduit un langage ſuſpect & inconnu à nos ayeux ?

Auſſi, bien loin de conclure en faveur de cette Tolérance ſi réclamée & ſi funeſte, il repréſente aux Magiſtrats raſſemblés, que *dans la ſituation actuelle, une ſévérité ſalutaire peut ſeule remédier a la témérité des Auteurs, à la frénéſie d'une Secte dangereuſe, à l'avidité même des Imprimeurs, & à la fermentation qui ſe renouvelle ſans ceſſe dans les eſprits.* Il ſeroit beau de voir ce que les réclamateurs de la Tolérance auroient à répondre à la ſageſſe & à la force de ces raiſons, de ces preuves & de ces réflexions.

Le Chrétien ayant parlé, le Philoſophe ſe leva, & regardant, d'un air embarraſſé, tout le monde : Allons prendre l'air, dit-il. Ce fut toute la réponſe qu'il donna ; & ſon ſilence fut prit pour un trait de ſageſſe & de raiſon.

Réſumé des Articles précédens.

Qu'on ne ſe laiſſe donc point ſurprendre, ou par les adreſſes artificieuſes, ou par les tendres plaintes, ou par les vives déclamations des Philoſophes, rélativement à la Tolérance, ou à l'intolérance. Mais qu'on ſe faſſe des idées juſtes & vraies de tout ce qui concerne cet objet. Qu'on définiſſe d'abord ce que c'eſt que la Tolérance. Qu'on diſtingue avec ſoin ce qui peut être toléré, & ce qui ne doit pas l'être ; alors on ſera en état de juger de tout ce qui concerne la matière que nous traitons ; & le premier jugement qu'on portera, c'eſt qu'il n'eſt rien de plus injuſte &

de plus déraiſonnable, rien de plus dangereux pour la Religion, pour les mœurs, pour la Société, que cette Tolérance que les Philoſophes ne ceſſent de réclamer.

On verra que l'amour de l'indépendance, le mépris des devoirs les plus eſſentiels, une préſomption faſtueuſe & ridicule, une indifférence coupable, ou, pour le dire plus clairement, une haine véritable pour la Religion, ſont les ſeuls principes qui réglent, & les ſeuls reſſorts qui font agir ces Meſſieurs.

On verra qu'ils ne viſent qu'à ſe mettre, à la faveur de cette Tolérance, plus à leur aiſe, pour répandre impunément toutes leurs impiétés, leurs rêveries, leurs abſurdités.

On verra que tous leurs ſyſtêmes extravagans & mal digérés, ne tendent qu'à ſapper, détruire, renverſer tous les principes de Religion, de mœurs, de vertus ſociales; & que la raiſon & l'intérêt de la ſociété réclameront toujours contre leurs demandes & leurs prétentions inſenſées.

On verra qu'il n'eſt point de contradiction plus révoltante, que celle qui eſt entre les principes qu'ils s'efforcent d'établir, & la conduite qu'ils tiennent; qu'en prêchant, qu'en conſeillant la paix, la douceur, l'eſprit de charité aux autres, ils ſe montrent toujours les plus violens & les plus emportés dans leurs reſſentimens, contre quiconque démaſque leurs erreurs, leur hypocriſie, leurs abſurdités.

On verra enfin qu'en demandant à grands cris, & contre toutes les loix, la Tolérance, ils ſe gardent bien d'en donner une définition qui puiſſe fixer les idées, & que les Sages puiſſent adopter. Mais ils ſe contentent de rappeller ſans ceſſe le grand mot Tolérance, de faire

à tout propos des déclamations contre les intolérans, pour gagner les suffrages d'une Jeunesse libertine, pour en imposer aux esprits superficiels, intimider les foibles, & rendre inutiles, s'ils le pouvoient, les sages réclamations des hommes éclairés & judicieux.

Au reste, nous n'avons point parlé dans tous ces articles, des distinctions de Tolérance civile & théologique. Nous laissons le glaive de la justice aux Magistrats, & l'autorité de la censue aux premiers Pasteurs. Ils ont des devoirs; c'est à leur conscience à leur rendre témoignage de leur fidélité à les remplir. Ils ont de l'autorité pour arrêter & empêcher le mal; c'est à Dieu même qu'ils rendront compte de l'usage qu'ils en auront fait, ou qu'ils auront dû en faire.

Pour nous, sans parler de peines ou de censures, nous usons seulement du droit qu'a tout Philosophe Chrétien de défendre la vérité, la Religion, les mœurs; de démasquer des séducteurs; de fournir des préservatifs contre la séduction; de faire connoître le dangereux, le faux, le captieux, le contradictoire des principes, des raisonnemens, des maximes qu'on s'efforce d'établir; de les représenter comme des attentats aussi funestes à la société qu'à la Religion; de démontrer enfin qu'à la faveur de cette Tolérance, dont on ne cesse de nous battre les oreilles, on ne prétend autre chose que s'assurer de l'impunité, en répandant toute sorte d'horreurs & d'impiétés.

ARTICLE CINQUIÈME.

Réponſes à tout ce que diſent les Philoſophes en faveur de la Tolérance.

I.

J'entends dire ſans ceſſe qu'il faut admettre la Tolérance civile & non la Théologique ; je penſe tout le contraire. Lettre à Mgr. de Paris, p. 67.

Libre à vous Mr. Rouſſeau, de penſer comme il vous plaira. Mais libre auſſi à nous d'examiner ſi vous penſez juſte.

Il nous paroît qu'un Chrétien eſt néceſſairement intolerant de l'intolérance théologique, & qu'il doit auſſi admettre néceſſairement la Tolérance civile. Son intolérance théologique, vient de la certitude & des preuves qu'il a de la pureté, de la ſainteté, de la divinité de ſa Religion. Sa Tolérance civile vient de la douceur, de la morale évangélique, laquelle ne permet pas d'employer d'autres moyens de défenſe en faveur de la Religion, que la perſuaſion, la pratique de la vertu, les bons exemples & la raiſon.

Mais cette Tolérance civile ne regarde que la conduite des particuliers, & n'empêche pas que les Magiſtrats & les Puiſſances ne veillent à la manutention du bon ordre & des loix. Or le bon ordre & les loix ne permettent pas d'attaquer la Religion de l'Etat, à moins qu'on n'y ſoit autoriſé par une miſſion divine, & qu'on ne prouve la divinité de ſa miſſion par des œuvres ſurnaturelles, telles que furent les miracles & les vertus des Apôtres.

On ne penſe pas que les Incrédules, Libertins, Philoſophes, oſent ſe donner pour les Envoyés de Dieu, ni qu'ils s'offrent à fournir

les mêmes preuves qu'ont fourni les Apôtres envoyés de Dieu.

II.

Je crois qu'un homme de bien, dans quelque Religion qu'il vive de bonne foi, peut être sauvé.

Si on peut se sauver dans quelque Religion qu'on vive, on seroit bien fou de ne pas prendre la plus commode. Il vaudroit bien mieux être Turc que Chrétien. Au moins on prendroit des femmes autant qu'on voudroit & qu'on pourroit, soit dit en passant. Venons à la réponse.

Pour la pouvoir donner claire & précise, commençons par définir les termes de l'assertion. J'appelle *un homme de bien*, celui qui ne fait rien contre ce que lui prescrivent la conscience & la Loi naturelle. J'appelle *un homme de bonne foi*, celui qui n'a ni doute, ni incertitude sur la Religion qu'il professe. Cela étant:

Je dis 1°. qu'il n'est rien de plus difficile & de plus rare à trouver que des hommes qui aient cette intégrité & cette bonne foi que nous venons de définir, & que personne n'aura la pensée de mettre nos Philosophes dans cette cathégorie.

Je dis 2°. qu'un homme qui auroit ces deux qualités, recevroit infailliblement les lumières nécessaires pour parvenir à la connoissance de la vérité. C'est ce que nous devons conclure de l'idée que nous avons de la sagesse & de la bonté de Dieu, & ce que nous atteste saint
2. Thim. 2. Paul, en nous disant que *la volonté de Dieu est que tous les hommes se sauvent, & arrivent à la connoissance de la vérité.*

Je dis 3°. qu'avec ces dispositions & ces secours, un homme reconnoîtra sans peine que de toutes les Religions, la plus sûre, la plus

certaine, la plus divine & la plus ſainte eſt celle de Jeſus-Chriſt.

Je dis 4°. que s'il ſe trouvoit dans un homme une fidélité parfaite à tous les devoirs de la Loi naturelle, avec une ignorance invincible, ou avec des obſtacles inſurmontables à la connoiſſance de la Religion de Jeſus-Chriſt, Dieu pourvoiroit à l'inſtruction de cet homme par quelque voie extraordinaire, parce que *la vie éternelle conſiſte à connoître le ſeul vrai Dieu, & Jeſus-Chriſt qu'il a envoyé*, & que *c'eſt celui qui ne croira pas qui ſera condamné*. Mais nous ne pouvons ni déterminer, ni fixer, quelle eſt la voie que Dieu emploiera. Joan. 17. Marc. 16.

Il s'enſuit de-là que la Religion de Jeſus-Chriſt eſt abſolument néceſſaire au ſalut, & que c'eſt une aſſertion déteſtable de dire avec Rouſſeau, qu'en quelque Religion que l'on vive, on peut être ſauvé.

III.

Mais je ne crois pas qu'on puiſſe légitimement introduire dans un pays des Religions étrangères ſans la permiſſion du Souverain; car ſi ce n'eſt pas directement déſobéir à Dieu, c'eſt déſobéir aux loix; & qui déſobéit aux loix, déſobéit à Dieu. Lettre à Mgr. de Paris.

Il s'enſuit de votre penſée ô Philoſophe Rouſſeau, que Jeſus-Chriſt & les Apôtres ont déſobéi à Dieu, en introduiſant le Chriſtianiſme dans l'Empire Romain ſans ſa permiſſion & malgré les défenſes des Empereurs. Jeſus-Chriſt blâmé au tribunal de Rouſſeau; voilà un jugement digne de l'attention de l'Univers.

IV.

Quant aux Religions une fois établies ou tolérées dans un pays, je crois qu'il eſt injuſte & barbare de les y détruire par la violence, & que le Souverain Ibid. p. 67.

ſe fait tort à lui-même en maltraitant leurs ſectateurs..... On ne doit jamais laiſſer établir une diverſité de cultes, ni proſcrire ceux qui ſont une fois établis, car un fils n'a jamais tort de ſuivre la Religion de ſon pere.

S'il eſt injuſte & barbare de détruire par la violence des Religions légitimement établies, ou tolérées ſagement; eſt-il moins injuſte & moins puniſſable d'employer les ſophiſmes & les voies les plus odieuſes, pour décréditer, détruire & renverſer une Religion auſſi autoriſée & auſſi avantageuſe que le Chriſtianiſme? Que les Philoſophes répondent à cette queſtion.

Suivons les fortes penſées de Rouſſeau. *Le Souverain ſe fait tort* en maltraitant les Sectateurs des diverſes Religions. Mais ne s'en fait-il pas un plus grand encore, en les laiſſant s'introduire? Qu'on en juge par les fléaux dont l'Allemagne, la France & d'autres Etats de l'Europe ont été déſolés.

On ne doit ni laiſſer établir une diverſité de cultes, ni proſcrire ceux qui ſont une fois établis. On ne devoit donc ni laiſſer établir le Chriſtianiſme dans l'Empire, ni proſcrire l'Idolâtrie.

Un fils n'a jamais tort de ſuivre la Religion de ſon pere. Ainſi les Juifs & les Payens n'avoient pas tort de réſiſter aux inſtructions & invitations de Jeſus-Chriſt & des Apôtres, qui les exhortoient à quitter la Religion de leurs peres.

Eſt-il poſſible que des hommes qui raiſonnent ainſi, oſent ſe donner pour les ſages du ſiécle, & pour les précepteurs du genre humain!

V.

Émil. t. 3. p. 127. *Le devoir de ſuivre & d'aimer la Religion de ſon*

pays, ne s'étend pas jusqu'aux dogmes contraires à la bonne morale, tel que celui de l'intolérance.... La distinction entre la Tolérance civile & la Tolérance théologique est puérile & vaine.

Le respect & l'amour pour la religion de son pays est incompatible avec l'insensibilité & l'indifférence dans laquelle on demeureroit, lorsqu'on verroit cette Religion outragée.

S'il est contraire à la bonne morale de vexer ceux qui ne pensent pas comme nous, il est bien plus contraire encore à cette même morale, de débiter toute sorte d'horreurs & de blasphêmes contre une Religion justement respectée. La Tolérance en ce cas ne seroit qu'une mépriſable imbécillité, & l'intolérance, qu'on traite de dogme cruel, est une justice nécessaire. C'est une maxime admise dans tous les Tribunaux, que qui épargne les méchans nuit aux bons. *Bonis nocet qui malis parcit.* Que les Philosophes prennent pour eux cet avis. On ne prétend pas les obliger à croire. On exige qu'ils se taisent.

L'intolérance civile & la théologique sont inséparables, dit encore Mr. Rousseau. Mais quand le sont-elles? C'est lorsqu'on ne se contente pas de penser d'une manière hétérodoxe, mais qu'on ne cesse d'écrire, de parler, de dogmatiser contre la Religion. On tolére les Juifs dans l'Etat Ecclésiastique, & dans plusieurs régions de l'Europe, & on les tolére parce qu'ils se taisent. Que les Philosophes se taisent également, ils seront tolérés de même.

V I.

A Dieu ne plaise que je prêche jamais aux hommes le dogme cruel de l'intolérance, que jamais je les porte à détester le prochain, à dire à d'autres hommes, vous serez damnés. Ibid.

C'eſt comme ſi Rouſſeau diſoit. A Dieu ne plaiſe que je répete jamais cette parole de Jeſus-Chriſt. *Celui qui ne croit pas eſt déja jugé. Celui qui ne croira pas ſera condamné.*

Marc. 16.

Mais on demande à ce Philoſophe : lequel des deux eſt le plus cruel & fait plus de mal aux hommes, ou de la tolérance qui éteint la Religion & perd les mœurs, ou de l'intolérance qui arrêteroit ces déſordres & ces déréglemens ?

Eſt-ce déteſter le prochain, que de l'arrêter quand il court à ſa perte ? Un Chrétien ſage ne dira point aux hommes, vous ſerez damnés, il leur parlera comme les Apôtres parloient aux Payens. La raiſon eſt la même vis-à-vis des Payens d'autrefois, & vis-à-vis des libertins d'aujourd'hui.

VII.

Quiconque oſe dire hors de l'Egliſe point de ſalut, *doit être chaſſé de l'Etat. Un tel dogme n'eſt bon que dans un gouvernement théocratique ; dans tout autre il eſt pernicieux.*

Contrat Social, l. 4. c. 8.

Mais ſi ce dogme eſt dans l'Evangile, pourquoi chaſſer de l'Etat ceux qui répéteroient un dogme de l'Evangile ? Il faut donc proſcrire l'Evangile auſſi. Or il eſt évident que ce dogme s'y trouve. Jeſus-Chriſt dit formellement que *celui qui croit à l'Evangile ſera ſauvé, & que celui qui n'y croit pas ſera condamné ; & que quiconque n'écoutera pas l'Egliſe doit être regardé comme on regarderoit un Payen* ; n'eſt-ce pas déclarer bien expreſſément que *hors de l'Egliſe il n'y a point de ſalut.* Sera-ce donc un crime de penſer comme Jeſus-Chriſt ?

Marc. 16. Matth. 18.

Mais *ce dogme eſt pernicieux.* On devroit croire ſur l'autorité de Jeſus-Chriſt que ce dogme eſt juſte, utile & néceſſaire. Et entre l'auto-

rité de Jeſus-Chriſt, & celle de Jean-Jacques Rouſſeau, laquelle des deux doit l'emporter ?

VIII.

Il eſt impoſſible de vivre en paix avec des gens qu'on croit damnés; les aimer, ce ſeroit haïr Dieu qui les punit; il faut abſolument qu'on les ramene ou qu'on les tourmente. Par tout où l'intolérance théologique eſt admiſe, il eſt impoſſible qu'elle n'ait pas quelque effet civil, & ſitôt qu'elle en a, le Souverain n'eſt plus Souverain, même au temporel; dès-lors les Prêtres ſont les vrais maîtres; les Rois ne ſont plus que leurs Officiers. Contrat Social, l. 4. c. 8.

Voilà des raiſonnemens bien profonds & bien ſerrés, & qui demandent de l'éclairciſſement & du développement; nous allons les donner en reprenant chaque phraſe en particulier.

Il eſt impoſſible de vivre en paix avec des gens qu'on croit damnés. Voilà une aſſertion qui eſt détruite par les faits & par la raiſon. 1°. Par les faits : les Apôtres vivoient en paix avec les Idolâtres, les aimoient, les prévenoient, les inſtruiſoient, quoiqu'ils en fuſſent perſécutés & maltraités. Les premiers Chrétiens ont vécu en paix avec les Payens qui les haïſſoient, quoique ces Payens ne puſſent pas leur refuſer leur eſtime. C'étoient les pécheurs, ou ſi vous voulez des damnés que Jeſus-Chriſt recherchoit avec le plus de bonté, de zele & d'amour; & cela étoit ſi marqué, que les Juifs même lui en faiſoient un crime. Il eſt donc démontré par les faits, qu'il n'eſt pas impoſſible de vivre en paix avec des gens qu'on croit damnés. 2°. La raiſon nous dit également tout le contraire de ce qu'affirme Rouſſeau. Car ce ſera bien plutôt à des damnés, c'eſt-à-dire à des libertins, des pécheurs, des hétérodoxes, qu'il

ſera impoſſible de vivre en paix avec des hommes vertueux, ſages & orthodoxes qu'à ceux-ci de vivre en paix avec les autres. Avec le libertinage, les paſſions ſont bien plus vives, bien plus libres & bien plus redoutables qu'avec la vertu.

Les aimer, ce ſeroit haïr Dieu qui les punit. Tout le myſtère de la rédemption, prouve que Jeſus-Chriſt aimoit ceux qui étoient dans l'erreur & dans l'égarement. Il diſoit qu'il étoit venu pour les pécheurs, & pour raſſembler les brebis qui s'étoient égarées. Or certainement Jeſus-Chriſt ne haïſſoit pas Dieu ſon Pere. Toutes les hiſtoires des travaux des Apôtres, des Diſciples, des Miſſionnaires, prouvent l'amour & le zèle qu'ils avoient pour les pécheurs & les égarés. Oſeroit-on dire qu'ils aient agi en cela comme des ennemis de Dieu? O Rouſſeau, comment dites-vous qu'aimer les pécheurs, ce ſeroit haïr Dieu!

Il faut qu'on les ramene ou qu'on les tourmente. Jeſus-Chriſt dit au contraire à ſes Apôtres qu'il les envoie comme des agneaux parmi des loups. Ce ne ſont pas les agneaux qui tourmentent les loups; ce ſont bien plutôt les loups qui tourmentent & déchirent les agneaux, comme on l'a toujours vu, & comme on le voit encore aujourd'hui.

L'eſprit de Chriſtianiſme eſt un eſprit de zèle, & qui s'intéreſſe pour ramener dans la bonne voie ceux qui ſeroient égarés. Ce zèle déplaît fort aux Philoſophes. Il faudroit de l'humilité pour écouter les remontrances, & du courage pour s'y ſoumettre. Mais on n'oſe pas ſoupçonner les Philoſophes d'être capables ni de l'un ni de l'autre.

Partout où l'intolérance théologique eſt admiſe, il eſt impoſſible qu'elle n'ait pas quelque effet civil.

partout où la Religion eſt autoriſée par les Loix, il eſt impoſſible qu'on attaque cette Religion ſans manquer aux Loix. Mais on ne peut pas manquer aux Loix, que ce manquement n'ait quelque effet civil. Que les Philoſophes penſent tout comme ils voudront, ils n'auront rien à craindre s'ils ſavent garder le ſilence. S'ils ne ſavent pas le garder, qu'ils s'en prennent à eux-mêmes, des effets civils que pourroit avoir leur démangeaiſon d'écrire & de parler.

L'intolérance théologique n'eſt que l'improbation des ſentimens qui ſeroient contraires à la Religion. Mais peut-il arriver que des hommes aient des ſentimens qui ſeroient contraires à la Religion ? Ces ſentimens doivent-ils être tolérés par la ſociété ? La ſociété y a-t-elle quelque intérêt, & ſi elle y a intérêt, peut-il ſe faire qu'ils n'aient pas quelque effet civil? Que Mr. Rouſſeau réponde à toutes ces queſtions.

Sitôt qu'elle en a, le Souverain n'eſt plus Souverain, même au temporel; les Prêtres ſont les vrais maîtres, les Rois ne ſont plus que leurs Officiers. La tolérance théologique, c'eſt la liberté qu'on laiſſeroit à chacun de penſer & de dire tout ce qu'il voudroit ſur la Religion. Comment Rouſſeau prouveroit-il que cette liberté eſt ſi eſſentielle à la Souveraineté, que ſans elle, le Prince ne ſeroit plus Souverain, même au temporel. La Souveraineté conſiſte dans l'indépendance abſolue au gouvernement politique d'une Nation. La tolérance ou l'intolérance théologique n'y font rien du tout.

Les Prêtres, ajoute-t-on, ſont les vrais maîtres, &c. Mais quel Prince fut jamais plus abſolu, & plus véritablement Souverain que Louis XIV, & quel Prince fut jamais plus ennemi de la tolérance théologique? Dira-t-on

qu'il n'étoit que l'Officier des Prêtres ? O Mr. Rouſſeau, pour cette fois-ci vous raiſonnez preſque à la Voltaire !

IX.

Après s'être efforcé de prouver la néceſſité de la tolérance, Rouſſeau propoſe un traité de tolérance mutuelle entre toutes les Religions. Nous allons le rapporter article par article, & nous reprendrons enſuite chacun de ces articles pour y joindre nos obſervations ; le préambule de ce Traité eſt tiré du Contrat Social, & les articles ſont tirés de la Lettre à Mr. de Paris.

Cont. So. l. 4. c. 8.

Lettre, p. 65.

TRAITÉ de Tolérance mutuelle entre toutes les Religions.

« Les dogmes de la Religion *civile* doivent » être ſimples en petit nombre, énoncés avec » préciſion, ſans explication ni commentaire. » Il appartient au Souverain d'en fixer les ar- » ticles. Sans pouvoir obliger perſonne à les » croire, il peut bannir de l'État quiconque ne » le croit pas ; & ſi quelqu'un après avoir re- » connu ces dogmes, ſe conduit comme ne les » croyant pas, qu'il ſoit puni de mort, il a com- » mis le plus grand des crimes, il a menti de- » vant les Loix. »

ART. I. « Qu'on ſe forme de ce petit nom- » bre d'articles une Religion univerſelle, qui » ſoit pour ainſi dire, la Religion humaine & » ſociale, que tout homme vivant en ſociété » ſoit obligé d'admettre ; »

ART. II. « Si quelqu'un dogmatiſe contr'elle, » qu'il ſoit banni de la ſociété comme ennemi » de ſes Loix fondamentales. »

ART. III. « Quant au reſte, ſur quoi vous » n'êtes pas d'accord, formez chacun de vos

» croyances particulières, autant de Religions » nationales, & ſuivez-les en ſincérité de » cœur. »

ART. IV. « N'allez point vous tourmenter » pour faire recevoir vos Religions aux autres » peuples, & ſoyez ſûr que Dieu n'exige pas » cela. Car il eſt auſſi injuſte de vouloir les » ſoumettre à vos opinions qu'à vos loix, & » les Miſſionnaires ne me ſemblent guere plus » ſages que les conquérans. »

ART. V. « En ſuivant vos diverſes doctri- » nes, ceſſez de vous les figurer ſi demontrées, » que quiconque ne les voit pas telles, ſoit » coupable à vos yeux de mauvaiſe foi. Ne » croyez point que tous ceux qui peſent vos » preuves & les rejettent, ſoient pour cela des » obſtinés, que leur incrédulité les rende pu- » niſſables; ne croyez pas que la raiſon, l'a- » mour du vrai, la ſincérité, ſoient pour vous » ſeuls. »

ART. VI. « Honorez en général tous les fon- » dateurs de vos cultes reſpectifs. Ils ont eu » de grands génies & de grandes vertus, cela » eſt toujours eſtimable. Ils ſe ſont dit les en- » voyés de Dieu, cela peut être & n'être pas: » c'eſt de quoi la pluralité ne ſauroit juger » d'une manière uniforme, les preuves n'étant » point à ſa portée. Mais quand cela ne ſeroit » pas, il ne faut point les traiter ſi légérement » d'impoſteurs. »

ART. VII. « Quiſait juſqu'où les méditations » continuelles ſur la Divinité, juſqu'où l'en- » thouſiaſme de la vertu, ont pû dans leurs » ſublimes ames, troubler l'ordre didactique & » rampant des idées vulgaires? Dans une trop » grande élévation, la tête tourne, & l'on ne » voit plus les choſes comme elles ſont. »

ART. VIII. « Du reſte plus de diſpute entre

» vous sur la préférence de vos cultes. Ils sont » tous bons, lorsqu'ils sont prescrits par les » loix, & que la Religion essentielle s'y trouve, » ils sont mauvais quand elle ne s'y trouve pas. » La forme du culte est la police des Religions, » & non leur essence; & c'est au Souverain » qu'il appartient de régler la police dans son » pays. »

Tel est le chef-d'œuvre de la politique sacrée de Rousseau, dont il s'applaudit, & sur lequel nous allons lui demander quelque éclaircissement, & faire quelques remarques. Commençons par le préambule.

Les dogmes de la Religion civile doivent être simples, en petit nombre; Nous lui demandons d'abord de nous expliquer ce que c'est qu'une *Religion civile*; car ces deux termes ne semblent pas faits l'un pour l'autre. *La Religion* est le code des devoirs que Dieu impose aux hommes, qu'ils doivent recevoir avec soumission & respect, & sur lesquels il ne leur est pas permis de délibérer. *Le civil* ne nous donne l'idée que des conventions que font raisonnablement entr'eux les hommes, pour leurs avantages & secours mutuels. La Religion ne peut être fondée que sur une autorité divine. Le civil ne dépend que des conventions humaines. Dire une Religion civile, c'est donc dire une absurdité.

Ensuite de quelle autorité fixe-t-il le nombre des articles de sa Religion? a-t-il des lettres de créance pour nous assurer qu'il est l'Ambassadeur de la Divinité, & qu'il n'y a ni plus ni moins de dogmes à admettre? Ces dogmes sont-ils énoncés de manière qu'on puisse les saisir sans explications, ni commentaires? Les Philosophes n'opposeront-ils rien, n'ajouteront-ils rien, ne rejetteront-ils rien?

Se ſoumettront-ils au nouveau Dogmatiſant ?

Enfin quel inintelligible galimathias dans ſa foi ou Religion civile ? le Souverain, dit-il, *peut en fixer les articles*, mais *il ne peut pas obliger de les croire.* Il peut *bannir de l'État, & punir de mort ceux qui ne les croient pas*, & cependant le ſeul dogme négatif qu'admette Rouſſeau, c'eſt l'intolérance. Comment accorder tout cela ?

ART. I. *Formez-vous de ce petit nombre d'articles une Religion qui ſoit, pour ainſi dire, la Religion humaine & ſociale.* Nous avons déja inſinué que qui dit Religion humaine & ſociale, dit une abſurdité ; parce que Religion n'exprime que rapport à Dieu & devoir envers Dieu. Or la Religion ne dépend point des conventions humaines, & ne peut point tirer ſon autorité des conventions humaines.

ART. II. *Si quelqu'un dogmatiſe contr'elle, qu'il ſoit banni de la ſociété.* Nos Philoſophes ne feront pas trop diſpoſés à paſſer cet article. Ils trouvent trop de douceur à jouir de la liberté de penſer, de parler & d'écrire.

ART. III. *Suivez en ſincérité de cœur vos Religions nationales.* Les Philoſophes jouent en vérité de plaiſans perſonnages ! Ils ſe mocquent de ceux qui ſuivent en ſincérité de cœur la Religion qu'a enſeigné Jeſus-Chriſt ; mais ils veulent qu'on ſuive en ſincérité de cœur celles que leurs fortes têtes & leurs creuſes cervelles auront imaginées !

ART. IV. *N'allez point vous tourmenter pour faire recevoir vos Religions aux autres peuples, &c.* Jeſus-Chriſt a ordonné à ſes Apôtres d'aller enſeigner toutes les Nations, & Rouſſeau ne veut pas qu'on montre le moindre zèle pour l'inſtruction d'autrui. Jeſus-Chriſt leur dit de prier le Pere Céleſte d'envoyer des ouvriers

pour la moiſſon; & Rouſſeau aſſure que Dieu n'exige pas cela. Jeſus-Chriſt a été le premier Miſſionnaire envoyé par ſon Pere; les Apôtres, les Diſciples, des milliers de grands Hommes, Evêques, Philoſophes, Savans, ont été Miſſionnaires, ſe ſont conſumés dans les travaux des miſſions, ont ſacrifié tous les avantages humains, ont donné leur ſang pour éclairer les hommes, leur faire connoître le vrai Dieu, détruire l'empire de l'Idolâtrie; & Rouſſeau nous dit que les Miſſionnaires ne lui ſemblent guere plus ſages que les Conquérans, c'eſt-à-dire que les plus funeſtes ennemis du genre humain, que les Tamerlan, les Attila, les Jules-Ceſar qui ont inondé l'univers de ſang innocent!

Mais ne ſeroit-on pas bien en droit de retourner contre Rouſſeau ſes propres avis, conſeils & maximes? Ne pourroit-on pas lui dire: « ne vous tourmentez pas tant pour faire admettre aux Chrétiens vos opinions. Soyez » aſſuré que Dieu n'exige pas cela. Il eſt injuſte » de vouloir les y ſoumettre; & les Philoſo- » phes modernes ne ſemblent guere plus ſages » que les Conquérans. »

ART. V. *En ſuivant vos diverſes doctrines, ceſſez de vous les figurer ſi démontrées, &c.* Voici la maniere dont procedent les Chrétiens, pour s'affermir, ſe fixer dans leur créance. Qu'on juge ſi on peut la confondre comme fait ici Rouſſeau, & la mettre de niveau avec la maniere de procéder dans les autres Religions.

1°. Ils diſent avec ſaint Paul, que leur foi eſt un hommage raiſonnable qu'ils rendent à Dieu, *rationabile obſequium veſtrum*; ils diſent que cet hommage eſt raiſonnable, parce que la raiſon droite, des Prophéties ſans nombre, des faits naturels & ſurnaturels évidemment

démontrés, conduiſent néceſſairement à la foi; & ils demandent ſi aucune autre Religion peut produire des titres ſemblables.

2°. Ils trouvent mauvais qu'on mette dans un égal dégré de certitude ou d'incertitude leur Religion, & celle des Mahomet, des Lamas, &c. qui ne peuvent pas ſoutenir le moindre examen de la part de l'homme qui raiſonne.

3°. Toutes ces proteſtations de bonne foi, de ſincérité, d'amour du vrai de la part des Philoſophes, leur paroiſſent un peu ſuſpectes. Il ne leur paroît pas que les Philoſophes ſoient bien neutres; & ſans traiter d'obſtinés & d'aveugles tous les errans, ou incrédules, ils ſavent qu'il y a bien des ſortes de principes d'erreur & d'incrédulité.

4°. Ils ne jugent pas, ils ne condamnent pas, ils ne puniſſent pas. Mais ils diſent, d'après les oracles divins, que Dieu jugera, condamnera, punira.

ART. VI. *Honorez en général tous les fondateurs de vos cultes reſpectifs, ils ſe ſont dit les envoyés de Dieu, &c.* Qui le croiroit, que celui qui a donné dans ſon Emile cet admirable portrait de Jeſus-Chriſt, le met maintenant au même niveau que le ſanguinaire, l'impudique & impoſteur Mahomet! Jeſus-Chriſt s'eſt dit Envoyé de Dieu; Mahomet s'en eſt également dit l'envoyé. Avoient-ils raiſon l'un & l'autre? Rouſſeau ne décide pas entr'eux. Il ſe contente de dire que cela peut être ou ne pas être; que les preuves n'en ſont pas à la portée de tout le monde, qu'ils ont eu l'un & l'autre de grandes vertus, & qu'il ne faut les traiter ni l'un ni l'autre d'impoſteur.

C'eſt ainſi que le ſage & pacifique Rouſſeau tâche d'accomoder Jeſus-Chriſt avec Maho-

met, le Turc avec le Chrétien, l'Alcoran avec l'Evangile. Telle eſt la preuve qu'il nous donne de ſa manière profonde de raiſonner ſur la Religion.

ART. VII. *Qui ſait juſqu'où les méditations continuelles ſur la Divinité ont pu, dans leurs ſublimes ames troubler, &c.* On défieroit de choiſir de plus beaux termes pour déſigner clairement des viſionnaires, des extravagans, des inſenſés. O Rouſſeau, vous ne dites pas des groſſiéretés auſſi révoltantes que l'Auteur de l'*Examen important* & du Sermon des Cinquante. Mais vos expreſſions renferment-elles moins d'impiétés & de blaſphêmes!

ART. VIII. *Du reſte plus de diſpute ſur la préférence de vos cultes. Ils ſont tous bons, &c.* Quand on dit ſur les différens cultes de Religion que tout eſt bon, c'eſt une preuve qu'on ne fait pas grand cas d'aucun d'eux. Tout eſt bon pour celui qui ne croit rien, & qui dédaigne tout.

La diſtinction entre la police de la Religion & l'eſſence de la Religion, n'eſt qu'une filouterie pour ſurprendre ceux qui ne ſont pas en état de penſer. L'attribution de la forme du culte & de la Religion au Souverain, n'a jamais été admiſe chez les peuples qui reconnoiſſoient que la Religion venoit de Dieu. Cette idée impie étoit réſervée aux ſéducteurs de notre ſiécle. Elle n'étoit pas même adoptée chez les Payens, qui attribuoient toujours à quelque origine divine toutes les inſtitutions; les Muſulmans n'admettent que ce qui leur a été preſcrit par Mahomet, les Juifs que ce que Moyſe leur ordonna de la part de Dieu; & chez les Chrétiens, tout ſe rapporte à Jeſus-Chriſt, Fondateur de la Religion, & à l'autorité de l'Egliſe, dont les plus-grands Souve-

rains se font une gloire d'être les enfans.

Ainsi donc toute cette belle convention de tolérance mutuelle & générale que propose Rousseau, n'est qu'un tissu de principes irréligieux, qui n'apprend qu'à regarder avec une égale indifférence les choses les plus absurdes, & les choses les plus saintes; les plus destituées de preuves, & les mieux fondées; les plus superficielles & les plus intéressantes; & elle ne conduit qu'à une extinction entière de tout respect pour la Foi, pour la Religion, pour tout ce qu'il y a de plus sacré & de plus révéré dans la Religion. Voilà tout le système de la tolérance dévoilé & mis au jour.

Cependant Rousseau, après avoir bâti & arrangé tout ce beau projet, dit hardiment à l'Archevêque de Paris, *J'ai pensé, Monseigneur, que celui qui raisonneroit ainsi ne seroit point un blasphémateur, un impie, qu'il proposeroit un moyen de paix juste, raisonnable & utile aux hommes.*

X.

C'est une inexcusable présomption de professer une autre Religion que celle où l'on est né, & une fausseté de ne pas pratiquer sincérement celle que l'on professe. Si on s'égare, on s'ôte une grande excuse au Tribunal du souverain Juge. Ne pardonnera-t-il pas plutôt l'erreur où l'on fut nourri, que celle qu'on osa choisir soi-même?

Joignons encore un mot d'observations sur ces belles pensées. *C'est une inexcusable présomption de professer une autre Religion que celle où l'on est né.* C'étoit donc une inexcusable présomption aux Justin, aux Athénagore, aux Clément d'Alexandrie, aux Tertullien, aux Cyprien, aux Arnobes, à tant d'autres grands hommes, à tant de beaux génies nés dans le Paganisme,

d'embraſſer la Religion de Jeſus-Chriſt; & c'étoit dans Jeſus-Chriſt même une entrepriſe condamnable, de vouloir faire changer au monde de Religion.

C'eſt une fauſſeté de ne pas pratiquer ſincérement la Religion qu'on profeſſe. Nos Philoſophes profeſſent encore la Religion Chrétienne. Pourroient-ils aſſurer à Rouſſeau qu'ils la profeſſent ſincérement ?

Dieu ne pardonnera-t-il pas plutôt l'erreur, &c. Rouſſeau a été nourri dans la Religion Proteſtante ; il s'eſt fait enſuite Catholique, eſt redevenu Calviniſte, il eſt Déiſte aujourd'hui ; il a choiſi, varié, il ne paroît pas même encore bien décidé & bien ferme. Ne s'*ôte-t-il* pas une grande excuſe au Tribunal du ſouverain Juge ?

X I.

Dans le troiſième Chant du Poëme ſur la Loi naturelle par Voltaire, on fourre pêle-mêle en Paradis les Payens, les Muſulmans, les Ariens, les Déiſtes, &c. Et l'on dit dans une note qu'on *reſpecte cette maxime, hors de l'Egliſe point de ſalut ;* mais on ajoute : *qu'il eſt ridicule & abominable d'employer cette ſentence générale & comminatoire, contre des hommes qui ſont ſupérieurs aux autres en tout genre, que c'eſt une arme ancienne qu'on laiſſe ſagement repoſer dans l'arſenal, & dont il n'eſt permis à aucun particulier de ſe ſervir.*

Quoiqu'on ait déja repondu à cette objection, on la rappelle encore ici pour faire remarquer le ton ſage que prend toujours Voltaire. Il dit qu'il reſpecte cette maxime, & en même tems il en raille. Il trouve mauvais qu'on l'emploie contre des hommes ſupérieurs *aux* autres en tout genre, & il donne par-là une nouvelle preuve de la modeſtie philoſophique.

l annonce que c'eſt une arme ancienne qu'on aiſſe repoſer ſagement. Qu'elle repoſe ou non, lle n'en eſt pas moins à craindre, & elle n'en ſt pas moins efficace. Il ne permet pas à aucun particulier de s'en ſervir. C'eſt qu'il la raint, & que malgré ſa fière contenance, il n'aime point qu'on la lui préſente. O Voltaire, que vous faites peu de cas de vos lecteurs, & que vous le prêtez beau à vos cenſeurs!

XII.

Qu'eſt-ce que la tolérance? c'eſt l'apanage de l'humanité. Nous ſommes tous pétris de foibleſſe & d'erreurs; pardonnons-nous réciproquement nos ſottiſes; c'eſt la première loi de la nature. Dictionn. Philoſ.

Pardonnons les ſottiſes, mais faiſons taire les ſots, c'eſt la première loi de la raiſon.

Quelle pitié de définir la tolérance, l'*apanage de l'humanité?* autant vaudroit-il dire, la tolérance c'eſt la faim, la ſoif, la néceſſité de mourir; parce que toutes ces choſes-là ſont des apanages de l'humanité.

L'humanité eſt un ſentiment de bonté pour nos ſemblables, & qui nous porte également à leur pardonner des erreurs involontaires ou de foibleſſe, & à les défendre de la ſéduction.

C'eſt donc une ſottiſe de définir la tolérance l'apanage de l'humanité.

XIII.

Qu'à la bourſe d'Amſterdam, de Londres, ou de Surate, ou de Baſſora, le Guebre, le Banian, le Juif, le Mahométan, le Diocole Chinois, le Bramin, le Chrétien Grec, le Chrétien Romain, le Chrétien Proteſtant, le Chrétien Quakre, trafiquent enſemble, ils ne leveront pas le poignard les uns ſur les autres, pour gagner des ames à leur Religion. Pourquoi donc nous ſommes-nous égorgés preſque

ſans interruption depuis le premier Concile de Nicée!

Cet homme-ci toujours auſſi fécond en grandes paroles, que ſtérile & pauvre en bonnes raiſons, vous trace des tableaux imaginaires qu'il n'a jamais vu, qui n'ont jamais exiſté, & qui feront l'admiration de quelques petits lecteurs. A-t-on jamais vu à Londres ou à Surate des grouppes tels qu'il nous les préſente ici? mais laiſſons là ſon croquis, & ſon étalage de mots, & venons à l'examen de ſa grande queſtion.

Ne pourroit-on pas bien lui dire: ô homme qui prêchez tant l'humanité, pourquoi ne ceſſez-vous de parler contre la vérité? Depuis près de dix-huit ſiécles que le Chriſtianiſme ſubſiſte, il a ſouffert, il eſt vrai, de tems en tems quelques agitations, lorſqu'il s'eſt élevé quelque hétérodoxe parmi les Chrétiens. Mais ces maſſacres ſans interruption n'ont d'exiſtence que dans votre noire & ſéductrice imagination. Il y a eu des ſecouſſes dans le Chriſtianiſme; de guerres de Religion, il n'y en a eu que dans deux ou trois ſiécles: celle des Albigeois au treizième, celle des Huſſites au quinzième, & celles des Luthériens, Calviniſtes, & Anabaptiſtes au ſeizième. Dailleurs celle des Albigeois ne s'eſt gueres fait ſentir que dans une petite partie de la France; celle des Huſſites ne s'étendit pas au-delà de la Boheme. Vous outragez donc la vérité, en diſant que les Chrétiens ſe ſont égorgés preſque ſans interruption depuis le premier Concile de Nicée.

XIV.

Conſtantin commença par donner un Edit qui permettoit toutes les Religions; il finit par perſécuter. Avant lui, on ne s'éleva contre les Chrétiens,

ue parce qu'ils commençoient à faire un parti dans État. Les Romains permettoient tous les cultes, ſqu'à celui des Juifs, juſqu'à celui des Egyptiens, our leſquels ils avoient tant de mépris.

Où avez-vous appris, Monſieur, qu'on ne 'éleva contre les Chrétiens que parce qu'ils emuoient dans l'Etat? Vous l'affirmez hardiment. Mais on vous défie de citer aucun ancien Auteur qui l'atteſte; mais on vous fait voir que tous les Hiſtoriens même Payens, liſent le contraire; mais on vous oppoſe tous les Edits des Empereurs perſécuteurs, leſquels ne font d'autres crimes aux Chrétiens que celui de leur attachement à leur Religion, Mr. du Dictionnaire, de quel nom meritez-vous donc d'être décoré?

Ce que vous dites de Conſtantin n'eſt pas moins deſtitué de raiſon. Avant ce Prince, la Religion Chrétienne n'étoit point permiſe dans l'Empire. Conſtantin s'étant fait Chrétien, donna un Edit en faveur de cette Religion. Il ne perſécuta point les autres; mais il fit ceſſer la perſécution contre celle-ci.

Vous lui reprochez d'avoir été enſuite perſécuteur. Mais vous ne voudriez pas certainement hazarder la centième partie de vos rentes, pour ſoutenir votre aſſertion. Nous avouons bien que Conſtantin, ſéduit par les artifices d'Euſebe de Nicomédie, exila ſaint Athanaſe, & quelques autres Orthodoxes. Les ames les plus droites ſont les plus aiſées à ſurprendre. L'Hiſtoire nous en fournit un grand nombre d'exemples. Conſtantin fut dans le cas. Mais il eſt ſouverainement injuſte de lui donner pour cela le titre de perſécuteur.

Vous dites enfin que les Romains permettoient les cultes des Juifs & des Egyptiens qu'ils mépriſoient. On vous répondra paiſi-

TAYLOR INST. OXFORD

blement que ceux qui adoroient tous les vices déifiés, pouvoient bien permettre aux Egyptiens le culte des chats & des oignons, & que cet argument en faveur de la tolérance ne fait pas honneur à celui qui le propose.

XV.

Pourquoi Rome toléroit-elle ces cultes ? c'est que ni les Egyptiens, ni même les Juifs ne cherchoient point à exterminer l'ancienne Religion de l'Empire, ne couroient point les terres & les mers pour faire des proſélytes ; Ils ne ſongeoient qu'à gagner de l'argent ; mais il eſt inconteſtable que les Chrétiens vouloient que leur Religion fût dominante.

Voici un homme qui s'enferre furieuſement en voulant raiſonner. Il trouve fort juſte & fort équitable la tolérance que Rome accordoit aux Egyptiens & aux Juifs, parce qu'ils ne cherchoient point à exterminer la Religion ancienne. Mais puiſque les Philoſophes ne travaillent qu'à exterminer le Chriſtianiſme, & qu'ils font tous leurs efforts pour le décréditer, & le déshonorer dans tous leurs écrits, peuvent-ils raiſonnablement demander aux Chrétiens d'être tolérés ?

Ils ne couroient point, ajoute-t-on, *les terres & les mers, pour faire des proſélytes.* Nous ne répondons rien ici pour ces Egyptiens adorateurs d'oignons & de chats. Nous ne parlerons que des Juifs adorateurs du vrai Dieu. Il eſt très-faux que les Juifs ne cherchaſſent point à faire des proſélytes à leur Religion. Dans toutes les villes de l'Empire où ils avoient des ſynagogues, ils retirerent bien des Idolâtres de leurs ſuperſtitions. *Joſeph* l'Hiſtorien, & les livres évangéliques, nous en fourniſſent une grande quantité d'exemples. La raiſon qu'on donne de la tolérance qui

eur étoit accordée, eſt donc détruite par les faits.

Il eſt inconteſtable, dit-on encore, *que les Chrétiens vouloient que leur Religion fut dominante.* Changeons pour raiſon le mot de *dominante* en celui d'*univerſelle.* Alors nous dirons de même, il eſt inconteſtable que les Chrétiens vouloient que leur Religion fût la Religion univerſelle, & ils étoient bien autoriſés à le vouloir. 1°. Parce que cette Religion avoit été apportée du Ciel, pour éclairer & reformer tout l'univers; 2°. parce que Jeſus-Chriſt avoit ordonné à ſes Apôtres de l'enſeigner à toutes les Nations; 3°. parce que le plus grand avantage & le plus grand bien qu'on pût procurer à l'univers, c'étoit d'y détruire les abominations que l'Idolâtrie y avoit introduites, & d'y ſubſtituer une Religion de ſainteté comme celle de Jeſus-Chriſt.

Alors je le demande aux Philoſophes eux-mêmes, les Chrétiens n'avoient-ils pas raiſon de ſouhaiter & de vouloir que leur Religion devînt la Religion univerſelle?

Nous avons ſubſtitué le mot d'*univerſelle* à celui de *dominante*, dont on peut tirer des conſéquences très-odieuſes. Le lecteur pénétrera auſſi facilement nos juſtes raiſons, que les intentions perverſes de l'Obtrectateur.

XVI.

Les Juifs ne vouloient point que la ſtatue de Jupiter fût à Jéruſalem, mais les Chrétiens ne vouloient pas qu'elle fût au Capitole; leur opinion étoit que toute la terre doit être Chrétienne. Ils étoient donc néceſſairement les ennemis de toute la terre, juſqu'à ce qu'elle fût convertie.

O homme d'antithèſes, vous devez vous ſavoir bon gré d'avoir mis en oppoſition Jé-

rusalem & le Capitole ! mais vous savez bien aussi que l'antithèse ne se trouve pas toujours avec la raison. Dites-nous, s'il vous plaît, les Juifs étoient-ils fondés à refuser d'admettre la statue de Jupiter à Jérusalem ; & les Empereurs étoient-ils raisonnables de vouloir les y forcer ? Répondez, zélateur ardent de la tolérance. Mais où avez-vous appris que les Chrétiens ne vouloient pas que la statue de Jupiter fût au Capitole ? Les Chrétiens condamnoient l'Idolâtrie en général ; mais ils ne s'embarrassoient pas plus des idoles qui étoient au Capitole, que de celles qui étoient par tout ailleurs.

Vous dites ensuite que *les Chrétiens devoient être nécessairement les ennemis de toute la terre*, parce que *leur opinion étoit que toute la terre devoit être Chrétienne.* Un homme sage auroit conclu de cette raison tout le contraire de ce que vous en concluez. Il auroit dit, que toute la terre devant être Chrétienne, c'étoit une nécessité pour les Chrétiens d'user des plus grands ménagemens, & de la plus grande douceur, pour gagner tout le monde. Voilà comme l'antithèse s'accorde avec la raison.

XVII.

Il est clair que tout particulier qui persécute un homme, son frere, parce qu'il n'est pas de son opinion, est un monstre. Cela ne souffre pas de difficulté.

L'homme du Dictionnaire prouve par tous ses écrits qu'il déteste la Religion Chrétienne. Il persécute de son mieux tous ceux qui ne sont pas de son opinion. Il est clair que l'homme du Dictionnaire est un monstre. Cela ne souffre pas de difficulté.

XVIII.

XVIII.

On vous l'a déja dit, & on n'a autre choſe à vous dire : ſi vous avez deux Religions chez vous, elles ſe couperont la gorge ; ſi vous en avez trente, elles vivront en paix. Voyez le grand Turc. Il gouverne des Guèbres, des Banians, des Chrétiens Grecs, des Neſtoriens, des Romains. Le premier qui veut exciter du tumulte eſt empalé, & tout le monde eſt tranquille.

Si on empaloit en France quiconque parle contre le Chriſtianiſme, comme on empaleroit à Conſtantinople quiconque parleroit contre l'Alcoran, pauvre homme du Dictionnaire, il y a long-tems que vous auriez été empalé, & que vous auriez fait une ſolemnelle amande-honorable ſur votre pieu ; & tout le monde ſeroit tranquille.

Dans ce qu'il nous dit enſuite ſur la pluralité des Religions dans un même pays, ce pauvre homme ſe perd, il n'y eſt plus, & ſes fières déciſions ne ſont que des abſurdités que tout le monde apperçoit d'abord. En Suiſſe, & dans pluſieurs Etats d'Allemagne, il y a deux Religions & elles ne ſe coupent point la gorge. Mais dans les endroits où il s'en eſt établi pluſieurs, quelles agitations n'y a-t-on pas éprouvé ? La Weſtphalie, l'Angleterre ont long-tems donné les plus triſtes ſpectacles en ce genre ; & toute la conſéquence qu'on doit tirer de-là, c'eſt qu'on doit veiller avec le plus grand ſoin à conſerver l'unité dans la Religion.

Pour l'exemple qu'on cite du Grand Turc, il ne prouve rien du tout. Le Grand Turc ne preſcrit rien aux Grecs, ni aux Catholiques ſur leurs Religions. Il ſe contente de les regarder comme des infidéles qui ſont ſes eſcla-

ves, desquels il exige les services qui lui sont dûs. Si les Philosophes étoient traités de même en France, ils renonceroient bien vîte à leur Philosophie, & tout n'en seroit que mieux.

Nous ne poussons pas plus loin l'examen des objections des Philosophes, nous avons rapporté tout ce qu'ils ont dit de plus fort & de plus séduisant; nous n'avons rien dissimulé & nous croyons avoir tout détruit. Mais nous ne pensons pas devoir finir cet article, sans dire un mot sur l'intolérance de l'Eglise Catholique, dont les Philosophes lui font un crime si odieux.

ADDITION sur l'Intolérance de l'Eglise Catholique en fait de dogmes & d'enseignement.

Toutes les Communions Chrétiennes Protestantes se tolérent mutuellement, elles se passent les unes aux autres la diversité des dogmes, des opinions & des sentimens; & toutes se réunissent à condamner dans l'Eglise Romaine son inflexible intolérance sur tous les dogmes qu'elle n'admet pas, & qu'elle ne propose pas elle-même. Les Philosophes enchérissent beaucoup aujourd'hui dans les reproches qu'on lui fait sur cet article. Tous les sophismes les plus séduisans, & les détours les plus artificieux & les plus adroits, ils les emploient pour surprendre ceux qui se laissent aisément décider par les clameurs, qui n'approfondissent jamais les choses, & qui crient ensuite comme les autres contre cette conduite de l'Eglise. C'est pour cela que nous allons donner en peu de mots des notions sûres, claires & précises de cette intolérance, qu'on s'efforce de représenter comme si odieuse.

Qu'est-ce donc que l'intolerance de l'Eglise Catholique contre laquelle les Philosophes ré

ceſſent de déclamer ? c'eſt, pouvons-nous dire, ce qui fait la véritable gloire, & la plus brillante preuve de la ſainteté de cette Égliſe, & en même tems le deſeſpoir & la condamnation des Philoſophes. Car à la définir exactement & ſtrictement, l'intolérance de l'Egliſe Catholique n'eſt autre choſe que ſa fidélité & ſa fermeté à conſerver dans toute ſa pureté le dépôt ſacré des vérités divines qui lui a été confié. Cela étant :

Nous diſons 1°. que l'intolérance lui eſt auſſi eſſentielle que ſa ſainteté, ſon autorité, & ſon droit d'enſeigner.

En effet, ſi cette Égliſe eſt la dépoſitaire de la vérité, comme on va le démontrer dans un moment, elle ne peut & ne doit enſeigner que la vérité ; elle ne peut & ne doit jamais ni la diſſimuler, ni la trahir, ni la déguiſer, ſans quoi elle ne ſeroit plus ni une dépoſitaire fidéle, ni une Egliſe ſainte ; & la Religion qu'elle enſeigne, ne pourroit plus être regardée comme une Religion eſſentiellement vraie, divine, & dont tous les dogmes, les préceptes ſont émanés de l'autorité de Dieu, & fondés ſur la parole de Dieu.

Elle doit donc être intolérante ; elle eſt donc eſſentiellement & néceſſairement intolérante ; elle doit donc toujours enſeigner, ſoutenir, défendre la vérité, & proſcrire tout ce qui eſt oppoſé à la vérité.

Nous diſons, 2°. que la tolérance en matière de dogmes, ou de morale, ne peut être appuyée que ſur deux points, ſavoir l'ignorance de la vérité, ou l'indifférence pour la vérité. Or ni l'un ni l'autre de ces deux points ne peut ſe trouver dans l'Egliſe Catholique.

Elle ne peut pas ignorer la vérité ; 1°. parce qu'elle eſt dirigée par l'Eſprit-Saint *qui en-*

Jona. 61. Matth. 29. Ibid. 16. *seigne toute vérité*; 2°. parce que son divin Fondateur lui a promis d'*être avec elle jusqu'à la fin des siécles*, pour être sa lumière & son soutien; 3°. parce qu'il l'a assurée que *jamais les efforts de l'enfer ne prévaudroient contr'elle*, c'est-à-dire qu'elle ne seroit jamais ni séduite, ni entraînée par l'esprit d'erreur.

Elle ne peut pas non plus être indifférente pour la vérité, parce que cette indifférence seroit une infidélité véritable, ce qui ne peut pas se trouver dans une Eglise essentiellement sainte, comme nous le confessons dans tous les symboles, *Credo in Spiritum Sanctum, sanctam Ecclesiam;* parce qu'elle est obligée d'*enIbid. seigner tout ce que son divin Chef lui a révélé*;
29. parce qu'elle sait que ce n'est point à l'homme à choisir entre les différens points de croyance, tous ces points venant de la même source divine & de la même autorité; parce qu'enfin elle nous apprend elle-même, après
Jacob, un de ses premiers fondateurs, que *si un homme*
c. 2. *étant soumis à tous les points que la Religion nous enseigne, s'écartoit cependant d'un seul, il seroit pour cette seule infidélité, aussi criminel aux yeux de Dieu, que s'il s'étoit encore écarté de tous les autres.*

L'intolérance de l'Eglise dans son enseignement est donc une suite nécessaire & de sa sainteté, & de la certitude où elle est qu'elle n'enseigne que la vérité.

Nous disons, 3°. que l'assurance qu'elle a que le dépôt des vérités divines lui a été confié, & que l'obligation où elle est de le conserver dans toute sa pureté, lui ont toujours donné une fermeté invariable, & que rien n'a jamais pu ébranler.

Aussi ni les Puissances les plus redoutables, ni les dangers les plus pressans, ni les pertes, ni les révolutions les plus dommageables n'ont

jamais pu l'amener à aucune compoſition, ni ménagement, ni tolérance, lorſque quelque choſe bleſſoit la vérité.

Les Ariens, ſutenus de toute la puiſſance de Conſtantius, refuſent d'admettre le mot de *conſubſtantiel*, qui eſt eſſentiel à la Religion; l'Egliſe Catholique ſacrifie tout l'Orient, plutôt que de diſſimuler la néceſſité de cette expreſſion. Les Grecs, quelques ſiécles après, ne veulent point reconnoître la proceſſion du Saint-Eſprit; elle n'héſite pas à ſacrifier tout un Empire. Luther & Calvin attaquent pluſieurs dogmes reçus depuis quinze ſiécles; elle aime mieux ſacrifier une partie de l'Europe, que de ſouffrir la plus légere altération.

Dans tous les cas où il s'agit de dogmes, d'enſeignement, de déclarations de ſa croyance, elle montre toujours cette fermeté généreuſe, que montra ſon premier Chef, lorſqu'il fut cité au grand Conſeil de Jéruſalem. *Décidez-le vous-même*, dit le Prince des Apôtres en repondant aux repréſentations & aux menaces qu'on lui faiſoit: *En matière de Religion, eſt-ce à Dieu, ou à vous que nous devons obéir? Pour nous, nous vous le déclarons, que rien ne nous empêchera jamais d'annoncer ce que nous avons appris de l'Eſprit-Saint, de notre Maître, de notre Dieu, & que nous rendrons toujours avec la même conſtance, le même hommage à la vérité.* Act. 4.

De toutes ces notions que nous venons de donner, on doit conclure que cette intolérance, qui fait le ſujet de tant de déclamations de la part des Philoſophes, eſt le caractère le plus brillant de la ſainteté de l'Egliſe; la plus forte preuve de ſa Divinité, le plus digne objet de notre reſpect, de notre vénération, de notre amour pour elle; & que c'eſt par-là principalement qu'elle peut être le mieux recon-

nue pour la vraie Epouſe de Jeſus-Chriſt. Tous les reproches qui lui fait la Philoſophie peuvent être comparés aux efforts de ces ridicules Géants de la Fable qui vouloient eſcalader le Ciel, qu'un coup de foudre terraſſe, & qui demeurent écraſés ſous les montagnes mêmes qu'ils avoient entaſſées.

TRINITÉ.

TRINITÉ. Terme conſacré dans la Religion, pour exprimer un Dieu unique, ſubſiſtant en trois Perſonnes. La Trinité eſt de tous les Myſtères, le plus profond, le plus élevé au-deſſus de l'intelligence humaine, le plus incompréhenſible, & il eſt en même-tems la baſe & le fondement néceſſaire de tous les autres Myſtères, & de tout ce que la Religion nous annonce de plus grand, de plus intéreſſant, & de plus divin.

Comme on ne peut pas fixer ſes regards ſur le ſoleil ſans être ébloui & comme aveuglé par ſon immenſité de lumières, & que plus on s'opiniâtreroit à le vouloir fixer, plus nos foibles organes en ſeroient affectés & altérés; de même on ne peut pas porter les regards de la raiſon humaine ſur l'incompréhenſible Trinité, ſans que cette foible raiſon en ſoit éblouie, ébranlée & comme aveuglée; & plus elle s'opiniâtreroit à la contempler, plus elle s'expoſeroit à être accablée par l'éclat infini qui réjaillit de ce Myſtère. Mais comme on jugera ſûrement & ſans danger de la lumière, de la force, & de l'activité du ſoleil, en jettant ſes regards ſur les objets qu'il éclaire, échauffe, anime, vivifie; ainſi en ſe contentant de conſulter ſur la Trinité les oracles de la Religion, de la Foi, des Li-

vres divins, la raiſon pourra procéder d'une manière ſûre dans l'examen de ce Myſtère, & alors les profondeurs impénétrables qu'il préſente, deviendront pour elle une ſource des lumières les plus pures, & des plus douces ſatisfactions. *Et nox illuminatio mea in deliciis meis.* Pſ. 138.

C'eſt ainſi que nous allons procéder nous-mêmes, dans ce que nous nous propoſons de dire ſur ce Myſtère. Nous expoſerons d'abord ce qu'on doit entendre, & ce qu'entend l'Egliſe par le mot de Trinité. Nous ferons voir que ce Myſtère eſt le fondement & la baſe néceſſaire de toute la Religion. Nous prouverons enſuite qu'il eſt clairement révélé dans les Livres divins; nous montrerons après, qu'il eſt impoſſible de faire voir qu'il y ait aucune contradiction dans ce que la Foi nous apprend de ce Myſtère; enfin nous répondrons aux difficultés que les Incrédules s'efforcent d'y oppoſer.

ARTICLE PREMIER.

Où l'on expoſe ce que c'eſt que la Trinité.

C'eſt par le Myſtère de l'auguſte & incompréhenſible Trinité que Dieu paroît véritablement Dieu, & infiniment ſupérieur à tout ce qui n'eſt pas Dieu. Rien de tout ce que les plus ſublimes génies ont pu concevoir de cet Être ſuprême, rien de tout ce que la raiſon peut découvrir dans les choſes naturelles pour nous élever à la connoiſſance de cet Être ſuprême, n'approche des hautes idées que nous en fournit ce Myſtère adorable. Il nous préſente une nature infinie, infiniment ſimple, & en même tems infiniment, éternellement, & néceſſairement féconde, mais dont la fé-

condité ne détruit point l'infinie ſimplicité : un Dieu exiſtant en une ſeule nature & ſubſtance, & en même tems en trois Perſonnes, le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit.

Mais comment concevoir trois Perſonnes ſubſiſtantes dans une même & unique Eſſence, ou nature infiniment ſimple ? Cet objet eſt trop élvé au-deſſus de la ſphère de la raiſon, pour qu'elle le conçoive par ſes propres lumières. Mais éclairée par les oracles divins, voici ce qu'elle y apprend de Dieu, & ce qu'elle penſe de Dieu.

Dieu étant un Être éternel, infiniment ſimple, infiniment fécond, il connoît toutes ſes infinies perfections ; & cette connoiſſance eſt dans la ſubſtance divine, & n'eſt point diſtinguée de la ſubſtance divine, parce que cette ſubſtance eſt infiniment ſimple.

Dieu étant infiniment parfait, & ſe connoiſſant parfaitement lui-même, il s'aime infiniment & néceſſairement ; & cet amour eſt dans la ſubſtance divine, & ne peut point être diſtingué de la ſubſtance divine, parce qu'il ne peut rien y avoir dans cette ſubſtance qui ſoit oppoſé à ſon infinie ſimplicité.

Cependant nous concevons que la connoiſſance n'eſt pas le principe ; que l'amour n'eſt pas la connoiſſance ; & que le principe, la connoiſſance & l'amour, c'eſt néceſſairement & ſubſtantiellement Dieu lui-même, toujours un, toujours unique, toujours infiniment ſimple. Ce que nous concevons ainſi du Principe, de la Connoiſſance & de l'Amour, la Foi nous dit que ce ſont de véritables Perſonnes dans Dieu. Le principe, c'eſt le Pere ; la connoiſſance qui eſt ſubſtantiellement & éternellement dans le Pere, c'eſt le Fils ; l'amour qui eſt ſubſtantiellement & éter-

nellement dans le Pere & le Fils, c'eſt le Saint-Eſprit. Voilà donc dans Dieu, Unité & Trinité; Unité de ſubſtance ou de Nature, & Trinité de Perſonnes.

Manière d'être, que la raiſon adore, parce que c'eſt celle de l'Être infini; que la raiſon ne peut pas comprendre, parce que cette raiſon eſt bornée & finie; où elle ne voit rien qui répugne, parce qu'elle ne peut pas en avoir des idées aſſez claires & aſſez diſtinctes pour pouvoir affirmer ou nier, & qu'elle ne croit que ſur l'autorité de la Révélation.

Manière d'être, Myſtère auſſi ſupérieur à notre intelligence, que l'Infini l'eſt à ce qui eſt borné & fini; Myſtère qui met la Divinité dans un ordre unique, & ſans aucune analogie à ce que nous voyons dans les créatures, & par conſéquent infiniment au-deſſus de toutes les créatures; Myſtère d'où découlent tous les autres Myſtères qui ſont la baſe, l'économie & le fond de toute la Religion, comme on va l'expliquer dans l'article ſuivant.

ARTICLE SECOND.

Le Myſtère de la Trinité eſt le fondement & la baſe de toute la Religion.

On ne connoît pas la Religion, on ne peut pas même ſe faire aucune idée juſte de la Religion, ſi l'on ne connoît pas le Myſtère de l'adorable Trinité. C'eſt ce que nous fait bien entendre le divin Fondateur du Chriſtianiſme, en nous diſant d'une part, que *la vie éternelle conſiſte à connoître le ſeul vrai Dieu, & ſon Envoyé Jeſus-Chriſt*; & en diſant d'une autre part à ſes Apôtres, que *l'Eſprit-Saint qui leur ſera envoyé en ſon nom par ſon Pere leur enſeignera toute vérité*, & qu'*ils ſeront baptiſés dans le Saint-Eſprit*; Joan. 17. Joan. 14. Act. 1.

c'eſt-à-dire revêtus & remplis de la puiſſance divine du Saint-Eſprit.

En effet, il eſt auſſi eſſentiel dans la Religion de reconnoître le Médiateur, l'Homme-Dieu, & le Divin-Eſprit ſanctificateur, que de reconnoître le ſeul vrai Dieu, ou pour mieux dire, on ne peut pas reconnoître, depuis la publication de l'Evangile, le ſeul vrai Dieu, ſi on ne connoît pas le Dieu Médiateur, & le Dieu ſanctificateur.

L'exiſtence reconnue d'un Dieu Créateur, & cauſe univerſelle, eſt bien le premier fondement de la Religion. C'eſt ce que nous faiſons profeſſion de croire : *Je crois en Dieu le Pere Tout-puiſſant, Créateur du Ciel & de la Terre,* Mais les lumières que nous donne cette première vérité, quelque fortes, & quelque brillantes qu'elles ſoient, ne ſont cependant rien en comparaiſon de celles que nous fournit le Myſtère de l'auguſte Trinité. C'eſt la connoiſſance de ce Myſtère qui nous découvre les abîmes impénétrables des perfections & de l'Eſſence de Dieu ; les voies de ſa ſageſſe pour rendre les hommes dignes de la fin ſublime, pour laquelle ils ont été créés ; les prodiges de ſon amour, pour leur fournir des motifs, des ſecours, des moyens capables de les conduire à cette fin ſublime, & pour leur faire mieux connoître, ce qu'ils ſont à Dieu, ce qu'ils doivent à Dieu, ce qu'ils ont à attendre de Dieu. Et quels efforts ne prendra pas le cœur de l'homme vers ſon Dieu, quels ſeront les hommages de ſa reconnoiſſance & de ſon amour, en un mot quelle ſera la perfection de ſon culte & de ſa Religion, en voyant ce qu'a fait pour lui le Dieu Rédempteur, ce que fait tous les jours le Dieu ſanctificateur, en reconnoiſſant tous les liens qui l'attachent &

Symbol. Apoſt.

l'uniſſent aux Perſonnes de l'adorable Trinité ; en reconnoiſſant l'adoption divine à laquelle il eſt élevé par les mérites de Jeſus-Chriſt ; le caractère de Juſte imprimé ſur ſon ame par l'opération du Saint-Eſprit ; ſa deſtination à une immortalité glorieuſe, comme ſuite de cette adoption divine, & de ce caractère de juſtice & de ſainteté ?

Mais puiſque la Religion ne conſiſte que dans l'amour & l'obéiſſance qu'on doit à l'Être ſuprême, n'eſt-il pas évident que le Myſtère de la Trinité, qui nous découvre avec tant de magnificence ce que c'eſt que Dieu, ce qu'il a fait pour nous, ce que nous ſommes tenus de lui rendre, ce que nous avons à faire pour répondre à ſes vues, ſes deſſeins, ſes bienfaits, ce que nous devons croire, eſpérer, attendre & craindre de lui ; n'eſt-il pas évident que ce point eſt le plus eſſentiel de la Religion, & le fondement & la baſe ſur leſquels porte néceſſairement toute la Religion ? Nous ne développerons pas ici toutes ces penſées ſi intéreſſantes & ſi ſublimes. Nous abandonnons cela aux réflexions de l'homme qui eſt capable de penſer.

ARTICLE TROISIEME.

Le Myſtère de la Trinité eſt clairement révélé dans les Livres divins.

Ce que les Livres de l'Ancien Teſtament n'avoient indiqué que d'une manière obſcure & enveloppée ſur la Trinité des Perſonnes en Dieu, Jeſus-Chriſt l'a annoncé clairement & expreſſément dans ſon Evangile. Avant de remonter au Ciel, il déclare à ſes Apôtres que ce n'eſt qu'au nom de l'adorable Trinité, & par la profeſſion de la Foi & de la croyance au

Myſtère de l'adorable Trinité, qu'ils doivent adopter les hommes au culte de la Religion nouvelle qu'il a apportée du Ciel. *Allez*, leur dit-il, *enſeignez toutes les nations, baptiſez-les au nom du Pere, du Fils & du Saint-Eſprit.* En diſant, *au nom*, il annonce clairement l'Unité de nature & de ſubſtance en Dieu; en diſant *du Pere, du Fils & du Saint-Eſprit*, il déclare expreſſément la Trinité des Perſonnes. Tels ſont les derniers ordres qu'il leur donne en les quittant. Mais ce qu'il réunit là en peu de mots, il le développe avec l'étendue & la clarté convenable dans toute la ſuite de ſon Evangile.

Matth. 28.

D'abord il nous parle dans un très-grand nombre de ſes inſtructions, de la Perſonne de ſon Pere, du Pere Céleſte, du Pere par qui il a été envoyé, du Pere dont il accomplit toujours les volontés, du Pere qui eſt le ſeul vrai Dieu, & qu'il eſt eſſentiel de reconnoître & d'adorer. Nous ne chargeons pas cette preuve de paſſages. On les trouve à toutes les pages de l'Evangile. Ils ſont trop multipliés pour être inconnus. Voilà donc la première Perſonne de la Trinité clairement annoncée.

Enſuite il ſe déclare lui-même pour vrai Dieu, pour Fils de Dieu, égal à Dieu. Il le prche, il l'enſeigne, il veut être reconnu pour tel. C'eſt ce qu'entendirent & comprirent bien les Juifs, comme nous le témoigne l'Evangéliſte ſaint Jean, par ce texte que nous allons rapporter. On y verra également & ce que penſerent les Juifs, & ce que Jeſus-Chriſt annonça de la Divinité de ſa Perſonne. « Les » Juifs, dit ſaint Jean, recherchoient *donc* » avec plus d'empreſſément que jamais les » moyens de perdre Jeſus, non-ſeulement » parce qu'il n'obſervoit pas le ſabath, » mais encore parce qu'il nommoit Dieu ſon

Jean. 5.

» Pere, en ſe faiſant lui-même égal à Dieu
» Jeſus leur répondit donc, & leur dit : Je
» vous dis en vérité que le Fils ne peut rien
» faire que ce qu'il voit faire à ſon Pere, &
» tout ce que fait le Pere, le Fils le fait
» également. De la même manière que le Pere
» reſſuſcite les morts & leur donne la vie,
» ainſi le Fils donne la vie à qui il veut. Ce
» n'eſt pas le Pere qui juge perſonne ; il en a
» donné toute l'autorité à ſon Fils, afin que
» tous honorent le Fils comme ils honorent
» le Pere ; & celui qui n'honore pas ainſi
» le Fils, n'honore pas le Pere qui l'a en-
» voyé ». D'un grand nombre de textes ſemblables & d'une ſemblable force que nous pourrions rapporter, nous nous en tenons à celui-ci, par lequel on voit, on reconnoît très-clairement la ſeconde Perſonne de l'adorable Trinité, Jeſus-Chriſt.

Enfin l'Eſprit-Saint, la troiſième Perſonne de la Trinité, eſt auſſi annoncé avec la même clarté dans le même Evangile.

Voici comment s'en exprime Jeſus-Chriſt.
» Lorſque l'Eſprit de vérité, qui procéde du Joan. 15.
» Pere, & que je vous envoyerai du ſein de
» mon Pere, ſera venu, il vous rendra té-
» moignage de moi. Ils vous enſeignera toute
» vérité ; il ne parlera pas de lui-même, mais
» il vous dira ce qu'il entendra. Il me glo-
» rifiera, parce que ce ſera de moi qu'il pren-
» dra ce qu'il doit vous annoncer. Tout ce
» qui eſt à mon Pere eſt auſſi à moi ; c'eſt
» pour cela que je vous ai dit : il recevra de
» moi ce qu'ils vous annoncera ». Voilà une troiſième Perſonne divine, qui procéde du Pere, qui reçoit du Fils, & qui n'eſt ni le Pere, ni le Fils. Car celui qui procéde du Pere n'eſt pas le Pere, cet Eſprit envoyé par

le Fils, n'eſt pas le Fils, cet Eſprit qui eſt dans le ſein de Dieu, c'eſt Dieu même. Voilà donc les trois Perſonnes de l'adorable Trinité, clairement annoncées dans les Livres ſaints.

Mais après une déclaration auſſi expreſſe de la Trinité de Perſonnes, & de l'Unité de Nature en Dieu, que reſte-t-il à faire à un Philoſophe ? Ou il faut qu'il ſe ſoumette en adorant humblement cet impénétrable Myſtère, ou il faut qu'il ſoutienne que l'Evangile ne mérite pas l'attention de l'homme raiſonnable. Quel parti doit-il prendre ?

ARTICLE QUATRIEME.

Il eſt impoſſible de faire voir qu'il y ait aucune contradiction dans le Myſtère de la Trinité.

La Trinité, comme nous l'avons dit, eſt un Myſtère par lequel nous croyons un ſeul Dieu ſubſiſtant en trois Perſonnes, ou bien par lequel nous croyons que la Nature infiniment ſimple de Dieu, renferme trois Perſonnes, qui ſont le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit ; enſorte que ces Perſonnes n'ont entr'elles qu'une même Eſſence ou nature, & ne ſont qu'un ſeul Dieu. Voilà l'idée qu'*on* doit avoir, & la définition qu'on doit donner de la Trinité ; & voici comment on prouve qu'il eſt impoſſible de démontrer que ce Myſtère renferme aucune contradiction.

La contradiction eſt une oppoſition formelle, & qu'on apperçoit clairement entre des idées, dont l'une exclut formellement ce que repréſente l'autre, ou entre des termes dont l'un nie formellement ce qu'affirme l'autre.

Or, il eſt impoſſible de démontrer qu'entre les idées que l'on donne de la Trinité, l'une

exclue formellement ce que repréſente l'autre, ou que dans les termes dont on ſe ſert pour énoncer ce Myſtère, l'un nie formellement ce qu'affirme l'autre.

Donc il eſt impoſſible de démontrer qu'il y ait aucune contradiction dans le Myſtère de la Trinité.

Voilà le ſyllogiſme, le raiſonnement par lequel nous prouvons notre propoſition, & pour en mieux faire connoître la force, nous allons en expliquer chacune des parties.

1°. La première propoſition du ſyllogiſme eſt la définition même de la contradiction. Car pour affirmer qu'une propoſition renferme contradiction, il faut que des idées qui forment cette propoſition, l'une exclue formellement ce que l'autre repréſente, & il faut connoître clairement cette oppoſition, ou cette excluſion réciproque. La première propoſition du ſyllogiſme eſt donc un principe auquel l'Incrédule lui-même ne peut pas ſe refuſer.

2°. Venons à la ſeconde propoſition. Les termes dont ſe ſervent les Chrétiens, en expoſant leur croyance ſur la Trinité, ſont les termes de ſubſtance, de nature, d'eſſence, & les termes de Perſonnes, de Paternité, de Filiation, de Proceſſion, ou de Pere, de Fils & de Saint-Eſprit.

Mais quel homme oſera dire qu'il a des idées claires de ce que ces termes annoncent, c'eſt-à-dire, de la ſubſtance, de la Nature, de l'Eſſence de Dieu, de la manière d'être de Dieu, de ce qui eſt en Dieu? S'il eſt révélé qu'il y a dans Dieu Paternité, Filiation, Proceſſion, qui oſera dire qu'il a des idées claires de ce que c'eſt que cette Proceſſion, Filiation & Paternité? Et s'il ne peut pas avoir des idées claires de cette Eſſence divi-

ne, de cette manière d'être, de cette Paternité, Filiation & Proceſſion, comment verra-t-il une claire oppoſition entr'elles ? Enfin s'il ne voit pas clairement l'oppoſition, comment pourra-t-il affirmer qu'il y a contradiction ? Dans la manière dont les Chrétiens énoncent ce Myſtère, le terme d'Unité n'eſt rélatif qu'à l'Eſſence divine ; le terme de Trinité & de Perſonnes, eſt rélatif à la manière d'être. Or, s'il eſt impoſſible d'avoir une idée claire de l'Eſſence de Dieu, & de la manière d'être de Dieu, comment pourra-t-on voir clairement une oppoſition entre les termes d'*Unité* & de Trinité, par leſquels nous exprimons ſon Eſſence & ſa manière d'être ? Comment pourra-t-on prouver qu'il y a contradiction dans ce que nous faiſons profeſſion de croire du Myſtère de la Trinité ?

Et qu'on ne diſe pas que ſi nous n'avons pas des idées claires des choſes énoncées par les termes que nous employons en parlant de la Trinité, alors nous ne diſons que des mots, qu'il n'y a point d'idées fixes attachées à ces mots que nous prononçons ; que nous croyons, mais ſans ſavoir ce que nous croyons ; & que par conſéquent nous ne croyons que des mots, c'eſt-à-dire, que nous ne croyons *rien* du tout.

On ne ſera pas fort embarraſſé pour répondre à une pareille difficulté. On dira que nous avons une idée des choſes qui dans la nature ſont exprimées par les mêmes termes, que ceux que nous employons en parlant de la Trinité. Ainſi avons-nous une idée *générale* de ce que c'eſt que *perſonne* dans les êtres qui ſont à la portée de nos lumières & de notre raiſon. Mais à la faveur de cette idée générale, nous nous formons auſſi quelque idée de ce que

eſt que *Perſonne* dans la nature divine; idée cependant bien obſcure & néceſſairement bien obſcure, à cauſe de la ſublimité infinie de l'objet & de la ſupériorité à toutes les lumières naturelles. Il eſt donc très-faux qu'en employant ce mot dans le Myſtère de la Trinité, nous prononcions un mot auquel nous n'attachons aucune idée. Ce que nous diſons du mot de *Perſonne*, nous pouvons le dire de ceux de *Paternité*, de *Filiation*, de *Proceſſion*, dont nous nous ferons de la même manière des idées rélatives, mais rélatives autant qu'il peut y avoir de rélation du Fini à l'Infini, & des choſes qui ſont dans la ſphère de la raiſon, à celles qui ſont au-deſſus de la ſphère de la raiſon.

On convient bien que ce que nous diſons ici n'explique pas le Myſtère. Mais ce n'eſt pas non plus ce que nous nous propoſons. Cette explication eſt impoſſible; parce que l'Eſſence & la manière d'être de Dieu, étant un objet infini, il eſt impoſſible à une intelligence bornée & finie de l'expliquer & de le comprendre, ou de le faire comprendre. Tout ce que nous nous propoſons, eſt de faire voir que ces MM. les Philoſophes ſont de bien pauvres Logiciens, lorſqu'ils prétendent nous faire voir des contradictions dans des choſes qu'ils ne comprennent pas, & dont il leur eſt impoſſible d'avoir des idées aſſez claires, pour pouvoir en toute ſûreté nier ou affirmer.

On voit par tout ce que nous venons de dire, que les Chrétiens & les Philoſophes, ont chacun ſur ce point leur manière de raiſonner. Les Chrétiens diſent: Il eſt démontré que ce Myſtère eſt révélé; donc on doit le croire, quoiqu'on ne puiſſe pas le comprendre. Les Philoſophes, ſans ſe donner

la peine de voir s'il y a une Révélation, disent : on ne comprend pas ce Myſtère, donc on ne doit pas le croire.

Leſquels, des Chrétiens ou des Philoſophes, raiſonnent le mieux ? Cette queſtion mériteroit bien d'être examinée & répondue.

OBJECTIONS des Philoſophes contre le Myſtère de la Trinité.

I.

Le grand cheval de bataille des Philoſophes contre le Myſtère de la Trinité, c'eſt ce fameux Principe qui fait la baſe de tous les raiſonnemens juſtes, des toutes le démonſtrations, & qui conduit néceſſairement à l'évidence : *Quæ ſunt eadem uni tertio ſunt eadem inter ſe ;* c'eſt-à-dire, *les choſes qui ſont identiques avec une troiſième choſe, ſont identiques entr'elles,* ou bien *ne ſont qu'une même choſe avec elles.*

Ce principe, diſent-ils, renverſe abſolument tout ce que l'on affirme de la Trinité. On dit que la Perſonne du Pere eſt différente de la Perſonne du Fils, que la Perſonne du Saint-Eſprit eſt différente de la Perſonne du Fils & de la Perſonne du Pere. Mais par ce principe on démontre que les Perſonnes du Pere, du Fils & du Saint-Eſprit, ne ſont qu'une même choſe, & que par conſéquent, il n'y a point de Trinité ; & voici comment on procéde.

Les choſes qui ſont identiques avec une troiſième choſe, ſont identiques entr'elles.

Or, les Perſonnes de la Trinité ſont identiques avec une troiſième choſe, ſavoir la nature divine.

Donc les Perſonnes de la Trinité ſont iden-

ues entr'elles, & ne ſont qu'une même choſe tr'elles.

Réponſes au Syllogiſme.

Nous donnerons deux réponſes à cet argument. Par la première nous ferons voir qu'on peut admettre ce principe, ſans qu'il ſoit poſſible d'en rien conclure contre le Myſtère de la Trinité; & par la ſeconde on démontrera qu'on ne peut pas, en raiſonnant juſte, ſe ſervir de ce principe, quand il s'agit de la Trinité.

Nous diſons donc d'abord qu'il n'eſt pas poſſible de rien conclure de ce principe contre la Trinité. Car la Trinité étant un Myſtère par lequel les trois Perſonnes n'ont qu'une même, unique, & numérique Eſſence, nature & ſubſtance entr'elles; & la ſubſtance de la Perſonne du Pere étant la même que celle de la Perſonne du Fils & de la Perſonne du Saint-Eſprit, il s'en ſuit que le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit ſont identiques entr'eux, & ne ſont entr'eux qu'une même choſe, quant à la ſubſtance.

Avec un petit *diſtingo* de Logicien, on pourra donc répondre dans toute la rigueur ſyllogiſtique aux trois propoſitions de l'argument. On dira d'abord qu'on admet ſans peine la première propoſition, qui eſt le principe objecté. On diſtinguera enſuite la ſeconde en cette manière. *Or, les Perſonnes de la Trinité ſont identiques avec une troiſième choſe;* elles ſont identiques quant à la ſubſtance. On en convient. *Elles ſont identiques* quant à tout ce que cette ſubſtance exprime. On n'en convient pas de même. On pourra diſtinguer de la même manière la troiſième propoſition. Et cela ſuffira pour concilier le Myſtère avec le

principe, & pour montrer que le principe n'eſt point contraire au Myſtère, puiſqu'on reconnoît une véritable identité de ſubſtance entre les trois perſonnes.

Dès qu'on diſtingue les différens ſens dans leſquels une propoſition peut être entendue, on ſauve à la fois & la vérité de la propoſition que l'on défend, & la vérité du principe qui paroît la combattre. Mais ſi cette diſtinction ne met pas toute la clarté & l'intelligibilité que la curioſité humaine déſireroit, il faut conſidérer que cela peut venir, comme il vient néceſſairement dans le *cas préſent*, de la nature de l'objet que l'on examine; & c'eſt pour cela que nous paſſons à la ſeconde réponſe.

En reprenant donc le même argument, *on* donnera une nouvelle diſtinction qui ſervira d'explication à la première, & l'on dira: *les choſes qui ſont identiques avec une troiſième choſe ſont identiques entr'elles*; & ce principe eſt également applicable aux choſes dont on a des idées claires, parce qu'elles ne ſont pas au-deſſus de la ſphère de notre raiſon; & aux choſes dont on n'a pas des idées claires, parce qu'elles ſont au-deſſus de la ſphère de la raiſon. C'eſt-là une choſe qu'il faut nier. *Et* ce principe n'eſt applicable qu'aux choſes dont on a des idées claires, parce qu'elles ne *ſont* pas au-deſſus de la ſphère de notre raiſon. C'eſt-là le ſeul point dont on doit convenir.

Pour raiſonner juſte ſur un objet, il faut qu'il ſoit dans la ſphère de notre raiſon, à la portée de notre intelligence, & en avoir des idées claires, nettes & bien diſtinctes. Mais ſi l'objet eſt enveloppé dans une profonde obſcurité, ou ſi par ſa ſublimité il échappe à notre intelligence, alors il eſt impoſſible

l'en avoir des idées claires & distinctes, & si l'on n'en a pas des idées claires & distinctes, il est impossible de faire sûrement l'application des principes les plus évidens à cet objet.

Eclaircissons cette pensée par ces deux exemples, ces deux questions. *Y a-t-il un Dieu*, & *qu'est-ce que Dieu ?* Qu'il y ait un Dieu, c'est une connoissance qui est bien à la portée de notre raison & de notre intelligence. Toute la nature nous l'annonce & nous en instruit; & si nous rentrons en nous-mêmes, nous sentons bien que nous n'avons pas pu nous donner l'être, & que tous ceux qui sont semblables à nous, n'ont pas été plus capables que nous de se le donner. Nous sommes donc obligés de recourir à une cause première de toutes choses, & de reconnoître l'existence de Dieu. Voilà ce qui n'excede pas la sphère de notre raison & de notre intelligence. Mais qu'est-ce que Dieu, c'est-à-dire, quelle est la Nature, l'Essence & la manière d'être de Dieu ? Voilà ce qui est infiniment au-dessus de toute la force & l'activité de cette raison & de cette intelligence ; parce que l'Infini de Dieu nous absorbe alors entièrement & nécessairement

Si donc la Révélation, c'est-à-dire, si Dieu lui-même nous fait connoître quelque chose de son Essence & de sa manière d'être, nous sommes bien assurés de ce qu'il nous fait connoître, parce qu'il est la vérité même. Mais nous ne pouvons pas avoir des idées claires de ce qu'il nous fait connoître, parce qu'il est infini. Pour procéder d'une manière juste, nous ne devons donc alors examiner que la vérité de la Révélation, & non pas l'objet de la Révélation. Comme les preuves de la Révélation sont à la portée de notre raison, &

que les objets de la Révélation ſont hors d
cette portée ; nous ne devons employer cet
raiſon que pour les choſes qui ſont dans
ſphère, & à la portée de ſon reſſort & de ſ
activité.

De tout ce que nous venons d'expoſer da
cette ſeconde réponſe, il s'enſuit que no
pouvons bien appliquer ce fameux princi
aux choſes naturelles, bornées & finies, par
qu'elles ſont toujours dans la ſphère & à
portée de la raiſon, & que nous pouvons pa
conſéquent en avoir des idées claires. Ma
nous ne pouvons pas également en faire l'a
plication à l'Eſſence & à la manière d'être d
Dieu, parce que nous ne pouvons pas e
avoir des idées claires, à cauſe que dans Dieu
tout eſt infini. On ne peut donc demander
que les preuves de la Révélation, & *non pas*
des idées claires, nettes & diſtinctes des ob-
jets révélés.

Tout l'argument tiré du fameux principe, *Quæ ſunt eadem, &c.* ne peut donc pas affoiblir la croyance du Myſtère de la Trinité.

II.

L'Auteur des *lettres ſur la Religion eſſentielle* dreſſe contre le même Myſtère, une autre batterie. Il prétend l'anéantir, en mettant en parallele, d'une part, des vérités immuables & inconteſtables, & de l'autre, les différens points de ce dogme, qui, à ce qu'il vous dit, ſont formellement contradictoires à ces vérités. Voici comment il procéde.

Vérités immuables	Dogmes de la Trinité.
I.	I.
Dieu eſt un.	*Il y a une Trinité en Dieu.*

II.	II.
Dieu eſt un Etre ſimple.	*Il y a en Dieu trois Perſonnes réellement diſtinctes.*
III.	III.
Dieu eſt exempt de toute compoſition.	*En Dieu, on compte le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit.*
IV.	IV.
Dieu eſt indiviſible.	*Le Pere n'eſt pas le Fils, le Fils n'eſt pas le S. Eſprit, & le S. Eſprit n'eſt ni le Pere, ni le Fils.*
V.	V.
Dieu ne peut être engendré.	*Le Fils n'eſt pas moins le Dieu ſuprême que le Pere, car autrement il y en auroit deux, un ſuprême, & un ſubalterne; le Fils eſt engendré.*
VI.	VI.
Dieu n'a point d'origine, il ne procéde de perſonne.	*Le Saint-Eſprit, Dieu ſuprême, tout-puiſſant comme le Pere & le Fils, procéde du Pere & du Fils.*

Cet homme s'eſt bien eſcrimé pour former ſon parallele, & nous allons lui faire voir en peu de mots que ce parallele n'aboutit à rien; reprenons en de ſuite les ſix parties.

1°. La Trinité annonce une ſeule & unique ſubſtance en Dieu. Donc elle ne détruit point cette vérité eſſentielle: *Dieu eſt un.*

2°. Les trois perſonnes ne ſont point diſtinguées de la ſubſtance divine, elles ſont identifiées avec la ſubſtance divine. Donc

elles ne détruiſent point cette vérité : *Dieu eſt un Etre ſimple.*

3°. Le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit, ne ſont pas de différentes parties de la Divinité, puiſqu'ils n'ont entr'eux qu'une même & numérique ſubſtance. Il eſt donc toujours vrai que *Dieu eſt exempt de toute compoſition.*

4°. Le Pere, le Fils & le Saint-Eſprit ne ſont qu'une même nature & ſubſtance. Donc il eſt toujours vrai que *Dieu eſt indiviſible.*

5°. Le Fils eſt engendré par un acte éternel, immanent & néceſſaire du Pere, ſans diviſion ni ſéparation de ſubſtance ; & c'eſt la Perſonne, & non la nature divine qui eſt engendrée. Ainſi cela n'eſt pas oppoſé à cette vérité : *Dieu ne peut être engendré.*

6°. Le Saint-Eſprit procéde du Pere & du Fils, pour la Perſonne, & non pour la ſubſtance. Ainſi il eſt toujours vrai que *Dieu n'a point d'origine.*

Il s'en ſuit de-là que les Chrétiens admettent un Dieu Unique, infiniment ſimple, Eternel, ſans origine ni dépendance ; & par conſéquent un Dieu dans lequel il n'y a rien qui ſoit oppoſé à ces vérités immuables qu'on a annoncées. Mais ſi la raiſon ne ſaiſit pas cette manière ſublime d'être de Dieu, telle que la Révélation nous la préſente, *elle n'en* doit point chercher d'autre cauſe que ſa propre foibleſſe, & la ſublimité de l'objet qu'elle examine. Elle doit dire, comme le fameux Simonide au Roi Hieron. *Quantò diutius conſidero, tanto mihi res videtur obſcurior.*

De Nat. Deor. lib. 1.

Il n'y a que la Révélation qui puiſſe ſuppléer aux bornes & aux ténébres de la raiſon ; & rien ne ſeroit plus contre la raiſon que de ſe refuſer à l'autorité de la Révélation.

III.

Mais, ajoute le même Auteur, *les trois Perſonnes ne ſont-elles pas trois Etres, & trois Etres divins ? Si cela eſt, voilà trois Dieux ; car qu'elle différence y a-t-il entre Etre & Perſonne ?*

Cette difficulté n'eſt qu'une miſérable chicane ſur des mots. *Etre* eſt un mot qu'on emploie également pour ſignifier ou ſubſtance, ou affection, propriété, état de ſubſtance, pour ſignifier en un mot tout ce qui eſt oppoſé au néant. Voilà d'abord un point qu'il faut remarquer, & dont le faiſeur de chicanes doit convenir.

Enſuite *Perſonne* eſt un mot qu'on emploie pour exprimer l'état, la manière d'être, les propriétés, les droits d'une ſubſtance. Alors ce mot *Perſonne* ne ſignifie pas la ſubſtance elle-même, mais quelque choſe qui eſt dans la ſubſtance, qui appartient à la ſubſtance. Nous trouvons donc une différence entre le mot d'*Etre* pris pour ſubſtance, & le mot d'*Etre* pris pour Perſonne.

Nous n'uſons pas du mot d'*Etre*, en parlant des Perſonnes divines, à cauſe de l'équivoque du mot d'*Etre*, qui peut être pris pour ſubſtance, & à cauſe que nous employons ſouvent le mot d'Etre ſuprême, pour ſignifier Dieu ſubſiſtant en trois Perſonnes. C'eſt pour nous exprimer plus exactement que nous nous aſtreignons aux termes preſcrits par la Foi.

IV.

La plupart des raiſonneurs objectent encore aux Chrétiens, qu'*ils croient que Trois eſt Un, & qu'Un eſt Trois.*

Ces raiſonneurs raiſonnent en l'air. Les

Chrétiens croient un Dieu, & trois Perſonnes en Dieu. *Un* eſt rélatif à l'Eſſence divine. *Trois* eſt rélatif aux Perſonnes. Ils n'ont jamais cru qu'une ſubſtance fût trois ſubſtances, ni que trois perſonnes fuſſent une perſonne. Ils n'ont donc jamais cru qu'Un fût Trois, ni que Trois ne fuſſent qu'Un.

V.

Examen import. ch. 22. *Origene fut le premier qui donna la vogue au non ſens, au galimathias de la Trinité, qu'on avoit oublié depuis Juſtin.*

Le Bolingbrocke a le ton hardi, inſultant, énergique en injures, & puis c'eſt tout.

Depuis la mort de S. Juſtin, qui ſouffrit le martyre l'an 167, juſqu'à ce qu'Origene fût connu, il n'y a gueres qu'une quarantaine d'années; & c'eſt préciſément dans cet intervalle de tems qu'ont paru les plus fameux Ecrivains qu'ait eu le Chriſtianiſme avant Conſtantin. C'eſt dans ce tems-là qu'ont paru Athenagore, Tatien, Theophile d'Antioche, ſaint Irenée, Tertullien, Clément d'Alexandrie, & d'autres encore qui tous ont traité du Myſtère de la Trinité, & en ont parlé comme d'un Dogme reçu & enſeigné dans toute l'Egliſe. On peut voir les extraits de leurs écrits dans les Dogmes Théologiques du ſavant Petau, aux chapitres trois, quatre & cinq du premier Livre ſur la Trinité. Cet excellent Ouvrage eſt aſſez connu & aſſez commun, pour qu'on puiſſe aiſément ſe convaincre de la vérité.

Les termes indécens de *galimathias*, de *non ſens*, dont ſe ſert le Bolingbrocke, caractériſent bien ſon orgueil, ſon impiété, & la pétulance de ces blaſphêmes. Mais tout cela, quelque révoltant qu'il ſoit, peut avoir un bon effet; c'eſt d'inſpirer à ceux qui ne ſont

pas encore totalement abſorbés par l'impiété, une juſte horreur, & une juſte défiance d'un auſſi déteſtable dogmatiſant.

VERTU.

DANS le fameux Recueil d'abſurdités & d'impiétés, connu ſous le nom de Dictionnaire Philoſophique, on trouve ſur la Vertu une diſſertation ſingulière, & qui eſt bien digne de ſon Auteur. Nous en allons donner le précis, avec les réponſes aux objections que le Diſſertateur ſe fait à lui-même. Nous ferons enſuite remarquer les juſtes conſéquences de ce nouveau ſyſtême. Après cela, nous chercherons s'il n'y a pas quelques principes plus honnêtes & plus raiſonnables que ceux qu'il donne, pour juger de la Vertu.

Précis de la Diſſertation.

Voici comment procéde le Diſſertateur. » Qu'eſt-ce que la Vertu ? Bienfaiſance envers le prochain. Car puis-je appeller Vertu, autre choſe que ce qui me fait du bien ? » Mais quoi ! n'admettra-t-on de Vertus que » celles qui ſont utiles au prochain ? Et comment puis-je en admettre d'autres ? Nous » vivons en ſociété, il n'y a donc de véritablement bon pour nous que ce qui fait le » bien de la ſociété. Mais que deviendront les » Vertus Cardinales & Théologales ? Quelques-unes reſteront dans les écoles ».

» Un ſolitaire ſera ſobre, pieux, revêtu » d'un cilice ; eh bien ? Il ſera ſaint ; mais je » ne l'appellerai vertueux que quand il aura » fait quelqu'acte de vertu dont les autres » hommes auront profité ».

» Mais ſi un ſolitaire eſt gourmand, ivro-
» gne, &c. il eſt vicieux. Il eſt donc vertueux,
» s'il a les qualités contraires. C'eſt de quoi
» je ne puis convenir. Il n'eſt point vicieux
» par rapport à la ſociété, à qui ſes vices ne
» font aucun mal ».

» Mais Néron, le Pape Alexandre VI, &
» d'autres monſtres de cette eſpèce ont ré-
» pandu des bienfaits. Je réponds hardiment
» qu'ils ont été vertueux ce jour-là ». Nous avons expoſé le nouveau ſyſtême du Philoſophe amateur de la vertu. Nous en allons maintenant préſenter les conſéquences.

Conſéquences du nouveau ſyſtême.

Un concuſſionnaire, avec le ſecours d'une commiſſion adroitement obtenue, a vexé, pillé, ruiné les peuples. Après avoir aſſouvi ſa rapace avidité, il cherchera à ſatisfaire ſa vanité, en élevant de ſuperbes palais dans ſes terres, en établiſſant quelques petites manufactures chez ſes vaſſaux : oh on ne doit pas héſiter à mettre ce concuſſionnaire au rang des hommes vertueux. Il eſt bienfaiſant.

Une femme aura manqué de fidélité à ſon mari, elle l'aura décoré d'un titre qui eſt aſſez connu, & trop commun. Mais cette femme qui a le cœur bon donne quelque ſecours à une pauvre mere chargée d'enfans, à un artiſan qui eſt dans l'embarras. Eh bien? cette femme eſt très-vertueuſe, car elle eſt bienfaiſante. Elle donne des faveurs aux uns, & elle ſoulage les beſoins des autres.

Un homme ſe livre ſecrétement à des débauches qui outragent la nature, & il fait en même-tems des libéralités. Il eſt très-vertueux, puiſqu'il eſt bienfaiſant.

Un Auteur aura amaſſé des richeſſes qui

ſeront autant le fruit de ſes tours d'adreſſe que de ſes talens; il ſe ſera fait connoître pour un parjure, un impie, un vilain débauché, un homme ſans foi & ſans loi. Mais dans ſa décrépitude il ſacrifie quelque partie de ſes richeſſes à ſon orgueil, il veut ſe faire la réputation d'homme bienfaiſant: ſelon ce ſyſtême il faut le regarder comme très-vertueux. Oh Monſieur de la diſſertation, la vilaine choſe que votre Vertu!

Cherchons donc quelques principes plus honnêtes & plus raiſonnables pour juger de ce qu'on doit appeller Vertu.

Principes pour juger de ce qui mérite le nom de Vertu.

Conſultons les vrais ſages & ceux qui ſe ſont rendus les plus recommandables par leur conduite & par leurs lumières. Tous ont toujours regardé & repréſenté la Vertu comme la choſe la plus digne de notre reſpect & de notre amour. « Toutes les queſtions qui regardent la Morale, dit le Philoſophe Romain, ont leur origine dans l'idée de la Vertu. Et puiſque la Vertu eſt une ferme & ſage affection de l'ame, qui rend eſtimables ceux dans qui elle ſe trouve, & qu'elle eſt par elle-même très-eſtimable, indépendamment de l'utilité qui pourroit en revenir, c'eſt la Vertu qui eſt le principe de tout ce qu'il y a d'honnêteté dans les projets, les ſentimens, les actions, & l'on peut la définir en deux mots: la raiſon parfaite ». Cicer. Tuſcul. Quæſt. lib. 4.

Le plus ingénieux, & peut-être le plus grand homme que nous connoiſſions parmi les Peres de l'Egliſe, s'exprime d'une manière encore plus claire & encore plus intéreſſante ſur le même ſujet. « La vertu dit-il, conſiſte à n'ai- Aug. Ep. ad Maced.

» mer que ce qui mérite de l'être. Ne se laiſ-
» ſer détourner de cet amour par nulle ad-
» verſité, c'eſt ce qui fait la Vertu de Force. Ne
» s'en écarter jamais pour ſuivre l'attrait du
» plaiſir, c'eſt la Tempérance. La Vertu de
» Juſtice conſiſte à lui ſacrifier tout ce que
» peut inſpirer l'orgueil; & la Prudence à pré-
» férer cet amour à tous les autres.

Idem. de Lib. Arbitr. » Il y a trois ſortes de biens, dit-il en un
» autre endroit. Les plus précieux ſont les
» Vertus, qui en réglant notre conduite, la
» rendent toujours conforme à ce qu'exige la
» raiſon. Les moindres ſont les biens ſenſibles
» dont on peut uſer en ſuivant la raiſon. Il
» y en a qui tiennent un milieu, & qui ſont
» les talens de l'eſprit, deſquels on a pas be-
» ſoin pour vivre ſelon ce que dicte la raiſon ».

Il n'eſt pas ſurprenant que ces grands hommes parlent mieux de la Vertu que notre Diſſertateur, parce qu'on ne parle jamais mieux d'une choſe, que quand on la connoît, qu'on la reſpecte & qu'on l'aime. Et pour réduire en peu de mots, & à la plus courte analyſe tout ce qui regarde ce ſujet, voici ce que nous dirons en faveur des amateurs de la Vertu.

1°. La Vertu, c'eſt la conformité de notre conduite avec ce que nous preſcrit la raiſon, la conſcience & la Loi. La raiſon nous préſente les Tables de la Loi naturelle, comme la Révélation nous préſente celles de la Loi divine. La Loi eſt notre flambeau, notre guide & notre regle; & la conſcience eſt notre admoniteur, notre juge, notre cenſeur. C'eſt l'accompliſſement des devoirs que nous connoiſſons par ces voies, qu'on nomme Vertus.

2°. Puiſque la vertu n'eſt autre choſe que la raiſon parfaite, comme dit Ciceron, ou qu'elle conſiſte, comme dit ſaint Auguſtin, à

l'aimer que ce qui eſt digne de l'être, il s'enſuit qu'on ne doit point mettre au nombre des véritables Vertus ce qui eſt inſpiré & ſuggéré par l'orgueil & la vanité, ce qui eſt accompagné de quelque injuſtice, ce qui ſe fait par les motifs que l'honnêteté ne pourroit pas avouer, ni la raiſon adopter, ni la Religion approuver. Il s'enſuit qu'on ne pourroit pas mettre au nombre des véritables Vertus bien les choſes qui paroiſſent louables en elles-mêmes, mais qui ſont vicieuſes, ſoit par le principe qui les produit, ſoit par la fin qu'on ſe propoſe en les faiſant. S'il y a des Vertus vraies, pures, généreuſes, ſublimes, & dignes de toute l'eſtime & de toutes les louanges; il y en a auſſi de fauſſes, d'hypocrites, de dangereuſes, de ſéductrices, & qui ne ſont autre choſe que des vices maſqués.

3°. La bienfaiſance eſt une Vertu, quand l'honnêteté, l'humanité, l'amour de ſes ſemblables en ſont le principe. Sans cela elle pourroit bien n'être qu'une faſtueuſe oſtentation, ou une dangereuſe ſéduction; & c'eſt ce qui ne ſe rencontre que trop ſouvent. Ne regardons pas, & ne ſuppoſons pas cependant ces motifs vicieux. La bienfaiſance eſt une Vertu, on en convient; mais ce n'eſt pas la ſeule, comme veut l'inſinuer le Diſſertateur. Car la patience dans les grands maux, la fermeté d'ame dans les plus triſtes revers, le courage à réprimer la colere, à s'élever au-deſſus des reſſentimens les plus vifs & les plus délicats, la généroſité à pardonner à un ennemi acharné, lorſqu'on a le moyen, la facilité, des raiſons plauſibles de ſe venger; voilà ce que tous les hommes ont toujours regardé comme les Vertus les plus belles, & les plus dignes de leur admiration & de leur

reſpect. La continence de Scipion à Cartagene, le deſintéreſſement de Fabricius qui refuſe l'or qu'on lui préſente, la modération de Céſar qui fait jetter au feu la caſſette de Pompée, la patience des Socrates, des Anaxarques, des Lycurgues, ne ſeroient point des Vertus aux yeux de l'homme du Dictionnaire; du moins ces Vertus ne ſeroient point de ſon goût.

4°. Nous ne parlons pas ici des Vertus chrétiennes, parce que comme c'eſt l'amour de Dieu qui en eſt le principe, Jeſus-Chriſt le modele, & le Ciel la récompenſe, les Philoſophes n'y prendroient pas beaucoup d'intérêts.

On n'avoit peut-être encore rien préſenté de plus riſible & de plus bizarre que *les idées* de cet Ecrivain ſur la Vertu. Selon ſa manière de penſer, un homme peut être ſaint ſans être vertueux, quoique par la ſainteté on entende & on conçoive l'amour & la pratique la plus parfaite de la Vertu. Le même homme peut en même-tems être très-criminel & très-vertueux; car il peut prendre, voler & piller d'une main, & répandre de l'autre. Le monſtre Néron, dépouilloit de ſages Sénateurs pour enrichir ſon infame Sporus. Le monſtre, dit notre Diſſertateur, étoit alors reſpectable par ſa Vertu. Comment doit-on regarder un Philoſophe qui établit de pareils principes? Comme un vieux fou.

FIN.

63645283